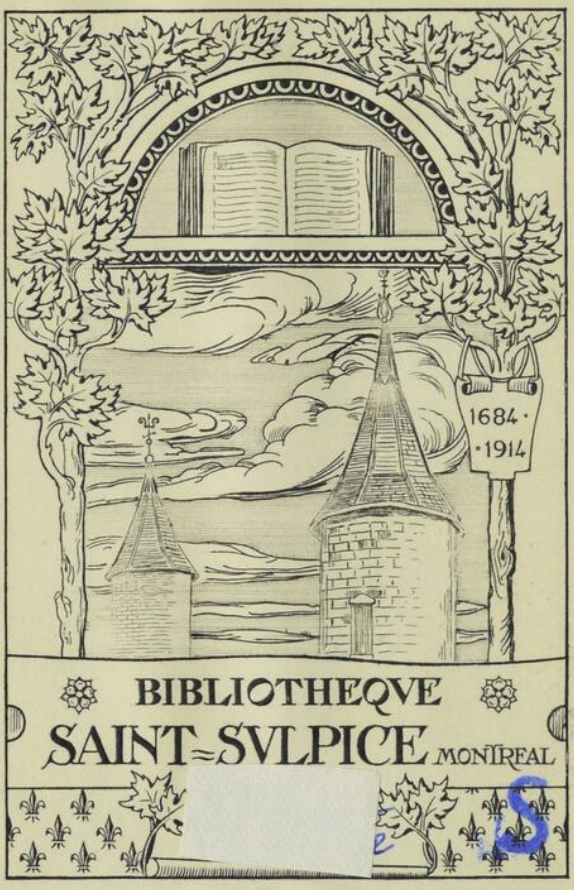

1684 ·
·1914
BIBLIOTHEQVE
SAINT-SVLPICE MONTREAL

LIBRAIRIE GEUK

LES DIALOGUES DE MARTHE ET DE MARIE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Ames et paysages (épuisé)

Nord-Sud, roman, $1.00

Le livre des mystères, nouvelles, $1.00

L'Accalmie, histoire, $1.00

Les engagés du Grand Portage, roman, Fides, Montréal (épuisé)

Commencements, récits historiques, $1.00

Sources, roman, $1.00

L'Ampoule d'or, Gallimard, Paris, 1951, $1.95

Les Opiniâtres, Fides, Montréal, $1.25

OUVRAGES DE MICHELLE LE NORMAND

Couleur du temps (épuisé)

Autour de la maison, Fides, Montréal, $1.25

Le nom dans le bronze, Fides, Montréal, $1.00

La Maison aux phlox, Fides, Montréal, $1.25

La plus belle chose du monde, Fides, Montréal, $1.00

Une âme religieuse et maternelle, biographie de Marie-Célina Plourde, $1.00

Enthousiasme, contes et récits, Fides, Montréal, $1.25

Fiche de catalogue
FIDES-ACBF 57-29

La Bienheureuse Marguerite Bourgeoys

Portrait exécuté par Pierre Le Ber quelques heures après la mort de la bienheureuse

LÉO-PAUL DESROSIERS
de l'Académie canadienne-française

LES DIALOGUES DE MARTHE ET DE MARIE

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

FIDES

MONTRÉAL et PARIS

NIHIL OBSTAT

Montréal, le 24 avril 1957

Paul-A. Martin, c.s.c., censeur diocésain

IMPRIMATUR

Montréal, le 25 avril 1957

† Laurent Morin, vicaire général

BX
4700
B687D47
1957

B.Q.R.
NO. 4706

ENCORE aujourd'hui, la maison de pierre présente son étroite façade surmontée d'une lucarne en cintre brisé; dans sa sobriété classique, elle fait face à la Grand'Rue où s'érigeait autrefois la Belle Croix. Une autre habitation la sépare seule de l'église Saint-Jean-au-Marché. Celle-ci, dont on aperçoit de loin le clocher en forme imprévue de minaret, déconcerte au premier abord, parce qu'elle n'est pas dégagée des constructions environnantes. Sa nef date du XIV^e siècle. Au-dessus du vaisseau très long, la voûte de pierre s'élève à une grande hauteur; la lumière en inonde les recoins. Un monumental rétable se dresse au fond du chœur, et, surmontant l'autel, une toile de Mignard aux couleurs claires, représente le baptême du Christ par saint Jean-Baptiste qui, rencontre émouvante, deviendra le patron du Canada français. Le long du déambulatoire, s'offrent des chapelles secondaires. Les objets d'art abondent. Voici une Cène pathétique, bas-relief de Jacques Julyot; d'autres groupes, la Visitation ou le martyre de sainte Martine. Là-bas, d'anciens bancs de bois serviront de modèles à ceux qui se construiront bientôt en Nouvelle-France.

Le 17 avril 1620, un Vendredi-Saint, est ici baptisée, Marguerite Bourgeoys, sixième enfant d'une famille qui en comptera

180190

douze. Depuis l'ère gallo-romaine, les ancêtres habitaient Troyes. Parmi eux, des chanoines, des docteurs en médecine, des échevins, des receveurs des Fermes, puis d'humbles travailleurs: chaudronniers, tisserands, bouchers, maçons, huiliers et passementiers. La pierre tombale d'un Bourgeoys s'encastre dans le dallage de l'église Saint-Jean. Abraham, le père de Marguerite, était maître-chandelier, en même temps que monnayeur en la Monnaie de Troyes; cette charge le plaçait dans la haute bourgeoisie. Cependant, il n'apparaît pas qu'il fût fortuné.

Quelques pas seulement séparaient Marguerite de l'église Saint-Jean. A l'occasion, elle pouvait visiter bien d'autres sanctuaires dans cette ville célèbre par ses tailleurs de pierre, ses peintres, ses fabricants de verrières. Par l'une de ces rues étroites comme un corridor, où les étages appuyés sur des corbeaux se rapprochent, jusqu'à ne laisser qu'une fente de ciel, la fillette pouvait se rendre à Sainte-Madeleine; et au bout d'une nef obscure, apercevoir l'une des merveilles éblouissantes de l'art gothique, le jubé ciselé comme un joyau. Ou bien s'aventurant plus loin, Marguerite pouvait découvrir au fond d'une place, Saint-Urbain, ajourée de hautes fenêtres et qui ressemble à quelque châsse précieuse avec ses clochetons et ses arceaux d'une fantaisie charmante. A l'intérieur, elle est toute austérité; ses colonnes montent à une prodigieuse hauteur, elle ne s'orne que des couleurs ensoleillées et veloutées de ses verrières. Puis voici l'église-mère de Troyes, la cathédrale, dédiée à saint Pierre et saint Paul, dont les origines remontent à l'an mil deux cent huit. Par ses trois portes travaillées avec art, elle s'ouvre sur cinq nefs séparées par leurs rangées de piliers; elle possède son immense rosace au-dessus du portail central.

Enfin, dans toute la ville, c'est une foison d'églises, de grande valeur artistique et historique, qui sollicitent la dévotion de l'âme. Saint-Urbain, de même que certaines parties de Sainte-Madeleine,

datent du XII[e] siècle; Saint-Rémy et Saint-Nizier, aux allures d'abbaye, du XIV[e]; voici encore Notre-Dame-des-Trévois, Saint-Martin-ès-Vignes, au beau clocher, large tour massive et basse, surmontée d'une longue pointe aiguë.

La Conversion

Les vingt premières années de Marguerite s'écoulent dans une obscurité presque complète. Nous n'apprendrons qu'une chose: les jeux de l'enfant sont une pâle esquisse de l'avenir. « Dès ma petite jeunesse », écrira-t-elle beaucoup plus tard, « Dieu m'avait donné une inclination pour assembler des petites filles de mon âge et travailler, en quelque lieu éloigné, pour gagner notre vie; car je n'avais point connu de communauté de filles, mais quelques filles qui vivaient ensemble, et nous accommodions cela comme des enfants ». Aucune ferveur particulière ne marque l'adolescence de Marguerite. Coquette comme on l'est souvent à cet âge, elle veille « à ses petits ajustements »; d'un caractère facile, elle est « la bienvenue avec les autres filles ». Par frivolité, elle refuse d'entrer dans la Congrégation externe, association laïque, qui, sous la direction de religieuses cloîtrées, répand l'enseignement dans les petites écoles des quartiers. A son avis, les membres qui la composent mènent plutôt une vie de bigotes. Toutefois, ce dédain n'indique aucun mal profond; l'un de ses directeurs affirmera que Marguerite a conservé son innocence baptismale.

Dans le même temps, Marguerite subit la formation du milieu. Tout d'abord, c'est l'époque où une puissante marée mystique

déferle sur toute la France. L'école française s'épanouit avec Bérulle, De Condren, Olier, Marie de l'Incarnation et leurs innombrables disciples. Les chrétiens rêvent de conquérir la terre au Christ.

D'un autre côté, le siècle est dur. De tous les canaux aux eaux corrompues qui enserrent les quartiers de Troyes, montent des germes pestilentiels. Par deux fois, durant l'enfance de Marguerite, l'épidémie sévit pendant des mois et même des années et sème partout la panique. Dans les rues pauvres, gisent des cadavres qu'on n'a ni la force, ni les moyens d'ensevelir. La guerre de Trente ans et La Fronde ensuite infligent misère et désastres aux campagnes environnantes; des hameaux sont rasés, la population décimée; réduits à la mendicité, les survivants refluent vers l'abri des murailles. Bandes de soldats ou de brigands volent, massacrent, torturent et brûlent. Dès sa jeunesse, Marguerite subit le contact d'une réalité brutale; elle voisine avec la maladie, la mort, la pauvreté, la guerre. Son long entraînement commence.

Mais elle n'a pas encore atteint dix ans quand se produisent, loin d'elle, quelques-uns des faits les plus curieux de l'histoire de France. Elle n'en a nulle connaissance, mais bientôt, ils l'envelopperont dans leur réseau. C'est Notre-Dame elle-même qui ourdit une vaste toile, pour la fondation en pleine forêt primitive, au cœur d'un monde nouveau, d'une ville qui lui serait consacrée d'une façon particulière et qui, dans l'écoulement des siècles, deviendrait la métropole d'un vaste pays. Histoire incroyable. Dès le début, on saisit une volonté secrète, précise qui agit, successivement et à des années d'intervalle, dans plusieurs âmes, éloignées les unes des autres, et les lie à la même entreprise.

Le 2 avril 1630, un receveur de tailles de La Flèche conçoit le projet. Pour la future colonie, il devra aussi instituer un ordre d'Hospitalières. Il n'a jamais traversé la mer, mais il peut décrire *la grande île* dans le fleuve. Le second appel tombe en plein

Paris sur un prêtre, de grande ferveur, qui cherche sa voie. Bientôt sa vocation se précise; elle sera française par l'établissement depuis longtemps désiré, de séminaires; elle sera canadienne par des travaux d'apostolat: « Pierre fondamentale sur laquelle deux arcades et deux églises viendront se poser... » Tourmenté par la fièvre d'exécuter l'œuvre qui lui a été commandée, le jour de la Purification 1639, Jérôme le Royer de la Dauversière quitte La Flèche, pour travailler à Paris. Au cours de ses démarches, il échoue à Meudon chez Pierre Séguier, garde des sceaux. C'est là qu'il rencontre le prêtre au grand avenir, Jean-Jacques Olier.

« Je connais votre dessein, Monsieur, je veux être de la partie... », s'écrie bientôt celui-ci et il devient instantanément le grand collaborateur d'un homme que, hier encore, il ne connaissait pas.

De cette rencontre naît l'exécution du projet. Aussitôt la Compagnie du Saint-Sacrement s'y intéresse à fond. Plusieurs de ses membres deviennent des Associés de Montréal. Indépendamment de l'Etat, ces particuliers tenteront d'établir une colonie dans l'île lointaine. Leur dessein est de convertir les Indiens, de les stabiliser sur des terres fertiles, d'implanter parmi eux des laboureurs et des artisans français, de créer avec ces deux éléments, une chrétienté aux ardeurs apostoliques.

Par la suite, l'action de Notre-Dame se révèle dans la Champagne qui deviendra sa terre de prédilection. A Langres, elle frappe à la porte d'une jeune fille, Jeanne Mance. Aussitôt, celle-ci accourt à Paris. La voilà chez Madame de Bullion, veuve d'un surintendant des Finances, qui fournit la somme nécessaire à la fondation d'un hôpital à Ville-Marie. Le temps venu, Jeanne partira avec le premier contingent de colons, prendra soin des malades, en attendant que soit mûr pour la tâche le nouvel ordre des Hospitalières qui se développe déjà à La Flèche.

En 1640, les Associés peuvent enfin acheter l'île de Montréal dans le Saint-Laurent, en Canada.

C'est en cette même année que Notre-Dame se transporte de Langres à Troyes. Elle a choisi le dimanche, 7 octobre. En ce jour, le monde catholique célèbre l'anniversaire de la grande victoire navale de Lépante qu'elle lui a apportée et les Congrégations du Rosaire l'honorent d'une façon particulière. Avec une bonne partie de la population, Marguerite court aux Jacobins et, coquette, s'insère dans la procession. Le défilé est si vaste qu'il déborde du cloître et se dirige vers Notre-Dame-aux-Nonnains; bientôt il atteint l'église de l'abbaye.

Devant le portail, Marguerite lève les yeux. Pour elle seule, Notre-Dame toute vivante s'est campée au lieu et place de la statue qui la représente, au-dessus du porche central. Ineffable saisissement. « Je la trouvai très belle », écrira-t-elle. La Vierge « lui parut d'une beauté charmante et comme tout animée... » dira son directeur. Le spectacle de « cette ravissante beauté et majesté » se burina dans son âme. Dans le même temps, de Notre-Dame à Marguerite court l'éclair d'une grâce de feu. « J'avais une touche par la vue d'une Vierge qui est au-dessus du portail... à la procession du Rosaire... » Marguerite révélera encore qu'elle ressentit une « forte touche, en regardant une image de la Sainte Vierge ».

Quand, au retour, la jeune fille lève ses regards avides au-dessus du Beau Portail, Notre-Dame a disparu; il ne reste que son effigie de pierre sur le piédestal.

Vision brève, vision suave, mais aussi vision terrible. À n'en pas douter, elle fut semblable à celles de Bernadette Soubirous ou des enfants de Fatima. Par elle Notre-Dame s'emparait de Marguerite, elle la marquait à tout jamais de son sceau. L'apparition s'était accompagnée du phénomène foudroyant que Marguerite appelle « une touche », c'est-à-dire, dans le sens mystique, l'effleurement de la substance de l'âme par la substance de Dieu. Chez Marguerite, les résultats sont d'une efficacité prodigieuse, instantanée.

Tout de suite, elle se tient comme devant elle-même et ne se reconnaît plus; elle est devenue tout autre qu'elle n'était. « En même temps » écrira-t-elle, « je me trouvai si changée que je ne me connaissais plus; et, retournant à la maison, cela paraissait à tous... Mais dès ce moment, je... me retirai d'avec le monde, pour me donner au service de Dieu. » Ou bien, elle se servira d'une phrase plus lapidaire encore: « Je me suis donnée à Dieu, en 1640 ».

En un mot, l'apparition de Notre-Dame crée, dans le comportement de Marguerite soit intérieur, soit extérieur, une solution de continuité naissante. La jeune fille abandonne les arts de la frivolité. L'amour de Dieu flambe en elle avec toutes ses conséquences. Tout le reste ne lui est plus rien. Elle se retrouve installée dans la sainteté, riche des vertus qui lui ont été infusées. Toute vibrante, elle entre avec une personnalité nouvelle dans une carrière nouvelle et mystérieuse à la fois, mais sans bien comprendre ce qui s'est passé en elle-même, car « elle ne savait pas ce que c'était que ces sortes de choses intérieures ».

Marguerite est une champenoise lucide, avisée. De façon réaliste, elle s'accepte telle qu'elle a été refaite, avec son existence maintenant vouée à la perfection, à l'expansion du Royaume, à l'amour intense de Dieu et du prochain, au dépouillement, à la répression des convoitises, à la pauvreté, à la chasteté, à l'humilité.

Les voies de Notre-Dame sont diverses. Monsieur de la Dauversière, Monsieur Olier, Jeanne Mance sont chargés, semble-t-il, de missions précises; leur appel est spécifique, leur tâche, déterminée dès le début. Quant à Marguerite, la Madone se l'est appropriée, en ce jour d'octobre, mais sans plus. La convocation est générale et ne comporte, pour le moment, aucune mission.

En attendant des développements ultérieurs, la Très Sainte Vierge continue son œuvre canadienne. Grâce aux efforts conjugués de M. de la Dauversière et de M. Olier, une grande société

se fonde à Paris, au mois de février 1641, après une messe célébrée dans l'église de Notre-Dame. Un premier contingent de colons partira à l'été. Tout à côté de Marguerite, une chanoinesse de Saint-Augustin, Louise de Sainte-Marie, ne rêve qu'évangélisation chez les sauvages. Dans des circonstances où elle est mêlée, son frère, Paul de Chomedy, sieur de Maisonneuve, devient le premier gouverneur de Ville-Marie, et il dirigera l'entreprise de fondation. Quand il part, sa sœur lui remet pour la future chapelle de la colonie, une image de la Vierge où s'inscrit en lettres d'or: « Sainte Mère de Dieu, pure Vierge au cœur royal, gardez-nous une place en votre Montréal ». Elle espère, avec ardeur, que la Congrégation de Notre-Dame construira bientôt un monastère dans l'île pour dispenser l'enseignement aux petites Françaises et aux petites sauvagesses. Auprès de Sœur Louise et de Madame de Chully, sa sœur, Marguerite suivra le développement de cette Ville-Marie mystique qui commence en 1642 son existence précaire et toujours menacée. On lui demandera un jour, peut-être en se jouant, si à l'occasion elle ne s'en irait pas travailler là-bas. À tout hasard, elle répond oui, mais pour l'heure, ce n'est qu'une pensée qui passe dans son esprit, à tire d'ailes.

La congrégation externe

PENDANT douze années, Marguerite vivra dans l'ignorance de sa vocation. Mais jamais on ne verra fonctionner, avec autant de netteté que dans le cas de cette jeune fille, la loi que Bossuet a signalée: « L'homme s'agite et

Dieu le mène ». Animée d'un zèle dévorant, elle veut le dépenser de quelque manière et se cherche un état approprié. Mais on dirait qu'elle a les yeux bandés. C'est à l'aveugle qu'elle se précipite dans une carrière ou dans l'autre. Toutefois, subtilement dirigée par les mains de lumière de Notre-Dame, ses gestes essentiels sont justement ceux qui la préparent, avec une exactitude singulière et même avec minutie, à la tâche qui l'attend. Chaque fois qu'elle s'écarte de cet entraînement, elle y est ramenée avec fermeté. Si elle connaissait d'avance le secret de sa destinée, elle ferait exactement ce qu'en fin de compte elle a fait. La Madone a dû plus d'une fois sourire en observant la course impétueuse de cette aveugle dans le chemin qu'elle lui traçait. C'est que Marguerite n'avait que vingt ans lors de l'apparition du Beau Portail et que sa mission nécessitait un long apprentissage qu'elle va maintenant subir.

Le premier emportement de Marguerite la conduit dans les voies ordinaires. Tout de suite, confession générale, communion. Religieuse d'âme, elle confie à M. Gendret, son remarquable directeur de conscience, qu'elle entend se donner à Dieu de la bonne manière et embrasser un ordre qui la séparât entièrement du monde et où la pénitence fût en vigueur. Fait à noter, son premier rêve est celui de la contemplation. En elle, voici *une Marie* qui veut s'asseoir aux pieds du Sauveur et goûter la suavité de la parole divine. Elle aspire à une existence de prières, de silence, de sacrifices. Devant ces attraits enflammés, M. Gendret lui conseille d'entrer chez les Carmélites. Autorisée par son père, Marguerite demande son admission. Mais elle essuie un refus. Décontenancée, elle se retourne du côté des Capucines. Même insuccès. « Je fus à d'autres, écrira-t-elle humblement, mais cela ne réussit pas ».

En un mot, les ordres cloîtrés referment énergiquement leurs portes, même avant que Marguerite ait le loisir de faire un essai

généreux. Sa ferveur ne s'attiédit pas, pour autant. Elle poursuit sa marche véhémente dans la voie de la sainteté. Sur ses instances réitérées, M. Gendret lui permet de prononcer le vœu de chasteté perpétuelle en 1643, et le vœu de pauvreté, quelques mois plus tard. Ces actes manifestent ses desseins, mais non pas le degré exact des vertus intérieures qui leur donnent jour. Quand viendrait la révélation, ce serait un éblouissement.

Pendant qu'elle tente, mais en vain, d'accéder à la vie religieuse, Marguerite est rejetée vers la Congrégation externe. Autrefois, elle méprisait un peu ses compagnes qui en faisaient partie. Après l'apparition de la Madone, elle y est venue d'elle-même et elle y demeure parce que les ordres contemplatifs n'agréent pas sa demande. Elle ne devine pas du tout pourquoi elle est maintenue dans cette carrière d'institutrice.

Quelle est au juste cette Congrégation externe ? C'est l'œuvre toute récente de Pierre Fourier, curé de Mattaincourt, et d'une jeune fille qui avait précédé d'assez peu Marguerite dans l'existence. En 1598 et durant les années subséquentes, Alix Le Clerc avait en effet organisé en Lorraine, non loin de Troyes, les premiers éléments de la Congrégation de Notre-Dame, un ordre cloîtré, voué à l'éducation des fillettes, ce qui était dans l'Eglise, la grande innovation du moment. Cet Ordre agissait en dehors de ses murs par des Congrégations externes.

Alix et Marguerite

MALGRÉ l'origine aristocratique d'Alix, nul phénomène n'est plus saisissant que la similitude du caractère des deux jeunes filles avant leur « conversion » ou que

la similitude de ces « conversions » elles-mêmes. On dirait des aventures jumelles survenues à des jumelles. Un peu vaniteuses, mondaines et même adonnées aux plaisirs, toutes les deux ne pensaient pas à Dieu plus qu'il ne faut, durant leur adolescence. Au même âge, l'une et l'autre sont instantanément et fondamentalement modifiées par des grâces qui se manifestent sous des formes extraordinaires. Subséquemment, d'autres afflux divins parachèvent le travail des premières faveurs divines.

Toutes les deux se vouent à la même vocation. Sur ce sujet, on connaît les phrases émouvantes d'Alix: « Petites âmes non pareilles, toutes vermeilles du sang de Jésus-Christ, je vous aime tant que rien plus... » Dans les écrits de Marguerite pourraient se glaner des mots du même genre: « Mes filles, allez recueillir les gouttes du sang de Notre-Seigneur qui se perdent par l'ignorance des peuples »; ou encore: « Il faut sacrifier à la formation des âmes, son industrie, sa force et sa vie même » L'une et l'autre incarnent une grande préoccupation de l'époque: bien enseigner la religion chrétienne aux petites filles.

Née la première, Alix Le Clerc sera la devancière de Marguerite. La Congrégation de Notre-Dame qu'elle a créée est devenue ordre cloîtré. Dans le sud-ouest de la France, une nièce de Montaigne, Jeanne de Lestonnac, partagera les mêmes sentiments et les mettra en pratique avec le même zèle. En Franche-Comté, possession espagnole, non loin de la Lorraine, Anne de Xainctonge organisera en 1610, la Compagnie de Sainte-Ursule, sans doute la première communauté séculière enseignante qui fonda quelques maisons à Dole, Dijon, Besançon et autres lieux. Assez curieusement le fait passe inaperçu dans la chrétienté et ne facilite pas l'établissement d'autres communautés séculières. Bien plus, en 1646, ces religieuses demandèrent la confirmation de leur Institut par le Saint-Siège et rencontrèrent des difficultés inouïes. La Sacrée Congrégation répondit d'abord que le cloître était inévitable et

qu'il fallait ramener ces sœurs à la clôture. Ce n'est qu'en 1678, après trente-deux ans de négociations que Rome autorisa officiellement l'ordre religieux nouveau.

Dans son entreprise d'éducation, Alix avait agi sous l'impulsion et avec le concours du célèbre Pierre Fourier, l'un des plus grands spirituels du temps. Du point de vue technique, c'est peut-être lui qui avait été le maître pédagogue; il avait apporté le fruit de ses méditations; ses directives générales et détaillées sont lumineuses et équilibrées. Or il meurt l'année même où la Vierge du Portail apparaît à Marguerite et où celle-ci entre dans la Congrégation externe de Troyes. C'est donc une tradition toute vivante et chaude que cette dernière pourra recueillir. Naturellement, elle ne sera pas, au même degré qu'Alix, l'élève du curé de Mattaincourt, elle ne l'aura pas connu. Mais elle sera une proche héritière de ses méthodes pédagogiques et de son esprit. On peut même dire que tout comme Alix, elle n'aura pas d'autre professeur, d'autre inspirateur que lui. Ses écrits sur l'enseignement porteront la marque nette de cet éducateur. D'un autre côté, elle se familiarise certainement avec l'histoire toute récente des débuts de la Congrégation de Notre-Dame; elle apprend comment Alix s'y est prise pour établir ses premiers monastères. L'expérience de ces débuts héroïques fera bientôt partie de son bagage intellectuel.

De nombreuses similitudes peuvent encore se relever entre la vie et les œuvres de Marguerite et d'Alix, surtout dans le domaine des difficultés sans cesse renaissantes, de la dévotion à Notre-Dame, du grand équilibre mental, de la ferveur de l'âme.

Malgré les épreuves du début, les Chanoinesses de Saint-Augustin ou la première Congrégation de Notre-Dame s'étaient multipliées rapidement. De la Lorraine à Troyes, la distance était courte. Installées en 1625 dans la paroisse de Saint-Remy, elles s'étaient engagées à ouvrir des écoles gratuites d'externes et avaient

tenu leurs promesses. Comment le pouvaient-elles, hors de leurs murs, puisqu'elles étaient cloîtrées ? C'est là que se présentait une situation qui paraît aujourd'hui curieuse. Les Chanoinesses avaient organisé une espèce de sous-communauté, ou plutôt une société de jeunes filles qui, entraînées et dirigées par elles, se répandaient dans les divers quartiers de la ville « deux par deux, par manière de mission » et enseignaient aux petites abécédaires dans des locaux à cet effet. Chacune de ces maîtresses d'école laïque vivait dans sa propre famille et donnait gratuitement ses services; ne prononçant aucun vœu, elles s'astreignaient à certaines pratiques communes de dévotion et un même directeur de conscience leur était proposé mais non imposé. Celui-ci pouvait infuser un esprit commun. Comme cette Congrégation était l'instrument des Chanoinesses auprès des élèves, les membres en étaient choisis avec soin. Quand Marguerite s'y présente, c'est Louise de Chomedey, c'est-à-dire Mère Louise de Sainte-Marie qui l'accueille avec bienveillance malgré le refus antérieur de la prétendante. Tout indique que la religieuse était très intelligente, qu'elle était une femme de grande foi et que dans sa ferveur intense, elle savait diriger les âmes vers les grandes besognes de Dieu.

Le trop-plein de son âme ardente, Marguerite le dépensera donc dans l'enseignement à la Congrégation externe. Ses propres études l'avaient sans doute préparée à cette tâche, puisque les Chanoinesses l'avaient sollicitée. Il est même probable qu'elle ait fait ses études à la Congrégation puisqu'elle n'avait que cinq ans lorsque celle-ci s'est implantée dans sa ville. De plus, ses aptitudes doivent être remarquables puisqu'elle deviendra «préfète» de cette Congrégation externe. Pendant une douzaine d'années presque sans interruption, elle se familiarise avec toutes les phases de l'enseignement. Au début, elle subit la formation de maîtresse d'école; puis elle va en mission et enseigne elle-même. Peu à peu, elle se met au courant des matières enseignées, des façons de procéder.

Elle apprend l'art subtil de communiquer sa science, de retenir l'attention, d'imposer une discipline; elle saura, dans quel esprit, les connaissances doivent être répandues. Dans l'exercice de sa charge de « préfète », elle développera ses aptitudes au commandement, à l'organisation; elle saura entraîner ses compagnes en leur communiquant son esprit et régler les innombrables petits problèmes qui surgissent chaque jour; un esprit lucide, un caractère décidé, de l'assurance, voilà encore les dons que cette charge révèle.

Durant cette période de douze ans, Marguerite fait ainsi ce que nous appelons aujourd'hui son école normale et acquiert une grande expérience théorique et pratique, dans l'un des meilleurs milieux que l'on puisse trouver en France. Le curé de Mattaincourt étant un grand réformateur, un grand novateur, elle apprend les méthodes pédagogiques les plus neuves de l'époque. Avec Pierre Fourier cessait l'enseignement individuel. D'après un régime logique que l'on n'abandonnera plus, les élèves étaient divisés en classes, selon leurs degrés de connaissances, les classes en divisions, et celles-ci pouvaient être partagées encore en sous-divisions. Chaque institutrice ne dirigeait qu'un groupe moyen, une vingtaine d'enfants. Les « petites abécédaires » occupaient le premier gradin en bas; elles avaient six ans environ; à chaque gradin qu'elles franchissaient correspondait un programme d'enseignement; et les programmes s'emboîtaient les uns dans les autres, de sorte qu'ils s'appliquaient, à la fin, à des jeunes filles de dix-huit ans. Ce cours comprenait les arts domestiques et ménagers puisque l'on enseignait la couture, la coupe des vêtements, le tricot, la préparation des repas. Les connaissances religieuses occupaient le premier plan. Puis venaient l'écriture, la lecture. Enseignement sommaire ? On ne conçoit pas que des élèves demeurent douze ans au pensionnat pour apprendre simplement la lecture. Comme aujourd'hui, sans doute, l'étendue des connaissances dé-

pendait du nombre d'années passées à l'école. Il semble qu'Anne de Xainctonge appliqua à peu près les mêmes idées dans les monastères qu'elle fonda. Fut-elle une novatrice au même degré que Pierre Fourier, ou bien, l'un influença-t-il l'autre ? La Franche-Comté et la Lorraine étaient rapprochées.

Le butin que Marguerite rapporte de son long séjour dans la Congrégation externe est immense. Pédagogie avancée, une psychologie de l'enfant bien au point, des méthodes sûres, des soucis d'ordre, de propreté, une expérience variée, voilà des apports précieux. A la fin, elle possède les secrets de l'enseignement. Aujourd'hui, nous dirions qu'elle est une spécialiste et qu'elle peut se passer de maître.

Essai de communauté séculière

Cette science, Marguerite se l'assimile mais sans y voir une fin ou une carrière. Tout le temps, elle est tourmentée par ses ardeurs religieuses. Elle veut faire pour Dieu plus qu'elle ne fait actuellement, se consacrer plus complètement à lui, s'imposer des sacrifices plus nombreux et plus difficiles, prier continuellement, mourir vraiment au monde. Ces aspirations inlassables de son âme, elle les communique au prêtre qui est devenu son directeur; M. Gendret a beaucoup d'estime pour Marguerite, il est ému par la qualité de cette dévotion. Un jour, il lui communique un dessein qu'il nourrit depuis un certain temps: fonder un ordre de femmes séculières. Cette innovation a déjà été tentée dans l'Eglise, mais sans grand succès.

La reprendre à son compte indiquait autant de courage que de clairvoyance.

Alors M. Gendret développera devant Marguerite une doctrine mariale qu'il avait méditée. Qui pouvait la recevoir avec plus de ferveur que cette « convertie » de Notre-Dame. Sans avoir jamais porté ni guimpe ni voile, la Vierge Marie avait été une véritable religieuse dans le siècle. Elle n'avait pas connu le cloître. Chaste, pauvre, obéissante, elle n'avait pas prononcé de vœux. Circulant en toute liberté sur la terre, elle s'était rendue en Egypte, à Bethléem, à Jérusalem, elle avait maintes fois accompagné le Seigneur. Son recueillement l'enveloppait au milieu des foules. Marie « voyagère » voilà le modèle de la religieuse séculière. Le monde n'avait-il pas besoin de ces femmes macérées dans la sainteté, mais libres de courir aux écoles, aux hôpitaux, aux œuvres de miséricorde spirituelle et corporelle ? Elles étaient nécessaires, pensait M. Gendret. Le spectacle qu'il avait sous les yeux, à Troyes même, ne l'indiquait-il pas ? Vouées à l'enseignement, les Chanoinesses ne pouvaient exercer directement leur mission en dehors de leurs murs et, dans la plus grande partie de la ville, n'agissaient que par personnes interposées.

Telle est en bref la spiritualité conçue par M. Gendret pour la communauté de son rêve. Mais pourquoi l'exposait-il à Marguerite qui justement n'aspirait qu'à devenir une contemplative ? Avait-il deviné en elle *une Marthe* qui se dérobait derrière *une Marie* ? Avait-il saisi que la première prédominait dans la jeune fille et que sa tendance à l'action était incoercible ? Les échecs auprès des communautés cloîtrées lui avaient-ils indiqué la volonté de Dieu ? Sa psychologie ne se montra pas en défaut. Que Marguerite ait été remuée jusqu'au fond de l'âme par la doctrine de M. Gendret, c'est ce que l'avenir devait prouver. Son adhésion au projet fut totale. Mais elle ne détruisit pas en elle les tendances ardentes qui l'avaient dirigée vers les Carmélites.

En collaboration avec le Théologal de Troyes, M. Gendret rédige un corps de règles, qu'il soumet aux docteurs de la Sorbonne. Pour glorifier la vie voyagère de la Très Sainte Vierge, Marguerite accepte le rôle de fondatrice de communauté et d'exécutante d'une innovation. A nouveau, elle obtient l'autorisation de son père: « Il me donna à ce bon prêtre pour en disposer », écrira-t-elle. Deux autres jeunes filles deviennent les compagnes de Marguerite. Il est probable que la mère Louise de Chomedey fut mêlée à toute l'affaire, puisque l'embryon de communauté trouva un logement au *Chaudron d'Or,* la résidence de sa sœur, Madame de Chully.

Ce projet ne réussit pas. Au bout de quelques mois, l'une des futures religieuses mourait, l'autre se décourageait et retournait au monde. M. Gendret avait montré une grande confiance dans l'intelligence, dans le jugement de Marguerite, en lui confiant un rôle de premier plan, mais ce n'était pas encore là que la Madone la voulait.

Cette aventure n'a rien donné ? Que non pas. En peu de mois, elle a appris ce que c'était que de fonder une communauté, que de la conduire. Et surtout, elle est maintenant en possession d'une doctrine mariale qui l'a conquise par sa singulière nouveauté. Elle la médite et la développe dans le secret de son cœur. Elle ne peut s'en rassasier. On peut dire que dès ce moment, elle s'ingénie à imiter l'existence terrestre de la Vierge Marie. Tout en demeurant chez Madame de Chully, Marguerite se réintègre à la Congrégation externe.

L'appel devient plus spécifique

DURANT cette période, Dieu se l'assujettit encore par de grandes faveurs spirituelles. Il agit envers elle comme envers une personne qu'il faut fortifier pour une redoutable besogne. Il la comble de suavité. Trois songes donnent plus d'intensité à sa dévotion. Puis, « elle fut plusieurs mois, qu'après la sainte communion, elle sentait au-dedans d'elle-même un feu qui lui donnait une joie qui ne se peut dire et qui rejaillissait même sur son visage ». Et cette fête de l'Assomption du 15 août 1650 ne sortira plus de sa mémoire: Marguerite prie devant le Saint-Sacrement. Soudain, « en regardant la sainte Hostie, elle y aperçoit un enfant de trois ans, mais d'une beauté si grande qu'elle n'en peut donner aucune idée ». Notre-Dame a conduit Marguerite à son Fils. Cette vision de l'Enfant-Jésus agit en elle avec une prodigieuse efficacité. Elle est comblée; elle est même si bouleversée « qu'elle fut sevrée pour toujours de toutes les beautés du monde et qu'elle n'eut plus de désirs que pour se rendre, tous les jours, plus agréable à Dieu ». Après avoir contemplé cette ineffable beauté, nos beautés de la terre ne lui sont plus rien. Comme tous ceux qui ont été favorisés d'apparitions de ce genre, elle devient une hypnotisée de Dieu.

Dans ces conditions, la vie spirituelle de Marguerite s'approfondit. Maintenant, elle dort sur des planches. Elle s'interdit le vin. Elle pratique l'obéissance absolue à son directeur de conscience. Elle s'élève dans la pratique des vertus. Peu à peu, elle s'enfonce dans un amour de Dieu plus total et ses forces spirituelles se développent avec rapidité.

Durant toutes ces expériences, Marguerite peut suivre les commencements de Ville-Marie, auprès de Louise de Chomedey et de Madame de Chully. La Congrégation de Notre-Dame de Troyes n'a pas vu se rapprocher la possibilité d'une fondation canadienne. Dès la seconde année, la petite colonie des Messieurs et Dames de Montréal a été enveloppée dans les guerres iroquoises qui sévissent dans la Nouvelle-France; par sa situation lointaine, elle est devenue bastion avancé en territoire ennemi. Ni les Indiens alliés ne se sont stabilisés auprès d'elle comme on l'espérait ni les colons français ne sont accourus nombreux pour opposer à l'ennemi un front solide. Les Iroquois ont dressé des embuscades et commencé leurs courses contre les premiers colons. M. de Maisonneuve a frôlé la mort, plusieurs pionniers ont été massacrés. Déjà, les esprits rassis se demandent si le projet est viable. Ne dépasse-t-il pas les ressources des particuliers qui l'ont organisé ? C'est l'Etat, avec ses vastes richesses, qui peut conduire à bien une guerre semblable.

Composée de personnes qui exécutent un dessein de Notre-Dame, la Société de Montréal ne lâche pas prise. Ville-Marie vivote, mais elle continue d'exister dans l'enceinte étroite et bien défendue de ses palissades. Une dizaine d'années s'écoulent ainsi. M. de Maisonneuve reparaît en France, mais dans des circonstances critiques. Cette fois, la colonie est menacée à fond. Les Iroquois ont détruit les tribus indiennes qui fournissaient aux Français une assistance militaire efficace et, en particulier, celle des Hurons. Maintenant, ils s'attaquent ouvertement aux postes français du Saint-Laurent. A Ville-Marie même, ils ont assiégé l'hôpital; aux Trois-Rivières, le danger apeure les plus braves. Pour opérer le sauvetage, le gouverneur veut recruter de nouveaux colons en se servant de la dotation de l'hôpital. Quand il arrive en France, au début de l'hiver 1651, il trouve sa patrie déchirée par les guerres de La Fronde. Il erre de ville en ville avant d'atteindre Paris. Là,

il obtient de la Duchesse de Bullion, fondatrice de l'hôpital, la permission d'utiliser les fonds pour la réorganisation de l'entreprise.

Son itinéraire le conduit ensuite à Troyes où il doit visiter ses deux sœurs. Il se rend d'abord au monastère des Congrégantines; il y demande Sœur Sainte-Louise-de-Sainte-Marie. Pendant la nuit précédente, un songe représente soudain à Marguerite, un adolescent très beau, puis saint François d'Assise, et enfin, « un autre homme, chauve, habillé simplement comme quelque prêtre qui va à la campagne, et qui n'est guère savant ». Au matin, elle a parlé de ce rêve, à son entourage. Un peu plus tard, la mère Louise de Chomedey la convoque au parloir. Tout de suite, Marguerite s'y rend. La première personne qu'elle aperçoit en franchissant la porte, c'est l'homme chauve de son rêve. La ressemblance est si frappante, qu'elle s'écrie: « Voilà mon prêtre que j'ai vu en songe. » Elle s'explique. Celui qui l'écoutait, était Paul de Chomedey, sieur de Maisonneuve, gouverneur de Ville-Marie.

A quel propos, la religieuse avait-elle convoqué Marguerite ? Dans l'état actuel de la colonie, il était impossible d'y fonder un monastère de Chanoinesses, vouées à l'instruction des petites filles. L'entreprise se révélait si dispendieuse qu'elle absorbait et au delà toutes les sommes que la charité pouvait fournir et que les protecteurs pouvaient trouver. Une dotation pour un ordre cloîtré ne se trouvait pas. Puis tout est trop pauvre, trop insatiable, trop misérable, trop inquiétant, dans cette Ville-Marie des débuts, pour y admettre même des religieuses. Les colons ne sont les maîtres que de quelques toises de terre, en pleine forêt, très loin, sur la rive d'un immense fleuve... et avec cela, des maîtres perpétuellement anxieux.

Toutefois, la population actuelle comprend quelques ménages; dans la recrue qui se prépare, il y en aura d'autres. Et alors, le problème de l'enseignement se pose. D'un commun accord, on

court à la solution la plus simple, la moins dispendieuse: une seule institutrice, mais compétente, expérimentée, bien douée, peu exigeante quant à la rémunération, prodigue en courage et en bonne volonté; bien rompue à la pauvreté, d'une valeur morale éprouvée; une institutrice qui sera capable de supporter les misères et les horreurs d'un fort condamné à une guérilla incessante et dangereuse. Ce n'est pas une femmelette qu'il faut. Un nom jaillit des lèvres de mère Louise de Chomedey: Marguerite. Cette religieuse de cœur aura-t-elle l'héroïsme de courir l'aventure de Dieu ?

L'appel divin a précédé de quelques heures l'appel de M. de Maisonneuve et lui a ouvert l'entendement. Maintenant, elle écoute. Le gouverneur lui parle du fortin en détresse à l'autre bout du monde et il ne lui cèle rien. Tout doucement, l'assentiment éclôt dans le cœur de la jeune fille: « Je m'offris pour y aller, et il m'accepta », écrira-t-elle. Dès ce moment, meurt aussi, presque complètement, l'espoir des Chanoinesses ou de la Congrégation de Notre-Dame française, d'essaimer jamais à Ville-Marie.

L'acceptation de Marguerite a été totale. Mais un point inquiète profondément cette champenoise avisée. Elle craint de partir seule de son sexe pour une entreprise de ce genre. Elle demande une compagne. Elle insiste, malgré tous les refus qu'on lui oppose. Ne pourrait-elle amener Catherine Crolo, qui était probablement cette jeune fille qu'elle avait arrachée aux mécréants, le crucifix à la main. Mais non, impossible, la Société est trop pauvre pour nourrir une bouche de plus. M. de Maisonneuve expose la situation à M. Gendret. Pendant trois jours, celui-ci réfléchit et il conseille à Marguerite d'accepter; elle « sera sous la conduite de M. de Maisonneuve comme sous la garde d'un des premiers chevaliers de la chambre de la Reine des Anges ». L'affaire est si importante pour Marguerite qu'elle n'est pas encore complètement rassurée. M. Gendret la renvoie au second de ses confesseurs, M. Georges Proffit, chanoine de la cathédrale. Lui aussi, il réfléchit trois jours et

confirme le verdict de son ami. Et le grand vicaire prie, de même, trois jours et se déclare à son tour en faveur de cette vocation canadienne, dans les conditions où elle se présente. Et l'on sourit un peu quand Marguerite ajoute que l'évêque était absent, « sans quoi j'aurais encore son avis ».

Mais non, malgré toutes ces consultations, Marguerite restait inquiète, on le sent bien. Et voilà que, passant par-dessus tous ces hauts personnages ecclésiastiques, Notre-Dame prend à nouveau elle-même la situation en main. Un matin, alors que Marguerite est éveillée, « une grande femme vêtue comme de serge blanche » se présente à elle: et voici, d'après ses propres paroles, ce qui se produit: « ...Elle me dit distinctement: « Va, je ne te délaisserai point ». Marguerite ne voit pas le visage. Cependant, elle est sûre que c'est la Sainte Vierge. Celle-ci vient la chercher par la main: elle confirme le diagnostic des prêtres. Une certitude envahit l'âme de Marguerite: son obéissance se fait entière. Sa pureté est rassurée, sa pudeur se résigne. La vocation canadienne triomphe. Et la jeune fille conservera, dans son cœur, la promesse de Notre-Dame.

Comment s'étonner de la prudence de Marguerite ! L'aventure mystique de Ville-Marie, si judicieuse au début, se présente maintenant sous des caractères d'équipée. La magie de l'apostolat joue dans bien des âmes françaises qui s'offrent à Dieu, dans un grand cri, pour élargir son Royaume: leur zèle à convertir les peuples infidèles est si ardent, qu'elles ne craignent pas le martyre qu'ont déjà subi héroïquement quelques Jésuites et quelques laïcs: le froid terrible des hivers, les mortifications de la pauvreté la plus extrême, la possibilité du supplice atroce par le feu ne les rebutent point. Mais à Ville-Marie, c'est le comble. Les dangers y sont plus rapprochés et plus nombreux que partout ailleurs dans la Nouvelle-France, la misère y est plus grande, les espérances plus faibles: il faut une ténacité infinie pour tenter de s'enraciner de nouveau dans ce guêpier après dix ans de travaux perdus. Cette vérité, Marguerite

la connaît maintenant. Ici, à Troyes, elle a une famille, une carrière, la sécurité. Là-bas, elle perdra tout.

Avant son départ, elle prend à nouveau conseil de M. Gendret. Et soudain, c'est ce dévot à la Sainte Vierge qui plonge ses regards dans l'avenir, avec le plus de clairvoyance. Son rêve d'une communauté séculière, il le caresse toujours. « ...Ce que Dieu n'avait pas voulu à Troyes, dit-il, il le voudrait peut-être à Montréal ». Marguerite répond mélancoliquement que malgré son désir, elle part seule, et qu'une seule personne, ce n'est pas une communauté. Avec un peu d'humour, M. Gendret réplique que son ange gardien à lui, et que celui de Marguerite, et que Marguerite elle-même, ce sont trois personnes.

Voici une conversation qui éclaire d'une radieuse lumière les événements récents et ceux de l'avenir. Dès ce moment, M. Gendret envisage la possibilité de la fondation d'un ordre religieux séculier à Ville-Marie, sous la direction de Marguerite. Celle-ci refuse-t-elle ce dessein ? Pas le moins du monde. Ces propos, elle les thésaurise dans sa mémoire, elle s'en souviendra encore à la fin de sa longue vie et saura les répéter dans ses derniers écrits. Pour le moment, c'est une petite étoile qui se lève, imperceptible, infiniment lointaine, mais qui scintille déjà.

Le voyage

Au mois de janvier 1653, Marguerite annonce sa décision au Gouverneur de Ville-Marie: elle est maintenant prête au départ, celle qui est née le Vendredi-Saint, qui aura bientôt trente-trois ans et qui a déjà commencé à appren-

dre ce qu'il en coûte de servir Dieu. Ce qu'il faut noter maintenant, c'est le rythme lent de la vocation de Marguerite. On dirait parfois la croissance à peine perceptible, mais inexorable d'un arbre de sourde vitalité. Il y a treize ans qu'une apparition a remué profondément son âme. Quelles sont ses œuvres ? Aucune, semble-t-il. Elle n'a rien accompli d'extraordinaire. Mais elle est prête, peu s'en faut, pour les grands ouvrages de demain. Par un travail de perfectionnement âpre et incessant, elle a atteint un très haut degré de sainteté, et maintenant ses vertus vont se révéler dans leur superbe éclat.

Dès son départ, Marguerite repousse le subtil orgueil du sacrifice et du courage. Sa résolution, elle l'annonce le moins possible. A peine à quelques parents, puis à Catherine Crolo. A la mère Louise de Chomedey, elle dit avec finesse: « Je vous avais bien promis d'être de la bande, si vous y alliez, mais non de rester, si vous n'y alliez point ». Ensuite, comme pour une entrée en religion, Marguerite se dépouille de tout, même des biens qui pourraient lui revenir par héritage.

Vient le jour fixé. Pas d'adieux bruyants, pas d'agitations vaines de l'âme. Marguerite accompagnera jusqu'à Paris Madame de Chully qui veut revoir son frère; l'un de ses oncles est aussi du voyage. Marguerite a retenu sa place au coche. Elle s'y rend maintenant dans le recueillement. Fait délicieux et qui témoigne le plus vivement peut-être de l'intensité de sa vie religieuse et du caractère des vertus qu'elle pratique, elle y arrive « sans denier ni maille », avec, pour tout bagage, « un petit paquet, que, dit-elle, je pouvais porter sous mon bras ». Voilà tous les préparatifs pour ce trajet qui la conduira de l'autre côté de l'hémisphère, à travers un immense océan. Sa confiance en Dieu est maintenant telle qu'elle ne se soucie plus de rien. Ne la voyons-nous pas aller par les rues, monter dans le lourd véhicule, avec son paquet, la petite sainte Françoise de Troyes ? Le sait-on maintenant pourquoi le grand saint François

d'Assise lui est apparu dans un songe, en compagnie de M. de Maisonneuve ? Celle qui part est l'une de ses disciples les plus acharnées. Dame Pauvreté a conquis son âme. Un premier biographe de Marguerite pourra écrire cette phrase étonnante: « On n'a jamais pu porter plus loin qu'elle l'a fait, l'amour et la pratique de la sainte pauvreté. Saint François d'Assise, tout renommé qu'il l'est pour l'exercice de cette vertu, n'a rien fait de plus en ce genre, que ce qu'elle a fait pour elle-même, et de ce qu'elle... aurait voulu faire pour toute sa communauté... ». L'un de ses autres biographes, un Italien, dira même dans sa surprise, qu'elle a dépassé saint François. Elle se fait littéralement l'oiseau du ciel et le lys des vallées. Si sa vocation procédait de Dieu, elle n'avait que faire de hardes, de vivres ou d'argent entassé. En elle, ce n'était pas résolution momentanée, pour une circonstance particulière, mais décision profonde, de nature permanente, déjà ancienne. On ne trouve pas de mots assez forts: elle s'est vouée, liée, soudée à la sainte pauvreté dans ce qu'elle a de plus extrême et de plus grand. L'un des éléments les plus puissants de sa vie intérieure est là. Peut-on commencer autrement la « vie voyagère » sous la conduite de Notre-Dame ? Sans soucis matériels, elle se promènera à travers le vaste monde; le dénuement sera la pierre d'assise de toutes ses œuvres.

À Paris

Son premier voyage jusqu'à Paris ne rappelle pas la chevauchée héroïque de Jeanne d'Arc conduisant son roi au couronnement de Reims. Dans les régions dévastées par la guerre, le véhicule avance lourdement. Sans em-

phase aucune dans ses paroles, Marguerite révèle maintenant à son oncle et à Madame de Chully qu'elle s'en va au Canada. Comment l'en croire ? Ses interlocuteurs s'imaginent dans les circonstances que c'est une bonne plaisanterie et ils s'en amusent avec elle, la voyageuse au petit paquet. Et la route se déroule parmi les campagnes ruinées où le cheptel a été volé, les récoltes enlevées. Aux abords de la capitale, la solitude se fait plus complète, la misère plus saisissante. Des cadavres pourrissant gisent encore sur le sol et dès qu'un arrêt le permet, Marguerite tente de les enterrer. Les survivants sont affamés, affaiblis. Des spectacles de ce genre se répètent jusqu'à la porte Saint-Antoine par laquelle Marguerite entre dans la ville.

A cette première étape, Marguerite décide de couper les ponts en arrière d'elle. Elle dit à l'oncle Cossard qu'en toute vérité, elle part pour le Canada et que, maintenant, elle veut, par acte notarié, abandonner à ses cadets la part des biens de famille, si minime soit-elle, qui pourrait lui échoir. Cette fois, la réaction est violente. Stupéfait, l'oncle multiplie les conseils, les réprimandes, les objurgations. Ni l'un ni l'autre ne badinent. S'obstinant, Marguerite refuse de voir la folie humaine de l'entreprise de Ville-Marie et elle maintient sa décision. Un notaire enregistre bientôt ses volontés. Puis elle communique sa résolution à Madame de Chully. Comme Paris est rempli de réfugiés, de faméliques, que maladies contagieuses et famine y règnent, celle-ci dit bientôt adieu à son frère et à Marguerite pour retourner à Troyes. Un peu plus tard, l'oncle Cossard s'éloignera de même. Autour de la jeune fille, c'est maintenant la solitude de la grande ville; elle est tout entière à sa vocation canadienne.

La discrétion de Marguerite au départ, lui a évité bien des hauts cris. Mais maintenant que sa décision est connue, que parents et amis sont au courant, les avis et les conseils apparaissent sous forme de lettres qu'elle reçoit chez Madame de Bellevue, au Marais tout

probablement, où elle loge. Celle-ci apprend le but ultime du voyage de Marguerite. Au courant, sans doute, des difficultés de l'itinéraire et de la situation à Ville-Marie, elle est horrifiée. Tout d'abord, elle tente de dissuader Marguerite, mais ses instances sont vaines. Elle appelle à la rescousse deux de ses frères dont l'un est chanoine de la merveilleuse Sainte-Chapelle et l'autre, provincial des Carmes de Paris. Et soudain, Marguerite voit s'ouvrir devant elle, et à deux battants, cette porte des Carmélites qui lui a été obstinément fermée à Troyes; à son choix, elle peut maintenant entrer soit dans le monastère de Troyes, soit dans un monastère de Paris.

Cette fois, Marguerite est arrêtée net dans sa course. C'est la Carmélite, *la Marie* en elle-même qui s'éveille toute frémissante pour supplanter *Marthe*. L'ancien rêve de religieuse cloîtrée n'est pas mort. Comme il est soudain lumineux: goûter la suavité du Sauveur dans les mortifications, les prières, les méditations, l'avancement méthodique en des voies de perfection ! Quelle existence peut se comparer à celle-là, tout unie, sans curiosité extérieure, loin du tumulte du monde ? Dieu n'aurait-il pas pris cette voie détournée pour enfin la conduire à la réclusion ?

De nouveau apparaissent la prudence et la façon sûre dont Marguerite se conduit. A-t-elle lu saint Jean de la Croix qui ordonne de « ne pas s'arrêter aux visions, aux songes, paroles spirituelles et autres faveurs de ce genre ? Ils produisent, tout de suite, leur effet; mais si on en fait grand cas, on court le risque de tomber dans la vanité, dans l'orgueil, la complaisance en soi-même, les illusions, l'oubli des moyens traditionnels d'atteindre Dieu. Les trois vertus théologales se négligent. » Ces pages du grand mystique sont d'une souveraine clarté. Aussi, en aucun temps, Marguerite ne s'est attardée aux grands phénomènes de sa vie religieuse. Elle ne s'en est pas délectée, elle ne s'est pas flattée de les avoir pleinement compris. Tout simplement, elle s'est livrée à l'intense ferveur qu'ils

excitaient dans son âme. En pratique, elle a agi comme s'ils ne s'étaient pas produits. Elle a consulté ses directeurs de conscience.

Même aujourd'hui, après les paroles rassurantes de la Vierge dans sa dernière apparition, elle n'a pas la présomption de décider elle-même entre les deux vocations qui s'ouvrent à elle et entre lesquelles elle est partagée. Elle court à une résidence des Jésuites de la rue Saint-Antoine qui est toute proche de son logement. Quel religieux trouvera-t-elle là ? L'histoire n'a pas retenu son nom; il connaît bien le Canada, il y a peut-être vécu quelques années. Après un entretien avec lui, Marguerite reçoit un mot d'ordre: « Partez ». Dieu avait tranché le débat entre *Marthe* et *Marie*; ses commandements ne trompent guère, quand ils conduisent à une tâche humiliante et difficile.

De Paris à Nantes

CONFIRMÉE dans sa vocation canadienne, Marguerite se met à l'œuvre. Elle fait les courses dont l'avait chargé le Gouverneur de Ville-Marie. Celui-ci, ayant trouvé les fonds nécessaires, est tout de suite reparti pour l'Anjou où il lève la recrue nombreuse qui doit raffermir la colonie; il travaille surtout à La Flèche où habite M. de la Dauversière; il se rendra aussi dans le Maine. Il engage meuniers, boulangers, tonneliers, cordonniers, couteliers, armuriers, tisserands, maçons, charpentiers, enfin tous les artisans nécessaires à la fondation d'une civilisation.

Pendant que M. de Maisonneuve embauche ses hommes, frête un navire, Marguerite entame la seconde étape de son voyage. Cette fois, aucun protecteur ne l'accompagne. Le coche descend vers la Loire. Autour de Paris, il traverse la même zone dévastée.

A Orléans, Marguerite s'embarque dans le coche d'eau qui descend la Loire et se rend jusqu'à Nantes, port d'embarquement. Ce mode de transport ne manquait pas d'agrément; plusieurs écrivains ont laissé de ces voyages des relations charmantes. Dans la vallée aux grands châteaux, l'embarcation descend le courant; elle s'arrête aux gares fluviales, des voyageurs montent ou descendent. L'ascendant de Marguerite fait accepter la récitation en commun du chapelet, d'un office de la Sainte Vierge.

Quand le soir vient, elle rencontre les humiliations qu'elle a pressenties à Troyes. Elle est pauvre et isolée. Les aubergistes et les femmes d'aubergistes la considèrent d'un mauvais œil, ils la prennent pour une aventurière. Des protecteurs se présentent mais qui révèlent bientôt leurs mauvais desseins. Quelques incidents prêtent à la plaisanterie, d'autres sont pénibles et mêmes dangereux. Au matin, la navigation reprend son cours. Avec son habitude de s'arrêter aux sanctuaires, Marguerite a probablement visité Notre-Dame-des-Artilliers. Dans toute cette contrée où Jeanne d'Arc a circulé jadis, les dévastations de La Fronde s'inscrivent à nouveau. En dehors de ces spectacles pénibles, le parcours est de toute beauté: campagnes fertiles qui défilent sous le regard, et villes aux nombreux et antiques clochers comme Tours, Blois, Saumur, Arcenis.

A l'un des arrêts, monte à bord un jeune homme de dix-sept ans, François Crusson, dit Pilote. Il est engagé dans la même pérégrination que Marguerite; dans quelques jours il signera son engagement pour Ville-Marie. Bientôt, il considère sa compagne comme une sœur aînée et lui rend de menus services. S'expatrierait-il, ce jeune français de condition modeste mais au grand cœur, s'il connaissait le rendez-vous aussi glorieux que tragique que la mort lui donnerait à Ville-Marie, dans sept ans à peine ?

Après une navigation d'une quinzaine de jours, l'embarcation se glisse dans le port de Nantes. Voici la chaste Marguerite accom-

pagnée dans les rues par un jeune homme qui porte les bagages dont elle est maintenant chargée; elle cherche un armateur de navire sous un nom que M. de Maisonneuve lui a donné, mais qui est mieux connu dans la ville sous un nom différent. Tout à fait par hasard, elle le rencontre et obtient son adresse. Elle atteint sa demeure, mais pour se trouver en face d'une épouse qui croit avoir affaire à une gourgandine et à son compagnon. Nonobstant ses explications, Marguerite est rejetée à la rue. Naturellement, elle porte cette humiliation nouvelle devant Dieu dans une église voisine. Quand elle en sort, un peu rasserénée, elle rencontre l'armateur, Monsieur Le Coq, dit de la Beaussonnière, qui, cette fois, la conduira lui-même chez lui. Elle deviendra la grande amie du ménage. Peut-être que Notre-Dame souriait un peu en dénouant les fils de ce quiproquo.

Dans le port maritime, au moment de son départ sans retour, se produit un dernier assaut contre la vocation canadienne de Marguerite. Cette fois, elle se confesse à un Carme. D'une confidence à l'autre, elle lui raconte son aventure. Puis viennent les questions embarrassantes: Eprouve-t-elle des attraits pour le Carmel ? Peut-elle entrer chez les Carmélites ? Une jeune fille chrétienne peut-elle exposer sa vertu dans un voyage pareil, devenir même un objet de scandale ? Pourquoi ce départ pour le Nouveau-Monde quand devient possible une destinée longtemps désirée ? Ces arguments n'auraient peut-être pas frappé Marguerite s'ils n'avaient été répétés dans des lettres venues de Paris. On lui fait « scrupule de n'être pas Carmélite en ayant l'occasion de l'être ».

A ce moment, M. de Maisonneuve arrive à Nantes. Une lettre du même genre l'attendait; on lui demande de ne pas se froisser si l'on tente de ressaisir Marguerite pour le Carmel. Lui, il n'éprouve aucune hésitation. C'est Ville-Marie qui a droit à Marguerite. Sollicitée par deux parties, Marguerite se tourmente et son cœur

est plein de peine. Elle n'ose passer outre aux directives peut-être trop catégoriques du Carme; directives qui trouvent en son cœur la complicité de *la Marie* qui, d'un désir si ardent, si tenace a voulu pendant des années s'asseoir aux pieds du Sauveur. Elle est comme déchirée dans l'intime d'elle-même. Si rien ne survient, son sort sera fixé à jamais. Dans quelques jours, la vision du Carmel devra s'effacer dans le lointain.

Marguerite écrit au provincial des Carmélites de Paris. Le temps passe. Aucune réponse ne vient. On dirait que, tirée en sens contraire par deux forces égales, elle est incapable de prendre une décision. Elle prie sans fin. Un jour, elle se rend à l'Hermitage, chapelle que les Capucins ont construite sur un rocher escarpé. Le Saint-Sacrement est exposé. Soudain, c'est comme si Dieu tranchait son conflit intérieur. « ...En ce moment », dira plus tard Marguerite, « toutes mes peines furent changées. Je reçus là une très grande force pour faire le voyage ». Elle revient à son logis « avec une grande assurance qu'il fallait aller au Canada ».

Avec cet afflux de grâce reçu devant le Saint-Sacrement à Nantes, se termine la série des faveurs extraordinaires dont Marguerite a été gratifiée pour l'introduire dans sa vocation canadienne, l'orienter vers Ville-Marie, lui donner le courage de s'y rendre, la mettre en état de remplir une mission, une œuvre dont elle ne connaît pas encore la nature exacte. Elle est maintenant celle qui marche en la présence de Dieu. Aucun sacrifice ne lui fait peur. Elle n'est attachée à rien. Avec le temps, elle est devenue instrument entre les mains du Sauveur.

Depuis une douzaine d'années, elle a appris deux sujets à fond: les méthodes d'éducation, les questions afférant à la fondation d'une communauté séculière. Elle est beaucoup plus et mieux que la « maîtresse d'école » ordinaire. Que la mère Louise de Chomedey et Maisonneuve l'aient choisie pour enseigner à Ville-Marie implique qu'ils plaçaient en elle une grande confiance, qu'ils

avaient une haute idée de ses talents et de ses vertus. Il est probable même que la Société de Montréal a accepté, ratifié ce choix. Croyaient-ils, les uns et les autres, régler ainsi de façon permanente le problème de l'enseignement dans la colonie ? C'est probable, bien que rien ne l'indique. Comment s'imaginer aussi que n'ont pas transpiré un peu les faveurs spirituelles dont Marguerite a été l'objet ? Maisonneuve est certainement au courant du songe dans lequel il était lui-même représenté. Il a causé avec M. Gendret. N'était-il pas homme à comprendre toutes les informations qu'il recevait ? Toute l'histoire de Ville-Marie est remplie de ces phénomènes. Marguerite survient après les autres, mais avec des signes qui indiquent indubitablement une *élection*, une *mission*.

Le premier voyage en mer

MALGRÉ les humiliations, voyager en diligence ou par coche d'eau, même en pays ruiné, apportait à Marguerite des distractions, de l'imprévu. Maintenant elle s'embarque dans un navire de l'époque, dans les conditions de l'époque, pour sa première traversée océanique; et elle va apprendre pourquoi Notre-Dame l'a formée de longue main et pourquoi Mademoiselle de Bellevue était horrifiée à l'idée de son entreprise.

Elle a trouvé un passage gratuit sur le *Saint-Nicolas* commandé par le capitaine Le Besson. Dès les débuts, elle peut lier connaissance avec la recrue d'un peu au delà de cent hommes que M. de Maisonneuve a rassemblés, qui doit assurer la survivance de Ville-Marie et peut-être celle de toute la Nouvelle-France. Quel-

ques femmes accompagnent leurs maris. Faire diligence, voilà le mot d'ordre car, de jour en jour, les postes du Saint-Laurent appréhendent une attaque massive des Iroquois.

Peut-être Marguerite éprouve-t-elle la joie de s'aventurer sur la mer immense, mais les mortifications surgissent tout de suite après le départ. Elle a fait vœu de ne plus boire de vin. Le capitaine lui a réservé des futailles d'eau pure. D'autres passagers la consommeront. Comme elle l'avait prévu à Troyes, tous se méprennent sur la nature de ses relations avec le Gouverneur. Sa présence à bord prolonge-t-elle une idylle amoureuse ? L'un et l'autre sont-ils liés par un mariage secret ? S'épouseront-ils au Canada ? Suppositions et soupçons vont leur train, inspirés par la malveillance. Quand on ne la fuit pas tout simplement, les attitudes et les propos sont méprisants. Au bout de peu de jours, Marguerite n'a plus pour compagne qu'une enfant de douze ans, cette Marie Dumesnil, de La Flèche, qui lui a été confiée par M. de la Dauversière. Humblement, elle prend soin du linge d'apparat que Madame de Chully a acheté à Paris pour son frère, le Gouverneur; un faux mouvement et elle échappe le paquet à la mer. Le désastre aurait excité l'ire de tout gentilhomme, mais celui-ci ne se soucie pas de ces « ornements de vanité ».

Un grave danger se dessine et met fin aux potins malicieux. Parmi les brouillards, les vents rageurs, le *Saint-Nicholas* a accompli une bonne partie de la traversée, quand les matelots découvrent que la cale s'emplit d'eau. Le vieux navire résiste mal à la furie des vagues. Sans répit aucun, les pompes fonctionnent; bientôt, elles ne suffisent plus et la situation devient critique. M. de Maisonneuve hésite, temporise. La décision à prendre est difficile. Retourner ? mais une partie du trajet est déjà parcourue. Anxieuse, la Nouvelle-France attend le secours de la recrue. Le retard signifie aussi d'énormes dépenses supplémentaires pour la Société déjà pauvre. La mutinerie cuve à bord. Le capitaine se convainc bientôt

que le mal est sans remède, et c'est un retour à la hâte, au milieu d'une panique grandissante, sur un vaisseau qui donne de la bande. Le port est atteint de justesse et presque miraculeusement.

La fameuse recrue de Ville-Marie, elle en avait assez de la navigation océanique, de l'expatriation. Elle veut se disperser à l'arrivée, sans tenir compte de Ville-Marie ou de la Nouvelle-France en danger. Mais le Gouverneur veille. Il la parque dans une île de la Loire. Quelques frénétiques tentent vainement de s'échapper à la nage. Prisonniers récalcitrants, ils veulent recourir à la violence et M. de Maisonneuve doit leur tenir tête avec ses armes à feu.

Après une attente de quinze jours, la recrue s'embarque à nouveau, sur un second bâtiment plus solide que le premier. Et voguent sur la mer océane avec des vivres déjà entamés, des hommes mal disposés. Après quelques jours de navigation, un second danger et beaucoup plus grave que le premier, se déclare à bord. Des pestiférés avaient récemment voyagé sur les mêmes ponts; à cette époque, la désinfection n'était pas connue; et alors éclate la maladie que l'on appelle la « peste ». Passagers et matelots sont plus ou moins gravement atteints.

C'est l'heure de la petite demoiselle sans le sou, avec son ridicule petit paquet sous les bras que, de mépris, on a tenu à l'écart pendant des semaines. Cette épidémie, c'est pour elle une vieille connaissance. La crainte de la mort ou de la maladie, elle ne sait ce que c'est. Du jour au lendemain, elle devient l'infirmière de l'hôpital flottant. Une dégoûtée ? Une fatiguée ? Pas le moins du monde. Ces mêmes gens qui se riaient d'elle, ils l'aperçoivent maintenant à leur chevet, elle s'y tient le jour, la nuit. Elle se fait tout à tous. Pendant des semaines et des semaines, ils vont apprendre de quel métal est fabriquée cette protégée de Notre-Dame. Ce cœur débordant de charité, ils vont le connaître.

Malheureusement, pas de prêtre à bord quand la mort menace. Huit cadavres seront successivement lancés à la mer. Marguerite est en grande détresse. Pour de nombreux moribonds, une éternité de bonheur ou de malheur est dans la balance. Elle doit les préparer avec un soin infini; elle évoque l'éternité toute proche, elle excite la ferveur, elle suscite la contrition parfaite qui seule peut sauver. Surtout, elle supplie elle-même le Seigneur pour ces pécheurs. Quand la mort a passé, Marguerite ensevelit les cadavres.

Encore si l'espoir d'une arrivée prochaine ranimait les courages; mais non, ces voiliers rampent comme des tortues sur l'immense mer; de brèves avancées, des reculs sous les vents impétueux, des embardées à droite et à gauche, une ligne en zigzags. A la longue, les aliments emportés pourrissent, les eaux deviennent nauséabondes, les vers éclosent dans le biscuit de mer. Pour tous, la traversée devient un enfer. Pendant qu'elle s'allonge interminablement, l'attaque iroquoise frappe l'un des postes de la Nouvelle-France qui n'échappe que de justesse.

Tenace, l'épidémie est encore virulente, quand le petit navire entre dans l'estuaire du Saint-Laurent, une autre mer intérieure. A la longue, les rives se rapprochent et s'ouvre l'immense avenue bleue, semée d'îlots bleuâtres. Enfin apparaît Québec, haut posté sur son promontoire. Et quand, après trois mois de navigation, le bateau mouillera, le 22 septembre 1653, la peste régnera encore à bord. Les hommes valides transporteront les malades sur des brancards jusqu'à des entrepôts construits sur la rive. Marguerite les abandonnera-t-elle pour prendre connaissance du continent nouveau ? Non, jusqu'à la dernière minute, elle restera auprès des derniers convalescents.

La recrue qui descend ici du navire n'est pas la recrue de Nantes. Tous ces engagés ont passé par les affres de la maladie et ils ont subi l'influence de Marguerite. Pendant les longues semaines en mer, ils ont fait une espèce de retraite sous la direction d'une

privilégiée de la Vierge. Les effluves de ses vertus les ont pénétrés. Oh ! non, ils ne sont pas confirmés en grâce, mais ils sont prêts aux durs labeurs qui seront leur lot. Ils ont appris de Marguerite, l'intrépidité de l'âme. A l'avenir, quand ils parleront d'elle, ils sauront exactement de quels mots se servir. D'elle, on prenait des leçons de courage, mais on ne lui en donnait pas. Entre elle et eux, se sont tissés en même temps ces liens d'estime et d'amitié qui résistent au temps.

La Nouvelle-France

A QUÉBEC, comme tout saisit le cœur. Au bord de l'eau, une étroite bande de terre basse d'où surgit tout de suite un cap massif, dominateur. En haut, dans une étroite clairière, quelques maisons, un hôpital desservi par des religieuses, un petit monastère d'Ursulines où rayonne l'une des grandes mystiques de l'univers, Marie de l'Incarnation. Tout est misérable, étriqué, sauf la nature qui est grandiose. Dans la forêt illimitée, jamais entamée, aux troncs puissants comme des colonnes de cathédrale, coule le fleuve royal qui vient tourner ici autour du Cap comme d'une borne à sa taille, dans un mouvement d'ampleur superbe. Sur ses rives, trois petits postes seulement: Québec qui existe depuis quarante-cinq ans; Trois-Rivières, depuis dix-sept ans, et tout là-bas, nichée dans son île, Ville-Marie. Comme un avorton rachitique, mais qui ne veut pas mourir, la Colonie ne se développe guère.

N'escomptant pas l'assistance de l'Etat, Champlain a choisi, pour créer une France nouvelle, ces lieux reculés et faciles à défen-

dre. Une compagnie l'administre avec les profits du commerce des pelleteries. Mais elle remplit mal ses obligations principales: peupler le pays et assurer la sécurité aux trois ou quatre cents hommes qui l'habitent déjà. Elle n'a fondé que Québec et Trois-Rivières. Ville-Marie est indépendante et ne relève que de la Société de Montréal. Dès le début, les Iroquois ont fait la vie dure aux trois postes. Sous le couvert de la forêt qu'ils connaissent à fond, ils arrivent du sud pour s'emparer des flottilles chargées de fourrures et pour harceler les Français qui veulent cultiver le sol. A l'intérieur de leurs enceintes palissadées, ceux-ci se défendent avec succès. Cette guérilla n'est pas continue; de brèves périodes de paix succèdent parfois à des attaques acharnées. Un mois avant l'arrivée de Marguerite à Québec, les Iroquois ont failli s'emparer des Trois-Rivières par un habile coup de main. Après leur échec, ils ont entamé des négociations de paix qui suivent maintenant leur cours.

De Québec à Ville-Marie

A PEINE installée sur la rive avec ses malades, Marguerite reçoit l'invitation d'habiter le couvent dirigé par Marie de l'Incarnation. Elle doit refuser, elle est trop occupée. Son comportement est déjà significatif: elle n'a pas de curiosité pour cette contrée nouvelle, elle a sa joie, sa suavité en elle-même, elle a son Dieu. Pendant plus d'un mois, elle demeurera au pied du Cap; elle se rend, sans doute, à l'église pour prier et elle rencontre Marie de l'Incarnation.

Pour la première fois, ils sont aussi réunis, les trois grands Champenois qui exécutent la volonté de Notre-Dame sur Ville-Marie: Jeanne Mance, fondatrice de l'hôpital, Paul Chomedey de Maisonneuve, Gouverneur, et maintenant cette humble institutrice de Troyes, Marguerite, qui vient enseigner. Les trois chefs qui, pour la sagesse humaine, sont les trois fous poursuivant une œuvre impossible. On ne se prive pas du plaisir de le leur dire. On les a toujours invités à demeurer à Québec, mieux défendue par sa forte situation naturelle et par son éloignement du théâtre des hostilités. Eux, ils sont les délégués de la Société de Montréal, et Maisonneuve a donné une fois leur réponse à tous: « il se rendrait là-bas dans l'île même si tous les arbres de la forêt se changeaient en Iroquois ». Toute la témérité de leur vocation est dans ces mots car ils connaissent, eux aussi, l'atroce supplice du feu que ces Indiens infligent à leurs ennemis. Encore aujourd'hui, on tente de les détourner de leur dessein. Rien à faire. Comme on saisit bien pourquoi Notre-Dame a dû intervenir personnellement pour former des âmes capables de cette tâche. Même pendant que Marguerite attend, elle voit revenir de l'Iroquoisie, un missionnaire jésuite qui a été capturé tout près d'ici et a subi un commencement de torture. Des chefs Indiens abordent à côté de l'entrepôt ou partent à l'occasion des négociations de paix qui se sont amorcées, mais qui ne soulèvent pas de grands espoirs.

Au commencement de novembre, Marguerite s'embarque à son tour dans une lourde chaloupe avec les derniers membres de la recrue. Maintenant, on peut circuler sur le fleuve sans trop redouter les canots d'écorce d'orme des ennemis. Déjà la forêt a perdu sa feuillaison aux couleurs vives; déjà les derniers oiseaux migrateurs s'enfuient. Entre de hautes falaises, le fleuve court d'abord. Comme il vient du sud-ouest, l'austérité première s'adoucira un brin. En pays plat, voici Trois-Rivières entre ses palissades de bois brut. Les deux rives s'éloignent l'une de l'autre, formant un

grand lac où s'est posé, à l'extrémité supérieure, tout un troupeau d'îles. Elles se rapprochent peu à peu. Peut-être qu'il fait beau, peut-être qu'il pleut. La nuit, des campements s'organisent sur ces rives effroyablement perdus, dans des pinières sans fin. Soudain, un jour, très loin, au milieu d'une province unie comme une table, a surgi un cône solitaire, le Mont-Royal. Ici, le gibier abonde, les eaux regorgent de poissons de dimensions prodigieuses, le sol est d'une grande fertilité. Aussi large que le Rhin, mais plus longue, une rivière arrive du nord-ouest; mais l'embarcation ne se détourne pas, et bientôt, elle double le rivage d'une île longue, large, basse et boisée, espèce de plaque tournante, où viendront converger bien des routes. Très loin de la mer, la navigation océanique se terminera ici; en amont, le fleuve est coupé de quelques cataractes et il atteint les Grands Lacs, mers intérieures d'eau douce; par un vaste affluent, l'Outaouais, on pénètre dans les pays du nord et du nord-ouest. Au cours des années, se liera ici le nœud des transports par eau, par chemins de fer, par air, par route; puis les nœuds de la distribution commerciale, industrielle, financière.

Après avoir cotoyé l'île pendant sept ou huit lieues, la chaloupe qui transporte Marguerite tourne à droite, s'introduit dans un ruisseau et tout de suite s'arrête. Noyée dans la forêt primitive, voilà Ville-Marie, minuscule fortin de pierre avec son moulin à vent et une enceinte palissadée. Tout rapproché, le cône volcanique domine la scène. Le firmament est visible par quelques étroits défrichements. Dans l'aube de la paix qui se lève, les colons nouveaux s'activent déjà. Pleurez maintenant, Marguerite. Fut-il jamais rien au monde de si pauvre, de si misérable, de si petit, de si dangereux ! Les visions glorieuses, les paroles spirituelles, les songes annonciateurs, c'est à cela qu'ils vous ont conduite. Mais à vous, il suffit de savoir que c'est le lieu que Notre-Dame s'est choisie.

Comme à Québec, le premier devoir de Marguerite est de remercier Dieu. Elle entre dans la petite chapelle qui contraste si

étrangement avec les beaux temples de Troyes. Levant les yeux, elle distingue une image de la Madone clouée au mur. Elle s'approche et soudain éprouve un saisissement. Elle a reconnu l'inscription en lettres d'or de la mère Louise de Chomedey: « Sainte Mère de Dieu, pure Vierge au cœur royal — Gardez-nous une place en votre Montréal ». Et c'est elle, Marguerite, qui est venue ? Dans la place gardée pour elle ? En son souvenir, l'apparition de la Madone du Beau-Portail et la préparation de l'image auront coïncidé. Rencontre qui lui fait chaud au cœur, c'est comme si Notre-Dame lui disait bonjour à l'arrivée.

L'adaptation au pays

MARGUERITE est maintenant insérée dans l'alvéole qui lui était destinée. Fait étrange, elle n'y trouve pas les occupations prévues. Hier religieuse sans communauté, elle est aujourd'hui institutrice sans élève. Un temps, elle s'occupera de la petite Marie Dumesnil qui attirera très vite un époux; on trouverait aussi les noms de quelques bambines à qui elle a rendu des soins; mais les premiers enfants qui naissent à Ville-Marie ne survivent pas. Marguerite serait-elle arrivée trop tôt ? Il faut bien y regarder à deux fois.

Dans le fort où résident le Gouverneur, le major Lambert Closse, Jeanne Mance et quelques autres, une cellule est assignée à Marguerite. Elle se mue en servante ou en ménagère. Elle se met à la disposition de qui a besoin d'une assistance. Elle coud, elle exercera la charité. Le Gouverneur la chargera de diriger un groupe de colons qui relèvera sur le Mont-Royal une croix qu'il avait dressée dès le début pour protéger la colonie et que les Iroquois ont

abattue. Tous pourront lever les yeux sur la montagne d'où vient le secours. De plus, Marguerite s'occupe des mères trop jeunes, qui ont besoin d'une formation ultérieure, soit religieuse, soit ménagère; au besoin, elle prêtera main forte à Jeanne Mance; enfin, elle assumera l'office de sacristine.

Durant cette période de quatre années, la véritable signification du séjour de Marguerite en Nouvelle-France, n'est pas dans ces menues besognes. Toujours sous la conduite de Notre-Dame, elle continue son noviciat commencé à Troyes en 1640. Cette grande réaliste s'acclimate maintenant au génie du pays. Citadine, elle devient campagnarde. Elle promène les yeux autour d'elle et elle emmagasine sans fin des connaissances nouvelles. Durant une paix peu sûre et mal gardée, les arbres s'abattent, les abatis se brûlent, voici quelques labours, des semences, des récoltes. Des maisonnettes, des granges se construisent. Indiens et indiennes, de diverses tribus, se présentent et la tâche de l'évangélisation s'accomplit. La chaleur continentale des étés succède au froid intense des hivers interminables; pendant au moins quatre mois la contrée disparaît sous des épaisseurs de neige. Marguerite apprend ce qu'est la torture de ce froid contre lequel les colons ne savent pas encore se défendre avec efficacité. Elle s'accoutume à la rareté des aliments, à leur simplicité: le maïs, la citrouille, l'anguille salée.

Au jour le jour, Marguerite s'assimile ainsi une infinité de notions dont elle aura besoin. Elle est l'arbre qui enfonce ses racines dans un sol nouveau. Elle va à l'école des éléments physiques, moraux, intellectuels du pays. Dans la compagnie de Jeanne Mance, de M. de Maisonneuve, elle se familiarise à fond avec les origines mystiques de Ville-Marie. Ce qu'elle peut ignorer encore de Monsieur de la Dauversière, de Monsieur Olier, des Associés de Montréal qui apportent à l'entreprise leur fortune et leurs prières, elle l'apprend maintenant. Un ensemble précis se dessine dans sa pensée.

Comment Marguerite, toute brûlante d'amour, n'aurait-elle pas saisi partout l'action légère comme un coup d'aile, mais efficace de la mère de Dieu ? En cet endroit qu'elle a élu, n'est-il pas de suprême convenance de lui élever un sanctuaire ? En dehors des murs et qui serait un lieu de pèlerinage ? Ce serait assurer au poste une protection sûre. Ils sont nombreux en tout temps les cœurs en détresse qui ont besoin de secours, de sérénité ou de résignation. Marguerite prévoit-elle les jours prochains où toute la Nouvelle-France, horrifiée par ses malheurs, se suspendra aux franges du manteau de Notre-Dame ? L'entreprise lui paraît urgente et elle se met au travail sans tarder. « ...Et pour y réussir », dit-elle, « j'excitai le peu de monde qui était ici à amasser de la pierre; je faisais quelque couture, et pour paiement, je demandais des journées de travail. Je quêtai pour avoir des journées de maçon. Monsieur de Maisonneuve fit équarrir le bois nécessaire et d'autres préparèrent la chaux, le sable et la planche, où je trouvai suffisamment pour la bâtir et la couvrir ». En prenant l'initiative d'implanter à Ville-Marie, un culte marial très fervent, Marguerite incarne la volonté des Associés de Montréal et elle satisfait un besoin de son cœur reconnaissant.

Quatre années s'écoulent ainsi. Malgré quelques incidents sanglants, la paix précaire de 1653 dure toujours. Les tribus iroquoises se partagent les restes de la nation huronne amie, sous les yeux d'un Gouverneur de la Nouvelle-France qui manque de fermeté. Une tentative d'évangéliser ces tribus dans leur propre pays échoue après avoir donné de l'espérance. Ville-Marie se développe en dehors de ses palissades. Un hameau croît. Des enfants naissent et maintenant survivent. En 1657, Monsieur Olier mourant envoie quelques-uns de ses prêtres pour prendre charge de la place. Sous peu, ces Messieurs de Saint-Sulpice deviendront les seigneurs de la grande île et prendront une grande part dans ses destinées. Avec le temps, ils dispenseront l'enseignement aux garçons. Et les filles?

D'après les plans des fondateurs, un « séminaire de religieuses » devait s'établir ici. Comme ce dessein s'avère impossible, Marguerite est venue. Après quatre ans d'attente, elle peut maintenant se mettre au travail.

L'étable

On ne peut commencer plus bas que ne fait maintenant Marguerite. M. de Maisonneuve la met en possession d'une étable de pierre, édifice communal construit par les colons de la première heure et qui a servi de « colombier et de loge des bêtes à cornes », les protégeant contre le froid et contre les Iroquois. Elle a 36 pieds de longueur et 18 de largeur. Une pièce en haut, une pièce en bas, un peu de terrain autour, telle est la première école de Ville-Marie. Elle est digne, en tout, de l'insigne pauvreté générale, car les vêtements des habitants sont si élimés, si rapiécés, qu'on ne reconnaît pas toujours l'étoffe dont ils ont été fabriqués. Dans ce pauvre logis, le maçon construit une cheminée et le charpentier exécute quelques travaux: une échelle extérieure pour grimper sous les combles, des cloisons, quelques simulacres de meubles. Il ne reste plus qu'à bien nettoyer, frotter, laver et les enfants peuvent accourir.

L'acte notarié qui, au début de l'année 1658, enregistrait la cession du modeste édifice à Marguerite, est chargé d'importantes significations implicites. Tout d'abord, rédaction et signature s'accompagnent d'une cérémonie. Dans le petit hameau, c'est tout un événement. En sa qualité de mandataire des « Messieurs et Dames » de Montréal, M. de Maisonneuve préside la cérémonie;

il agit en vertu des pouvoirs qui lui ont été délégués. Voici ensuite M. Gabriel Souart, sulpicien, curé de Ville-Marie, accompagné d'un confrère; puis Lambert Closse, major de la place, Jeanne Mance, directrice de l'Hôtel-Dieu; les quatre marguilliers, le syndic des habitants. Tous veulent donner quelque solennité à l'ouverture historique de la période d'enseignement.

Fait important, ils confient totalement à Marguerite le soin de l'éducation des filles. La donation de l'étable et du terrain attenant n'est pas faite à un corps anonyme, mais à Marguerite personnellement. Bien sûr, ses héritiers n'y pourront rien prétendre, car ces biens sont cédés « pour servir à l'instruction des filles de Montréal au dit Ville-Marie, tant pendant le vivant de la dite Marguerite Bourgeoys qu'après le décès d'icelle à perpétuité ». Une vie humaine peut être très longue et Marguerite n'a que trente-sept ans. Et après sa mort ? L'acte l'invite évidemment à préparer des personnes qui lui succéderont dans la même tâche. C'est elle qui obtient le droit de donner à l'avenir la forme qu'elle voudra.

Est-ce fortuitement que cet écrit est rédigé dans des termes qui laisseront à Marguerite une initiative complète et lui permettront de bâtir son œuvre ? Non, évidemment. Ces papiers sont toujours rédigés avec soin. La présence des autorités civiles et religieuses indique qu'on voulait faire cet honneur à la jeune fille. Tous la connaissent bien. Ils lui ont accordé leur confiance. De plus, M. de Maisonneuve revient de Paris où il a pu étudier de nouveau cet important problème.

Au printemps, quand vient la fête de sainte Catherine de Sienne, les premiers bambins et bambines accourent à l'école. Première institutrice laïque de Ville-Marie, Marguerite les accueille. Les conditions d'admission révèlent la grande générosité de son cœur: l'enseignement qu'elle donne est gratuit. A l'imitation peut-être d'Alix Le Clerc et de ses premières compagnes, elle peut arriver à ce généreux résultat par la frugalité de son existence, les petits tra-

vaux de couture exécutés le soir, la confiance en Dieu. C'était se vouer, de nouveau, à la pauvreté et à une double tâche.

Depuis son arrivée, Marguerite a pu constater d'autres besoins. Ville-Marie se peuple de petites gens. Les jeunes femmes des colons, les épouses de demain, ne sont pas toujours suffisamment préparées à leur rôle. Ou bien leur éducation religieuse est rudimentaire, ou bien elles ne savent pas tenir maison. Très sensible aux besoins féminins, Marguerite les convoque, le 2 juillet de cette même année 1658, jour de la Visitation; elle fonde pour elles dans l'école-étable, une Congrégation externe; c'est là qu'elle les recevra, en dehors des jours et des heures de classe, pour leur donner un enseignement approprié ou pour des exercices de retraite. Dès ses premiers pas dans la vie active, Marguerite manifeste un grand esprit pratique allié à un haut idéalisme.

Marguerite se souvient de M. Gendret

PENDANT que Marguerite est à toutes ses tâches, voici que se manifestent les premiers symptômes d'un conflit particulier à Ville-Marie. D'un côté, les « élus » de Dieu qui conduisent une entreprise mystique: M. de la Dauversière, M. Olier, Jeanne Mance, M. de Maisonneuve et maintenant cette Marguerite de Troyes. Ils sont chargés, soit de missions précises, soit d'œuvres aux contours incertains. En face d'eux, tous les autres et parfois des personnages ecclésiastiques en autorité. Ceux-ci sont-ils inférieurs en sainteté aux premiers ? On ne le sait pas;

mais parfois, ils se conduisent par une sagesse aux caractères humains plus prononcés et qui devine moins bien les formes précises des choses à venir. Alors naissent les conflits.

Marguerite subit le premier choc. Un sulpicien, l'abbé de Queylus, était arrivé au pays en 1657, avec le titre de grand vicaire de la Nouvelle-France; le clergé de France avait conseillé à Rome de lui donner le titre d'évêque, mais Mgr de Montmorency-Laval lui sera préféré. Marguerite lui écrit au sujet du sanctuaire marial qui s'ébauche sous sa direction à Ville-Marie. Par le retour du courrier, il lui donne l'ordre d'interrompre les travaux. Marguerite se soumet. Malgré son apparente incompréhension, l'abbé trouvera peut-être sa justification dans l'histoire: à moins de construire la chapelle très vite, les habitants auraient été incapables de la continuer. L'ère de paix se terminait, la guerre iroquoise reprenait son cours, des escarmouches sanglantes et répétées se livreraient demain avec furie dans les défrichés tout autour des palissades.

Le conflit frappe ensuite à la porte de la voisine de Marguerite, Jeanne Mance, à l'Hôtel-Dieu. Après un examen des conditions spirituelles et économiques de la colonie, l'abbé de Queylus prend la décision de simplifier et d'unifier. Il installera dans l'hôpital de Ville-Marie les Hospitalières qui desservent l'hôpital de Québec. Un seul ordre n'est-il pas suffisant pour une population de quelques centaines de personnes ? Le moment semble propice, car Jeanne Mance qui s'occupe de l'hôpital de Montréal a fait une chute sur la glace, s'est brisé un poignet et ne peut plus se servir de l'un de ses bras. Marguerite doit l'assister. La décision de M. de Queylus plonge Jeanne Mance dans la consternation. Elle sait que la mission de M. de la Dauversière comprenait la fondation d'un ordre particulier d'Hospitalières pour Ville-Marie. Il n'a pas négligé ce devoir. Déjà, les Hospitalières de Saint-Joseph existaient à La Flèche; leur communauté n'avait pas atteint un statut parfait, mais elles savaient depuis le début que l'un des lieux de leur établissement définitif

serait Ville-Marie. C'est ce que Dieu voulait expressément. Déjà la Société de Montréal avait pris des engagements envers elles. L'Abbé connaît ce dernier fait, mais il passe outre, il désigne deux Hospitalières de Québec, qui arrivent bientôt dans l'île. Toutefois, il se rend compte qu'il froisse des volontés, contrecarre des projets, et il n'introduit d'abord les religieuses qu'à titre de pensionnaires.

Dans cette difficulté, Jeanne Mance se conduit avec la prudence, mais en même temps avec la force d'une « élue de Dieu ». Femme d'autorité et de décision, d'un esprit aussi clair que déterminé, capable, comme le prouvait le passé, de prendre les résolutions les plus extrêmes quand les circonstances l'exigeaient, et de les prendre justes et droites, ne reculant pas devant les risques même s'ils étaient d'une suprême gravité, elle sait très vite à quelle action l'accule cette initiative malencontreuse. Elle fera un voyage en France parce que c'est en France que se dénouera le conflit. Elle accepte les Hospitalières mais avec le titre même qu'on leur a donné, celui de « pensionnaires ». Puis à Mademoiselle de la Bardillière, une jeune veuve qui avait sa confiance, elle confie l'hôpital avec l'ordre de soigner elle-même les malades et de n'abandonner l'administration à personne. Souffrante, un bras perclus, elle ne peut entreprendre le voyage seule. Qui l'accompagnera ? Nulle autre que Marguerite. Celle-ci racontera: « Je m'offris afin d'aller à Troyes pour avoir quelques filles pour m'aider à faire l'école ».

Comment se fait-il que Marguerite qui vient à peine d'ouvrir son école, la quitte pour un long voyage ? Les raisons ne manquent pas. Tout d'abord, les « élus » de Dieu s'épaulent; préserver intacts les desseins de Dieu sur Ville-Marie leur paraît une nécessité. Puis les mariages se multiplient, les enfants naissent maintenant sains et forts; un jour prochain, Marguerite aurait besoin de compagnes. Des compagnes ? Le besoin n'est pas très urgent encore. Pourquoi Marguerite s'occupe-t-elle de ce problème avec une telle célérité ? Pourquoi cette hâte ? Quelques mois à peine s'écoulent

entre la donation de l'étable et le voyage en France ? Il faut se souvenir de la répugnance presque invincible de Marguerite à quitter Troyes toute seule, de la conversation avec M. Gendret sur la possibilité de fonder une communauté séculière au Canada. Depuis ce temps-là, la situation a changé en ceci que Marguerite possède maintenant un logement où elle peut faire ce qu'elle veut; elle a acquis la liberté de ses mouvements. Si elle trouve sa subsistance à Ville-Marie, trois ou quatre jeunes filles le peuvent aussi, comme elle et avec elle, et sans le secours de la Société de Montréal.

C'est sur ce fondement, d'une étroitesse infinie, que Marguerite, sur sa propre responsabilité, entreprend de construire son œuvre, en recrutant quelques compagnes. Du même coup, elle assurerait la permanence de l'éducation dont elle a la charge. Mais réussira-t-elle dans ces conditions d'une difficulté inouïe ? Evidemment, elle a ses pensées, ses desseins. Se rapportent-ils exclusivement à l'éducation des petites filles ? Se rappelle-t-elle les fondations d'Alix Le Clerc dans des circonstances aussi difficiles ? Nul ne sait. Sur ce point, Marguerite restera mystérieuse jusqu'à la mort.

Mais à qui confier l'école pendant cette longue absence ? Il se peut ici que Notre-Dame, les trois champenois de Ville-Marie, quelques autres personnes même, aient souri sous cape. Marguerite abandonne les enfants entre les mains des deux Hospitalières de Québec, qui sont inoccupées à l'hôpital et qui, du jour au lendemain, passent du rôle d'infirmières à celui d'institutrices. Avec un peu d'humour, elles acceptent. Souriant lui aussi, un Sulpicien relève même Marguerite, pour un an exactement, de ses fonctions de sacristine. Que l'abbé de Queylus ait interprété comme un acquiescement à ses projets, les réserves et les silences de Jeanne Mance et même de Marguerite, voilà ce qui transparaît par les lettres et les commissions qu'il leur confie.

Le premier voyage en France

C'EST dans ces circonstances particulières qu'à la fin de l'année 1658, Jeanne Mance et Marguerite quittent Ville-Marie pour descendre à Québec et s'embarquer là, dans l'un des derniers navires qui partiraient pour la France. Déjà, le fleuve n'était pas sûr et les Iroquois peuvent surgir du fond de quelque baie. L'embarquement a lieu au mois d'octobre et la traversée dure deux mois. Installées toutes deux dans la chambre du canon, elles supportent des incommodités ordinaires de la navigation et Jeanne souffre en plus de son bras dont les douleurs ne lui laissent aucun répit malgré les soins attentifs de sa compagne.

A La Rochelle, Marguerite loue une litière pour Jeanne et pour elle-même. Par les campagnes tristes d'hiver et les routes parfois difficiles, elles remontent directement vers La Flèche, au-delà de la Loire, où Monsieur de la Dauversière achève son existence dans d'atroces douleurs physiques et une spiritualité très élevée. Là, elles s'installent justement chez les Hospitalières de Saint-Joseph qui se préparent à leur mission canadienne. Des décisions rapides et nettes sortent de divers conciliabules. Et les deux Canadiennes parlent à loisir de la Nouvelle-France lointaine qui appelle tant de sacrifices et présente tant d'obstacles à un développement rapide.

Portant deux femmes un peu rassérénées, la litière poursuit sa marche vers Paris. Elle passe dans l'ombre même de la cathédrale de Chartres et s'arrête enfin non loin de Saint-Sulpice qui devient rapidement en France le quartier général des affaires de Ville-Marie. Jeanne habitera non loin de Saint-Germain-des-Prés où elle

retrouve des parents et des amis; elle saisira de l'innovation de M. de Queylus les personnages intéressés; par leur entremise, elle consultera les premiers médecins de Paris au sujet de son poignet ankylosé et des douleurs aiguës qu'elle endure. Après examen, elle apprendra qu'aucun espoir ne lui est laissé.

Aussitôt que Jeanne est entourée de bons soins, Marguerite part pour Troyes. Après cinq années d'absence, elle revoit les murs et les clochers de sa ville natale. Elle prend logis à la Congrégation de Notre-Dame, chez les Chanoinesses de Saint-Augustin. Qu'est-il advenu de ses frères, de ses sœurs, de M. Gendret? Des incendies successifs ayant détruit la correspondance et les écrits de Marguerite, nous n'en savons rien. Ses souvenirs se réduisent à l'essentiel.

Le dessein de Marguerite

Le développement de l'œuvre de Marguerite est lent, mais continu, harmonieux, Il dénote, dès le début, une préméditation. Ce qu'elle a exécuté, c'est ce qu'elle a voulu, avec le concours évidemment de la Sagesse divine qui l'éclaire et lui apporte le concours des hommes et des choses.

Quels sont ses projets à son arrivée à Troyes ? Ils sont nets ! Elle écrira: « Je demandais que je voudrais emmener trois filles... et que l'une fût forte ». Désire-t-elle des institutrices laïques sans plus ? Non, car elle voit plus loin. Beaucoup plus tard, elle écrira le passage suivant: « Cinq ans après mon arrivée à Ville-Marie, j'ai retourné à Troyes pour amener quelques filles, pour m'aider à recorder le peu de filles et de garçons capables d'apprendre, où

nous vivions en communauté comme et conforme à ce qui avait été projeté en France ». Durant le voyage de retour, Marguerite s'arrêtera à divers sanctuaires avec ses compagnes; elles y renouvellent leur résolution collective d'exécuter « ce que nous croyions faire à Troyes ». La même cérémonie se répétera à Ville-Marie sur l'emplacement de la chapelle que Marguerite a commencée. Pour désigner le groupe d'institutrices qu'elle dirige, on se servira du mot « communauté », mais non pas dans son sens plein; on parlera d'une « espèce » de communauté; leur association sera « en façon », ou bien « en nature de communauté ». Tous ces mots imprécis indiquent une réalité qui, à ce moment, ne pouvait être plus clairement définie. C'est le stage embryonnaire. Manifesteront-elles une vocation tenace, toutes ces jeunes filles choisies ? Ville-Marie sera-t-elle un milieu favorable ? Les projets de communauté séculière obtiendront-ils plus facilement l'adhésion du clergé ? Toutes ces questions, auxquelles le temps seul apporterait des réponses, empêchent certainement Marguerite de procéder avec plus de netteté.

Elle n'annonce pas la fondation d'une communauté séculière, mais elle se dirige résolument et fermement vers cette fin. Elle obtient la collaboration de la Congrégation de Notre-Dame. Aux filles d'Alix Le Clerc qui, par leur Congrégation externe enseignante, connaissent bien les jeunes filles de Troyes, elle demande de lui indiquer quelques bons sujets. Bientôt, elle obtient l'adhésion de trois d'entre elles: Edmée Châtel, Marie Raisin et Catherine Crolo. Les deux premières appartiennent à une bonne bourgeoisie de même qu'Anne Hiou qui se joindra au groupe à Paris. Toutes les quatre sont des religieuses d'âme et de cœur; elles sont douées de grandes qualités morales et intellectuelles. A l'exemple de Marguerite, après y avoir été préparées par elle, toutes les quatre se dépouillent de leurs biens et renoncent à ceux qui pourraient leur échoir par héritage.

On ne peut guère imaginer de conditions plus difficiles pour un recrutement de ce genre. Marguerite offrait Ville-Marie avec ses dangers et ses misères; elle donnait une étable pour gîte et pour école, le potage et le pain pour nourriture; la carrière qu'elle évoquait comprenait l'enseignement et les petits travaux pour gagner sa vie. Ni aux parents ni aux jeunes filles, elle ne céla aucun de ces faits. Que dans ces conditions, Marguerite ait trouvé des collaboratrices, indique chez elle une ardeur communicative et des dons hors de l'ordinaire pour persuader et entraîner. Il trahit un autre élément qui est à peine perceptible mais qui apparaît comme l'âme secrète de toute l'entreprise: la spiritualité mariale de M. Gendret, cet idéal de « vie voyagère » à l'imitation de la Vierge Marie, qui a enflammé l'âme de Marguerite. Et maintenant, le feu court d'âme en âme. Il ne s'éteindra plus. Déjà une fusion intime s'est faite dans l'esprit de la jeune fille entre ses deux grandes expériences de jeunesse: celle d'institutrice à la manière de la Congrégation de Notre-Dame, et celle de fondatrice de communauté séculière. Cette fusion de souvenirs, d'idées, de connaissances, de réflexions, ne s'est pas opéré à froid; tout au contraire, elle se produit dans une âme formée par Notre-Dame, c'est-à-dire dans un amour intense de Dieu, de la très Sainte Vierge, parmi de grandes vertus, dans le travail d'une intelligence lucide et d'un grand cœur. Elle n'est pas uniquement spirituelle et abstraite; Marguerite habite déjà en Nouvelle-France depuis quelques années et elle peut introduire dans l'alliage les facteurs vivants et matériels qui l'adapteront au pays. Déjà en 1659 se dessine l'amorce d'une seconde Congrégation de Notre-Dame, vouée elle aussi à l'éducation des petites filles, lui ressemblant sous certains aspects, mais en différant radicalement sous d'autres. Sans ce rêve lointain mais précis, encore flou peut-être dans certains de ses contours, Marguerite aurait probablement échoué.

Le retour

APRÈS un séjour de deux mois, Marguerite quitte Troyes, avec toute la sérénité d'une âme chrétienne. Mais le départ d'Edmée Chatel, de Marie Raisin, celui d'Anne Hiou, à Paris, sont singulièrement pathétiques. C'était un arrachement total, d'un seul coup. Les parents ne peuvent se résigner pour des enfants qu'ils aiment, à cet avenir de misères et de désolations. Ils ne les cèdent qu'à Dieu, à la dernière minute et les regardent, le cœur débordant, entrer dans l'indicible pauvreté qui sera leur partage.

Dans la capitale, Marguerite retrouvera Jeanne Mance. Celle-ci lui avait écrit pour lui annoncer la faveur divine dont elle avait été l'objet. A Saint-Sulpice, Jeanne avait voulu tenir l'urne contenant le cœur de M. Olier. Soudain, un afflux de vie et de sang parcourt le poignet malade, les douleurs disparaissent, Jeanne peut se servir librement de sa main. Les mêmes grands médecins qui la déclaraient hier incurable, proclament aujourd'hui la guérison. L'affaire fait grand bruit.

Toutefois, cet événement ne règle pas le problème des Hospitalières. Le nouvel évêque du Canada, Mgr de Montmorency-Laval, qui vient d'être nommé, est du même avis que l'abbé de Queylus, que les Jésuites, que les personnages d'esprit réaliste. Toutefois, il se refuse à une décision qui serait prématurée; il veut examiner lui-même, sur les lieux cette question difficile. De leur côté, les Associés de Montréal, Saint-Sulpice, M. de la Dauversière tiennent bon; assurés d'agir selon la volonté de Dieu, ils devinent l'ampleur

que la colonie prendra avec le temps et ils savent que pour répondre à la diversité des vocations, il faut la diversité des ordres.

Pendant ces délibérations, Marguerite n'est pas inactive. Un bourgeois de Paris, Pierre Blondel, protonotaire des Associés, lui confie sa nièce, Anne Hiou. Les messieurs de Saint-Sulpice, les Associés de Montréal, lui amènent une douzaine de jeunes filles honnêtes et pauvres qui sont prêtes à entreprendre le voyage, sur la chance de trouver là-bas un foyer. L'une d'entre elles, Marguerite Masclin, n'a que onze ans et deviendra bonne mère de famille comme les autres. Se destinant à l'enseignement, un jeune garçon de Troyes s'offre gratuitement pour Ville-Marie et devient un « donné ». Bientôt Marguerite est directrice de tout un contingent de jeunes, remplis d'entrain et de courage.

Il semble que durant son séjour en France, Marguerite éprouve un répit et passe des heures humainement heureuses dans la ville de Troyes, à Paris ensuite et durant le long trajet de Paris à La Rochelle, par Orléans, Blois, Tours, Poitiers, Lusignan. Mais au port d'embarquement, la série des malheurs recommence. Il est convenu que Marguerite s'embarquera avec Jeanne Mance; celle-ci n'est pas arrivée et l'attente se prolonge. Un jour, surgit Mgr de Montmorency-Laval; à Paris, il a béni les compagnes de Marguerite comme si elles étaient des postulantes; aujourd'hui, il cingle tout de suite pour ce diocèse, qu'il ne connaît pas.

Après de nombreux retards, Jeanne entrera dans La Rochelle avec deux adolescentes, l'une de 16 ans et l'autre de 11 ans; en cours de route, elle avait fait une dure chute de cheval et les malveillants parlaient de la « miraclée », qui était maintenant « démiraclée »; au contraire, elle se porte tout à fait bien. Les « élus » tentent une manœuvre hardie. Réticent, le nouvel évêque n'a tout de même rien défendu; ils envoient alors cette même année à Ville-Marie quelques Hospitalières de La Flèche qui s'introduiront avec Jeanne dans l'hôpital construit pour elles. Ces religieuses n'ont pas

obtenu d'abord de l'évêque d'Angers, de qui elles dépendent, la permission de s'éloigner. Vers la fin du mois de mai, celui-ci se ravise subitement et expédie des obédiences. Au jour du départ, la population de La Flèche, ameutée, s'oppose à l'éloignement des Hospitalières. La Nouvelle-France lui semble un tel enfer qu'elle tente de les retenir par la force. Quelques gentilhommes et M. de la Dauversière leur fraient un chemin. Enfin, vers la mi-juin, voici tout le groupe au rendez-vous.

Trois mois s'étaient écoulés depuis le départ de Marguerite. Ce long délai avait entamé ses maigres ressources. De plus, le capitaine exige maintenant 175 livres pour le passage de chacune des jeunes filles qu'elle conduit, au lieu des 50 dont il était d'abord question. Ces pauvres gens se consultent. Un peu mieux pourvue, Jeanne Mance est toutefois incapable de les assister: à force d'aider les uns et les autres, elle s'est engagée pour près de 7.000 livres. Marguerite se voit à la veille de demeurer sur la grève avec son troupeau de miséreuses. L'affaire se règle, à la fin, avec des billets promissoires.

Vers la fin du mois de juin de l'année 1659, toute une assemblée disparate s'installe à bord, avec ses propres provisions de bouche. Quatre autres jeunes filles de la Flèche s'ajoutent au groupe de Marguerite, de sorte qu'elle a vingt-quatre personnes sous sa garde. Voici Jeanne Mance et les Hospitalières; beaucoup de respect et de considération les entourant, elles ont des chambres et tentent d'observer la clôture. Deux Sulpiciens, MM. Guillaume Vignal et Jacques Le Maistre, s'en vont rejoindre leurs confrères de Ville-Marie. Eux, non plus, ne se doutaient pas alors... Mais, même s'ils avaient su... D'un côté, voici onze ménages, et de l'autre, des colons célibataires. Tout le drame du départ se concentre soudain sur un homme, Jérôme Le Royer de la Dauversière. Avant que les voiles ne se hissent, il monte sur le pont. Il a quitté son lit de malade pour conduire lui-même ses Hospitalières de

Saint-Joseph jusqu'au navire. C'est lui qui a reçu du ciel l'inspiration première de fonder Ville-Marie. Depuis au delà de vingt-cinq ans, il travaille à cette œuvre dont il a été la cheville ouvrière, suscitant des bonnes volontés, fondant un ordre d'Hospitalières, organisant, recrutant, réorganisant, dirigeant, activant. Maintenant, le succès paraît plus assuré. Sa maladie lui inflige des souffrances atroces. Dans quatre mois, il se reposera dans sa tombe. Aujourd'hui, il dépense ses dernières forces. De ses propres yeux, il voit partir pour cette colonie qu'il n'a jamais vue et qui lui a coûté tant de peines, des membres de cet ordre religieux qu'il a institué pour elle. Il aperçoit Marguerite et ses compagnes qui concourent à l'exécution de son dessein; il est à l'origine de leur vocation canadienne. Soupçonne-t-il la vitalité extraordinaire de ces germes plantés dans le sol vierge ? Même ces femmes et ces émigrants pauvres, ne se sont-ils pas mis en marche pour exécuter la volonté de Dieu révélée par ses visions ? La scène a certainement une étrange grandeur.

Était-il possible qu'une recrue pareille, appelée à un si extraordinaire avenir, atteignit Ville-Marie sans encombre ? Cette fois, le navire est solide, spacieux. Profitant des vents, il descend vers le sud-ouest avant de s'orienter vers le nord-ouest. Il vogue dans une zone torride. Et soudain, des microbes se réveillent, la vieille maladie bien connue, la peste, éclate à bord. Horreur, le *Saint-André* avait servi de navire-hôpital à la marine. Jeanne Mance, les Hospitalières, quelques compagnes de Marguerite, M. Vignal tombent malades à tour de rôle. Marguerite aussi est atteinte, mais pas assez gravement pour garder la chambre. Comme au premier voyage, elle se transforme en infirmière de jour et de nuit. Elle soigne les jeunes filles qui l'accompagnent et les nombreux passagers qui sont souffrants. Quant à M. Jacques Le Maistre, il est indemne, visite les pestiférés, prépare les mourants, ensevelit les cadavres et les glisse à la mer après avoir récité les prières de

l'Église. Deux des Hospitalières se rétablissent assez vite et exercent méthodiquement leur profession. Dans l'épreuve, les consciences se purifient, deux huguenots se convertissent.

Dans les premiers jours du mois de septembre, après un voyage de deux mois, le *Saint-André* mouille devant Québec. D'un bond, l'épidémie qui avait perdu sa virulence à bord, saute dans la ville. Ce n'est que malades partout, dans les hangars, sur la rive, dans les maisons des particuliers, dans l'hôpital où l'Évêque apporte son assitance en faisant les lits. On enregistre encore des décès. Comme en 1653, Marguerite reste fidèle aux malades de la recrue.

Les « élus » passent par d'autres tribulations. Toujours souffrante, Jeanne Mance ne peut s'occuper de ses Hospitalières. L'évêque devine qu'on a voulu lui forcer la main et le placer devant le fait accompli. Pour habitation, il assigne aux religieuses, le monastère des Ursulines. Marie de l'Incarnation les reçoit et c'est tout dire. En dehors des murs, toute la sagesse humaine se déchaîne contre les nouvelles venues; pourquoi ne retourneraient-elles pas en France par les derniers bateaux ? Pourquoi cette nouvelle communauté ? À sa façon, l'évêque aussi est un saint. Le message de la miraculée, Jeanne Mance, celui de M. de la Dauversière, seraient-ils des faux ? Il donne un permis de séjour provisoire qui deviendra permanent. Toutefois, les hommes sont lents à saisir la volonté de Dieu et le combat n'est pas terminé.

Juste un an, jour pour jour, après son départ, Marguerite descend à Ville-Marie. Le soir, c'est une douzaine de personnes, institutrices, adolescentes, filles à marier, qui grimpent l'échelle extérieure de l'étable et dorment sur des paillasses. Cette nombreuse famille, Marguerite la nourrira. En trois mois, les jeunes filles trouveront des époux, et Marguerite demeurera seule avec ses quatre compagnes après les heures de classe.

L'embryon de communauté

Ce qui débute à l'automne de 1659, dans l'étable de Ville-Marie, c'est la seconde tentative de Marguerite de fonder une communauté séculière. Faute de compagnes, elle avait échoué à Troyes et maintenant elle en a trouvé de nouvelles. Sous certains rapports, les conditions sont meilleures que la première fois, sous d'autres, elles sont pires.

Tout d'abord, il est à peu près certain que Marguerite applique, en grande partie, la règle qu'elle avait reçue de M. Gendret, règle très austère, mais qu'elle avait adaptée, sans doute, à un nouveau milieu, à une nouvelle tâche. Marguerite lui donnera ses préférences jusqu'à la fin car elle répondait à l'énergie de ses vertus et à sa soif de mortifications. Elle incorporait sûrement son grand idéal de pauvreté extrême et de confiance absolue en Dieu. Elle comprenait l'oraison, des instructions spirituelles. Le culte de Notre-Dame y jouait un si grand rôle que dans l'étable-école, les colons verront bientôt la maison de la Sainte Vierge. N'oublions ni les examens de conscience, ni les vœux privés, ni le travail des mains. Soit par induction, soit par déduction, on peut saisir toute cette existence ardente mais un peu secrète.

Utilisant son expérience passée, Marguerite forme ses compagnes, par une préparation technique, à leur rôle d'institutrices et par la direction de leur vie spirituelle. Elle sait quoi enseigner aux enfants et comment s'y prendre. Mais elle est aussi rayonnement de sainteté et flambeau allumé. Son ardeur embrase les courages. Dans des circonstances aussi dures, comment aurait-elle

La Bienheureuse Marguerite Bourgeoys (Sculpture de Ciochet

gardé autrement ses postulantes ? Toutefois, elle a accepté Edmée Châtel et Marie Raisin à un âge où la nature manque de souplesse, où les caractères sont déjà formés. Elle échouera avec la première qui ne persévère qu'un an dans la voie épineuse, mais qui s'en ira, à la fin, chez les Hospitalières de Québec sans entrer dans cet ordre. Marie Raisin éprouvera des doutes sur sa vocation. Un moment, elle se croira appelée à devenir religieuse cloîtrée et fera un séjour chez les Ursulines de Québec. Au bout de quelques mois, Marie de l'Incarnation la renverra à Marguerite qui lui fera bon accueil. Ni Anne Hiou, ni Catherine Crolo ne broncheront.

Pour comprendre la portée de ce succès, il faut lire et relire les lettres de Marie de l'Incarnation sur la dureté de l'existence en Nouvelle-France durant cette période. Sur le même sujet, Marguerite n'a laissé aucun écrit important, mais les témoignages de tous genres abondent. Le petit groupe de l'étable-école subissait, lui aussi, le tourment effroyable du froid; il se contentait de la même alimentation monotone, réduite à quelques aliments grossiers. Une inconcevable pauvreté accompagnait tous les pas. Tout soulagement, toutes consolations manquaient. À la fin, Marie de l'Incarnation doutait des volontés les plus généreuses qui pouvaient se manifester en France. Ici, il fallait mourir à soi-même d'une façon si complète, si absolue, que seules quelques âmes privilégiées avaient la force de résister et de s'acclimater. C'était vraiment s'étendre sur la croix, non pour y mourir, mais pour y vivre, jour après jour. La vie n'était pas plus facile à Ville-Marie, sous la direction de Marguerite, qu'à Québec, sous celle de la grande mystique. Qu'elle ait conservé avec elle trois des quatre postulantes qu'elle avait animées de son zèle, était certainement un exploit étonnant. D'autant plus que celles-ci n'étaient liées ni par leurs vœux publics ni par des promesses; deux d'entre elles n'avaient qu'à écrire un mot à Paris, et l'or pour leur voyage de retour aurait afflué.

À l'origine de ce succès de Marguerite, se tiennent en premier lieu ses grandes vertus et ses dons de chef. Puis vient ensuite la vocation particulière de cet embryon de communauté. Une tâche, aussi importante que précise, s'offrit à elles dès le début: l'enseignement à distribuer à Ville-Marie, non seulement aux enfants mais à toutes les épouses qui n'avaient pas subi la formation requise. De cette population féminine montait un appel impérieux à des intelligences et à des âmes qui avaient de la noblesse et de la charité. Il n'était pas question ici de besoins plus ou moins satisfaits déjà. Sans ces institutrices, ils ne l'auraient pas été du tout.

Dans son humilité, Marguerite aurait donné une autre raison de son succès. Elle n'en connaissait pas alors toute la force, mais elle l'exposera timidement durant les dernières années de sa vie. Cette communauté particulière était voulue directement par la Sainte Vierge. Son acte de naissance était l'apparition du portail. Sa filiation mariale immédiate saute aujourd'hui aux yeux. En ces heures de début, elle était moins évidente. Notre-Dame avait choisi Marguerite, pour la rendre digne et capable de fonder cet ordre. Plus tard, était venue la spiritualité de M. Gendret qui faisait de cette Notre-Dame, le modèle à imiter étroitement, toutes les heures de la vie; la mise en pratique de cet idéal révélait dès les premiers moments, une vertu mystérieuse qui coulait dans les âmes.

Les difficultés

SELON sa promesse, La Madone n'abandonnait pas Marguerite, et une étude attentive de l'histoire enseigne que c'est probablement en ces heures difficiles des

premiers commencements que se manifesta le mieux cette assistance efficace; assistance d'autant plus nécessaire que les difficultés ne manquaient pas. Tout comme Alix le Clerc, Marguerite devra défendre sa communauté contre de nombreuses tentatives de fusion. Pourquoi deux ordres enseignants pour les quelques centaines d'âmes de la Nouvelle-France ? Pourquoi ne pas établir à Ville-Marie les Ursulines de Québec ? D'autant plus que l'aventure des Hospitalières de Saint-Joseph tournait mal. Leur dotation de 30.000 livres, M. de la Dauversière l'avait déposée dans ses coffres. Il meurt. Ses livres ne sont pas dans tout l'ordre voulu, l'administration s'en empare. Du jour au lendemain, voici des religieuses dénuées de tout. Toutefois, à Ville-Marie, les mendiants aident les mendiants, et ces Hospitalières qui ne sont encore que des « demi-hospitalières », puisque leur statut n'est pas parfait, trouvent de quoi subsister et sont maintenant égales aux autres, dans le dénuement. Ainsi vont les affaires de Ville-Marie.

Mais comment Marguerite se défendra-t-elle contre les Ursulines de Québec ? Elle dont l'école est une étable et qui n'offre rien de reluisant selon le monde ? Ce groupe d'institutrices pauvres, laïques, au caractère imprécis, peut-il offrir une résistance quelconque ? Et qui peut même ouvrir la bouche contre les Ursulines, contre Marie de l'Incarnation, que tous aiment, que tous estiment comme ce qu'il y a de meilleur dans la catholicité ? Comme le don le plus précieux de l'ancienne France à la Nouvelle ? Elles comptent déjà dans Montréal d'anciennes élèves, des amies, des admirateurs qui les attirent. Alors un autre conflit s'amorce. Il se rallumera plusieurs fois. Surprise singulière, il sera le fait de tierces personnes et non des intéressées. Marie de l'Incarnation et Marguerite sont deux « élues » de Dieu. La seconde continue à travailler humblement, petitement, patiemment, à ses tâches: la première parle, écrit; mais elle est réticente quand il s'agit de Ville-Marie, elle tire de l'arrière, elle trouve toutes sortes de raisons

pour décourager. Elle qui n'est ordinairement que feu et flammes pour l'apostolat, elle dit qu'établir un ordre cloîtré à Ville-Marie demanderait des revenus assurés et que tout coûte infiniment cher au Nouveau-Monde; puis, qu'il serait difficile de trouver des âmes assez fortes pour ce destin et qu'une excellente santé physique est nécessaire. En un mot, elle ne pousse pas de l'avant. Les deux femmes se sont-elles rencontrées ? Très probablement. Une chose est certaine, elles ne se heurtent pas.

Dans le même temps, la position de Marguerite est plus forte qu'on ne croit et s'affermit de jour en jour. À Ville-Marie, elle fait partie de cette Ligue imbrisable qui comprend le Gouverneur, Jeanne Mance, les Hospitalières, les Sulpiciens. Que tout aille bien, ou que tout aille mal comme c'est l'habitude, que les Hospitalières soient ruinées, que les Sulpiciens soient en défaveur comme aujourd'hui, que M. de Maisonneuve subisse demain les tracasseries du représentant du Roi à Québec, rien n'importe, ces personnes ont la conviction qu'elles exécutent la volonté de Dieu, de Notre-Dame, et elles s'épaulent, se défendent collectivement, poussent résolument leur dessein, vivent dans l'entente, dans la joie, dans l'humilité.

En second lieu, Marguerite a traversé deux fois la mer, avec deux recrues différentes, dans des circonstances dramatiques qui ne s'oublient pas; une bonne partie des colons l'ont eue comme infirmière à leur chevet. À Ville-Marie même, elle a rendu des services à tous, sans compter. Elle a formé des adolescents et des épouses. En un mot, elle a poussé de fortes racines dans la population. Libre d'aller et de venir, elle se prodigue partout. Les paroissiens la voient aux offices, dans la chapelle commune; elle s'y entoure maintenant des compagnes qu'elle a ramenées. Elle travaille à la fondation des associations pieuses, c'est elle qui pare l'autel. Cette présence crée, à la longue, l'estime générale que lui apportent ses vertus.

Comme les grands mystiques, Marguerite est aussi une réaliste. Un petit groupe de religieuses peut enseigner et trouver ensuite sa subsistance dans les travaux de ses mains. Mais la double tâche est lourde et peut dissiper les énergies. De concert avec le Gouverneur, Marguerite donne des fondations économiques à sa communauté. La première étable était sise sur un lopin de terre qui permettait un jardin potager; bientôt, Marguerite en achète un second. En 1662, M. de Maisonneuve donne une première concession de 19 arpents, à la Pointe-Saint-Charles; elle est en prairie et peut se cultiver immédiatement. Plus tard, quand la petite communauté a fait ses preuves, il fera cadeau de soixante arpents. Avec ses modestes gains et ceux de ses compagnes, Marguerite achètera la petite ferme d'Urbain Prudereau. C'était sagesse. Non pas, que ces propriétés fournissent un appoint immédiat important, car le défrichement est d'une difficulté, d'une lenteur extrêmes et la culture exige des manœuvres qui sont rares au pays. Mais dès la première heure, elles donnent des assises solides, au groupe des institutrices. On les voit très bien, occupées au jardinage sous la direction de Catherine Crolo, la « fille forte », et, plus tard, conduisant une exploitation agricole. De cette façon, elles s'assimilent à la population, qui les entoure. Avec le temps, on verra une postulante comme Marie Barbier, pousser les vaches au pâturage, par les rues de Ville-Marie, les en ramener, les traire, écrémer le lait, fabriquer du beurre, porter du froment au moulin, rapporter de la farine, la bleuter, faire du pain, puis pénétrer en classe à l'heure fixée. Comme les colons, elles vivent dès la première heure, sur le pays, ce que n'auraient pu faire des religieuses cloîtrées, et ne demandent rien à personne. Si l'enseignement n'avait pénétré à Ville-Marie, par cette fente étroite de la pauvreté, il ne serait venu que bien plus tard. Comme Alix Le Clerc qui s'y connaissait, aurait aimé ces humbles débuts, parmi les parfums agrestes des campagnes canadiennes.

Toute cette progression se fait au rythme lent mais sûr de la propre vocation de Marguerite, comme au rythme non moins lent, du développement du pays. Après 1657, on aurait pu croire que les progrès seraient rapides: mariages et naissances se multipliaient, les défrichés s'élargissaient, de nombreuses maisons de bois se construisaient. Mais soudain se rallument les effroyables guerres iroquoises.

Pendant une période de sept ans, les cinq tribus iroquoises donnent à fond. Leurs attaques se concentrent sur Ville-Marie qui est le poste le plus rapproché de leur pays. Elles briseront l'échine de l'expansion en cours. Escarmouches et embuscades font des coupes graves dans la population restreinte. Toute la forêt prochaine devient hostile et menaçante. Dix-sept jeunes gens se sacrifient, pour empêcher un assaut général, et parmi eux, le jeune homme que Marguerite avait rencontré autrefois sur le coche d'eau de la Loire. Seront également massacrés ou capturés, quelques groupes importants de colons. Ville-Marie subira un perpétuel assaut. Elle vivra de nouveau dans l'appréhension des tortures par le feu.

Sous la direction de M. de Maisonneuve se forme la phalange des hommes qui communient le matin et s'exposent ensuite pour le reste de la population. Car maintenant les colons ne sont plus libres de rester dans le fort ou d'en sortir. S'ils ne cultivent pas le sol, ils mourront de faim, s'ils ne coupent pas de bois de chauffage, ils mourront de froid, l'hiver. Ils sortent, mais les victimes sont nombreuses chaque année.

Tous les disparus, Marguerite les connaît si bien qu'elle pourrait continuellement porter le deuil et pleurer. C'est M. Jacques Le Maistre, sulpicien, qui est massacré le jour de la décollation de saint Jean-Baptiste, alors qu'il avait assumé le rôle de sentinelle, pour un groupe de travailleurs; c'est M. Guillaume Vignal, un autre Sulpicien, qui est gravement blessé, assommé ensuite et dévoré; le propre secrétaire du Gouverneur subira l'un des plus effroya-

bles supplices que l'histoire ait enregistrés; le brave des braves, Lambert Closse, major de la garnison, habile dans la défense comme dans l'attaque, sera à la fin abattu d'une balle. Que d'autres, que d'autres aussi qu'elle a soignés. Combats autour des défrichés, de l'hôpital, de l'étable, alertes incessantes et harassantes, tocsin qui sonne, blessés que l'on ramène, disparus que l'on compte, femmes et enfants qui pleurent, funérailles, voilà le lot de Ville-Marie. Une Hospitalière racontera avec beaucoup de vivacité, les événements de cette période héroïque.

Perdus dans la forêt primitive, les Montréalistes aguerris, défendent leur existence avec une énergie, qui tient de la fureur; dans une certaine mesure, ils protègent toute la Nouvelle-France. Mais dans ces conditions, l'œuvre de Marguerite ne peut guère progresser.

Le premier couvent

La vie suit pourtant son cours. À l'école, Marguerite accueille des enfants de plus en plus nombreux, petits garçons comme petites filles. En 1663, se manifeste un désaccord entre elle et ses compagnes. Un groupe important de jeunes filles à marier vient d'arriver à Ville-Marie. Comme d'habitude, Marguerite les héberge dans le petit bâtiment qu'elle a acheté de Charly Saint-Onge, époux de Marie Dumesnil. Elle s'y installe pour préparer les épousailles, instruire et former les futures mères. De retour à l'école quelques mois plus tard, elle se heurte à une situation difficile. Sa rayonnante présence, ses exemples, ses instructions spirituelles ont manqué. Ses compagnes po-

sent devant elle, un peu rudement peut-être, le problème de la construction d'un couvent pour les abriter de même que leurs élèves. Elles insistent. On peut supposer que les incommodités et l'exiguité des logements leur paraissaient intolérables et que les conditions de vie y étaient trop dûres.

Ces institutrices se doutaient-elles qu'elles plongeaient Marguerite dans un drame si violent, qu'elle s'en souviendrait jusqu'aux dernières années de sa longue existence ? Drame qui ne pouvait éclore et prendre une intensité frémissante, que dans cette âme toute pétrie de sainteté. En effet, il semble que la femme d'action n'hésite point. La population enfantine s'augmente rapidement. Bientôt, les bambins tomberont sous la direction des Sulpiciens, mais à elles seules, les petites abécédaires pourront emplir bientôt un local beaucoup plus grand. Déjà, quelques-unes d'entre elles veulent faire des études plus complètes et un pensionnat s'impose. Sans compter qu'avec son esprit de charité, Marguerite emplit à déborder la pièce réservée aux religieuses parce qu'elle multiplie les œuvres. Responsable de l'éducation, à Ville-Marie, elle ne pouvait faire la sourde oreille aux besoins actuels et futurs. Aussi donne-t-elle son assentiment et le couvent vient à son heure, ni trop tôt ni trop tard.

La « Marthe » en Marguerite avait pris la décision. Mais voici la Carmélite, ou plutôt *la « Marie »* qui se met soudain à pleurer et à gémir. Elle s'était éprise, elle, d'un intense amour pour les frustres bâtiments. Pas besoin de raisonnements ou d'efforts de volonté pour aboutir à un attachement pareil. Cela lui est aussi facile que de respirer. Ici, elle a été tout de suite au comble du bonheur: vivre dans une étable comme le Sauveur était né dans une étable, cet auguste privilège la confondait; elle débordait de joie, de gratitude intérieure. Ici, elle pouvait se blottir dans la même pauvreté extrême que le Christ; elle pouvait se faire petite servante, rester méconnue, exciter le mépris du monde. Dans son

humilité, elle ne faisait que des rêves de petitesse: être comptée pour rien, vivre comme la dernière des dernières. Bien plus, une étable était au-dessus de ce qu'elle méritait, et le maïs, la citrouille et l'anguille salée, étaient des mets trop luxueux pour elle. Et elle se mortifiait pour plaire à Notre-Dame et à Dieu.

Non seulement, *la* « *Marie* » en Marguerite s'était éprise de l'étable, mais elle s'était retranchée derrière une barricade de raisonnements, pour bien s'y défendre. Les grands et beaux édifices ne sont-ils pas l'œuvre de la vanité et même de l'orgueil ? Au fond, ne cherchait-on pas simplement ses aises ? Ne fuyait-on pas les mortifications que l'on aurait dû rechercher ?

La « *Marthe* », en Marguerite, aurait peut-être eu raison assez vite de *cette* « *Marie* » éplorée. Mais soudain, celle-ci découvre un dernier argument, qui ne peut que la blesser au cœur. « *Marthe* » reléguera-t-elle, à l'arrière-plan, la construction de la chapelle à Notre-Dame, pour bâtir immédiatement le couvent où elle trouverait plus de confort ? Question déchirante qui tourmenterait Marguerite toute sa vie. Les raisons, pour et contre, elle les pèserait sans fin. Avoir négligé Notre-Dame, quel reproche pouvait lui être plus sensible et la torturer avec plus de brutalité ? La décision avait-elle été prise trop vite ? N'aurait-il pas été opportun de bien consulter auparavant ses supérieurs ecclésiastiques ? Ainsi, l'action pose parfois des problèmes difficiles.

Pour la seconde fois, apparaît en Marguerite une dualité qui la rend infiniment attachante et dramatique. On dirait, qu'en elle, vivent deux grandes saintes aux tendances différentes, mais de force inégale; elles lui composent une personnalité complexe et d'une grande richesse. Mais celle qui triomphe dans un moment ou dans l'autre, accomplit toujours merveilleusement la volonté de Dieu. Ainsi, il ne fait pas de doute que dans le débat présent, c'est « *Marthe* » qui avait raison. Une réponse négative de Marguerite à ses compagnes aurait probablement détruit la petite commu-

nauté. Puis la construction de la chapelle en dehors des palissades fut certainement impossible de 1658 à 1667. Dans les années qui suivirent la fin des guerres iroquoises, elle aurait été difficile. Enfin, des événements qui se produiront incessamment, rendront la construction du couvent urgente et indispensable. Comme Marguerite se l'est répété bien des fois, Notre-Dame endossa sa décision. Chaque fois qu'elle eut besoin de fonds pour sa construction elle s'adressa à elle pour les obtenir; chaque fois, elle les trouva et paracheva son œuvre. Mais, même cette générosité de Notre-Dame ne calma jamais complètement en cette « *Marthe* » de l'action les scrupules qu'avait excités « Marie », la contemplative. Elle se reprochera d'avoir cédé trop facilement à ses compagnes; et toujours un sentiment de culpabilité envers la Madone hantera son âme tourmentée.

Comment Notre-Dame aurait-elle été mécontente ? Cette petite communauté, elle vit dans une pauvreté héroïque. De ses petits travaux en dehors des heures de classe, elle tire non seulement sa subsistance, mais encore les sommes nécessaires aux œuvres de miséricorde spirituelle et corporelle. La voilà engagée dans la construction d'un édifice de pierre pour donner une instruction suffisante aux petites filles de Ville-Marie. La Madone serait-elle aveugle et sourde ? Ne constaterait-elle pas qu'il est impossible de descendre plus bas dans l'échelle de la pauvreté ? De monter plus haut dans celle du dévouement ? Non, ce n'est pas son habitude. Mais il faut comprendre *cette* « *Marie* » en Marguerite dont le cœur est plein d'amertume: l'obliger à déménager, c'était, comme la saisir de force, pour la poser plus loin du Sauveur qu'elle n'était; abandonner l'étable, c'était entendre sa parole de plus loin, ne plus sentir de façon aussi douce, le rayonnement suave de sa présence. Elle ne s'en consolera jamais; jamais elle ne pourra parler de l'événement avec sang-froid. Quand ses religieuses, à Québec, aboutiront à leur tour dans une étable, elle enviera leur bonheur.

Attristée par cette souffrance, Marguerite continuera son dur chemin. Ses décisions, elle les prendra avec la même sûreté, la même netteté. Sous peine d'insuccès, elle doit élargir sans fin la base exiguë de son œuvre. On n'élève pas un gratte-ciel sur une pointe d'aiguille. Mais la joie *de « Marthe »* s'est dissipée et son cœur est inquiet.

Et s'ouvrent les grandes portes de l'avenir

MARGUERITE commence et développe son œuvre dans le tintamarre des guerres iroquoises, sans compter les autres événements extérieurs qui agitent les esprits. De violents tremblements de terre parcourent à plusieurs reprises la Nouvelle-France. Des météores glissent dans le ciel, de formidables bruits éclatent dans les airs. La science n'avait pas percé ces mystères. Très catholique, la population y distingue des avertissements du ciel et se précipite aux confessionnaux.

Ces phénomènes prennent fin. Puis en 1665, Louis XIV envoie au Canada un vice-roi qui instaurera un régime nouveau, et des troupes qui, par la construction de fortins et quelques expéditions punitives, refouleront les Iroquois pour une vingtaine d'années. Un grand intendant organise le développement économique. Dans la paix atteinte en 1667, Ville-Marie reprend, dans de bonnes conditions, l'œuvre du défrichement et des progrès continus.

Parmi la joie générale, se glisse pour Marguerite une tristesse. L'un des trois grands Champenois de Ville-Marie, le gouverneur

lui-même, quitte son poste en 1665 pour ne plus revenir; il donnera sa démission définitive deux ou trois ans plus tard. En tant que chef d'une colonie fondée et soutenue par une société particulière, il avait été indépendant du gouverneur général de la Nouvelle-France, installé à Québec. Durant les dernières années, il avait subi des insolences de la part de celui-ci. Maintenant, le pouvoir royal s'étend sur tous les postes, et lui, il s'en va en sourdine pour ne plus revenir, dans des circonstances encore mal connues.

Alors, dans la paix retrouvée, les regards se portent sur l'embryon de communauté qui se développe à Ville-Marie et sur son œuvre. Le premier à l'examiner de près sera l'intendant Talon, l'un des grands et consciencieux fonctionnaires de l'Ancien Régime. Il entre dans les maisons, il cause avec les gens. À Ville-Marie, les petites filles savent lire et écrire, connaissent bien leur religion; elles ont appris les ouvrages de main. Les jeunes épouses savent tenir maison. Tout cet enseignement a été gratuit.

Voilà une situation bien satisfaisante et Talon inscrit ces faits dans sa mémoire, en attendant de les enregistrer dans ses rapports officiels. C'est lui aussi, probablement, qui attire l'attention des Montréalistes sur le travail des institutrices. Un fait en particulier les frappe tous: aucune obligation légale ne lie ces femmes entre elles; elles ne forment pas un corps constitué qui peut assurer sa survie.

Alors un jour, les colons se réunissent en assemblée au Séminaire; après avoir délibéré, ils rédigent une pétition demandant au Roi d'accorder des Lettres Patentes aux institutrices de même qu'aux Hospitalières, de donner son consentement à l'établissement des Filles de Ville-Marie, de reconnaître officiellement leur existence. Le curé de la paroisse et le juge royal signeront le procès-verbal. Les Sulpiciens seront satisfaits, car à Montréal, dit-on, ils « n'y veulent que des filles séculières qui aient la liberté

de sortir pour aller ici et là, afin d'exciter à la vertu et d'aider le prochain ».

Sollicite-t-on l'approbation royale pour une société de maîtresses d'école laïques ou religieuses ? Non. Simplement pour le groupe tel qu'il est, sans plus, laïc dans ses apparences extérieures mais composé de religieuses dans l'âme. Rien n'empêche qu'il évolue vers l'état de communauté.

Un autre problème grave se pose. Si Marguerite disparaissait, qu'adviendrait-il des bâtisses et concessions de terre qui lui ont été données personnellement ou qu'elle a achetées ? Pendant un temps, cinq hommes, y compris un « donné », travaillent au défrichement et à l'ensemencement; bientôt trente-cinq arpents de terre en culture et un petit cheptel formeront un commencement de métairie. Marguerite achètera encore quatre-vingt-quatorze arpents de terre et une maison; elle aura deux cents arpents à son nom. Elle organisera un ouvroir et une maison d'apprentissage pour jeunes filles pauvres. Ici, l'indigence même prépare de grandes choses. À mesure que cette œuvre grandit, il devient de plus en plus nécessaire de créer un corps légalement constitué qui deviendra propriétaire des meubles et immeubles et les administrera pour le bien de l'enseignement, quand viendra le désistement de Marguerite. En attendant, celle-ci tient tous les actes notariés et les papiers importants dans un ordre parfait.

Pendant que l'intendant, les habitants de Ville-Marie, les Sulpiciens travaillent activement à une solution civile des affaires de la Congrégation, voici venir, deux ans après Talon, l'évêque de la colonie, Mgr de Montmorency Laval. Pas de route. Il doit faire sa visite en canot sur l'immense fleuve. Ça et là, il s'arrête dans quelques clairières, paroisses commençantes. Déjà, des seigneuries se concèdent à des officiers, et des soldats défrichent; une colonisation militaire s'esquisse sur les côtes tout le long du fleuve. L'esprit rempli de visions d'avenir, le prélat aborde

maintenant à Ville-Marie. Aussi curieux pour le moins que l'intendant, il a grimpé en 1661 l'escalier extérieur de l'étable; il a tout examiné même les pauvres paillasses. En 1669, il embrasse d'un regard les travaux de dix années: l'enseignement, les œuvres de miséricorde, les propriétés, l'embryon de communauté, la spiritualité, la souplesse de cet Institut qui se charge, en passant, des œuvres les plus diverses.

L'évêque accordera-t-il une approbation ? Soudain, le regard d'aigle de Mgr de Laval pénètre très loin, dans l'avenir. Cette espèce de Congrégation qu'il a sous les yeux, elle n'est pas seulement adaptée d'une façon singulière à Ville-Marie, mais elle est adaptée à toute la Nouvelle-France, à tout son diocèse qui a au moins les dimensions de la France. Un rideau est tiré, et au lieu de ne voir que la grande île où elle est postée, Marguerite éblouie aperçoit le champ immense qui s'offre à son activité. En suivant les tendres impulsions de Notre-Dame, elle a découvert une formule qui n'était pas locale, mais bien nationale, qui répondait aux besoins d'un pays.

Pour bien comprendre ce point, il faut se représenter tous les villages qui avaient déjà pris naissance ou qui naîtraient demain dans la forêt primitive; ils se développeraient avec lenteur, au rythme si lourd, si difficile du défrichement. Pendant longtemps, la population serait pauvre, elle ne pourrait appeler les ordres enseignants cloîtrés, fonder des monastères ou même retenir les services d'institutrices ou d'instituteurs ordinaires. Retournerait-elle à la barbarie ? L'évêque saisissait, tout à coup, que le groupe qu'il avait devant lui, s'il se développait dans le même esprit, pourrait satisfaire à ces besoins. Dans la ville de Troyes, les membres de la Congrégation externe allaient deux par deux, en « missions », dans les divers quartiers, entraient dans les écoles, enseignaient quelques heures et revenaient au logis. En Nouvelle-France, pourquoi les institutrices ne partiraient-elles pas, elles aussi deux par

deux, ou plus nombreuses, pour les paroisses éloignées ? Là, elles auraient des écoles-logements ou des couvents; au lieu d'y demeurer quelques heures, elles pourraient y passer plusieurs mois et même plusieurs années. Mais, toujours sous la dépendance de la maison centrale, qui pourrait les rappeler en tout temps, les envoyer ailleurs, leur donner des directives, des instructions.

Rêve d'une rare hardiesse pour l'époque et qui prend possession de l'âme de Marguerite quand non seulement le prélat approuve l'Institut, mais l'autorise encore à enseigner dans toute la Nouvelle-France. Une période de probation était terminée. Son œuvre, elle l'avait conduite avec une telle compétence, un tel réalisme, qu'une approbation unanime montait vers elle, et que le plus merveilleux avenir était possible.

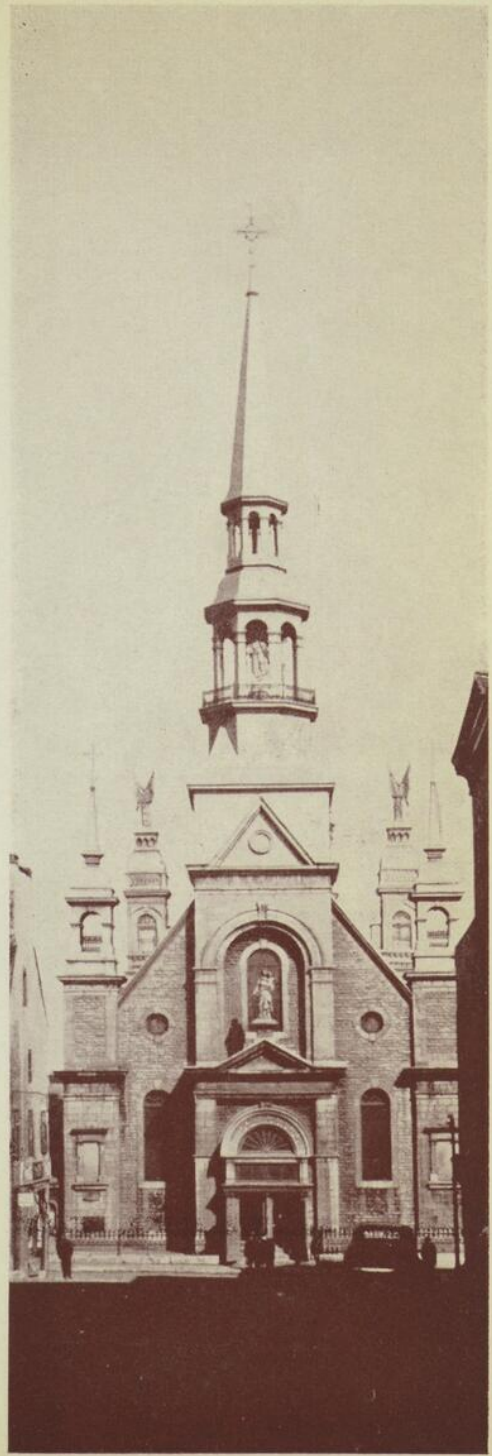
Mais l'appel impérieux de cette grande vocation nécessite bien des ajustements. Marguerite donne une personnalité civile à la Congrégation. Elle lui transporte la propriété des biens qui lui appartiennent. En second lieu, elle a besoin de recrues nouvelles pour la tâche immense de demain. Et cette grande maison dont *la « Marie »* en Marguerite ne voulait point, voilà qu'elle est subitement indispensable.

Puis se pose le problème fondamental: le groupe des institutrices se muera-t-il en communauté séculière ou demeurera-t-il laïc ? Admirateurs d'hier et d'aujourd'hui croient peut-être qu'il est figé dans une forme définitive. Mais peut-il s'accroître indéfiniment sans se modifier ? Surtout s'étendre à la taille d'un pays ? La tâche qui lui est échue exige une préparation rigoureuse, une cohésion intime, une obéissance parfaite, une soumission à des règles, des vertus bien cultivées. Aboutira-t-on à ces résultats avec des jeunes filles libres d'entrer et de sortir, n'écoutant que leurs fantaisies ?

À ce moment précis, Marguerite distingue clairement ce qu'elle doit faire. Elle introduira au Canada la communauté séculière fé-

Pendant que les Sulpiciens se préparaient à partir de France avec M. de Maisonneuve, au printemps de 1657, *Soeur Bourgeoys s'était adressé au R.P. Pijard, s.j., qui desservait alors la colonie, et avait obtenu de lui la permission de bâtir une chapelle; munie de cette approbation*: «*J'excitai, écrit-elle, le peu de personne qu'il y avait alors à Montréal, à ramasser des pierres, et je demandais quelques journées pour cette chapelle à ceux pour qui je faisais quelque travail d'aiguille.*» *On charria du sable, et les maçons s'offrirent. Le Père Pijart la nomma Notre-Dame de Bon-Secours, le Père Lemoine mit la première pierre, et Monsieur Closse (qui tenait la place du gouverneur en l'absence de M. de Maisonneuve), fit graver sur une lame de cuivre l'inscription nécessaire; enfin les maçons commencèrent et posèrent les fondements.*

(*d'après* Vie de la Soeur Bourgeoys, *Faillon, Tome* 1*er page* 99).



minine enseignante. Alix avait fait un premier pas, Marguerite fait le second. Après une première Congrégation de Notre-Dame cloîtrée viendra une seconde Congrégation de Notre-Dame qui ne l'est pas et qui suivra l'appel de la « vie voyagère » de la Vierge Marie. Tout se clarifie et se précise dans l'esprit de celle qui a fait partie de la Congrégation externe de Troyes et qui a été la dirigée de M. Gendret. Elle sait bien aussi, Marguerite, que des institutrices ne s'astreindront pas à une vie aussi dure, à moins de posséder une haute spiritualité; que les vœux sont indispensables de même que les règlements.

Le second voyage

Il n'y a pas lieu de s'emballer devant les perspectives qui s'ouvrent; la Nouvelle-France ne se développera pas plus vite que Ville-Marie. Toutefois, la préparation sera longue, il faut s'y mettre tout de suite. Avec la même célérité qu'en 1659, Marguerite passe à l'action. En 1669, elle est prête à partir, mais les conditions ne s'y prêtent point. C'est en 1670, qu'elle pourra retourner en France pour solliciter l'approbation royale et trouver d'autres postulantes pour sa communauté. Elle laisse Marie Raisin en charge de ses compagnes et de ses œuvres, avec l'instruction de terminer l'édifice commencé. À Québec, elle se retire pendant quelques jours chez les Hospitalières et elle demande des lettres de recommandation aux autorités civiles.

Puis elle s'embarque pour ce second voyage qui est bien le plus extraordinaire, le plus étonnant que l'on puisse imaginer. De Troyes, elle était partie pour le Nouveau-Monde avec un petit

paquet sous le bras; maintenant, elle fait mieux: elle quitte la Nouvelle-France pour un long séjour à Paris avec dix sols dans sa bourse. Par suite d'une erreur, son petit bagage reste sur la rive, et seuls quelques papiers indispensables lui seront expédiés par un autre bateau. Sur celui qui la transporte, elle dort comme une clocharde dans, on ne sait quel coin, sur des cordages et des étoupes. Le capitaine lui donne un peu de toile pour une camisole. Toute vivante et comme pieds et poings liés, elle se livre à l'insigne pauvreté. Tout entière, elle se suspend à la volonté de Dieu. Elle n'est heureuse qu'enveloppée de l'amour divin qui répond au sien, sans possessions matérielles d'aucune sorte. Il y a des prêtres à bord. Elle peut donc assister au Saint Sacrifice, et ainsi, sa joie est complète.

Comme il arrive parfois, quand les navires vont d'ouest en est, suivant le mouvement même de la terre, la traversée ne dure qu'un mois. La pauvresse descend sur les quais de la Rochelle. Elle emprunte cinquante livres, d'un Sulpicien, le frère même du grand Fénelon et qui faisait une belle carrière de missionnaire du Canada. Avec l'intention de les remettre ? Bien sûr, l'argent lui viendra un jour elle ne sait comment. Le coche pour Paris lui coûte un peu au-delà de 45 livres et il ne lui restera qu'une bien modique somme pour les auberges et les repas pendant une dizaine de jours. Que lui importe ?

Les campagnes d'hiver défilent devant ses yeux et les villes l'accueillent. Un soir, très tard, elle aboutit dans le quartier Saint-Sulpice: « Je ménageai ma dépense, écrira-t-elle. J'arrivai à Paris sans argent, sans hardes et sans aucunes connaissances ». À Saint-Sulpice, elle obtient le nom d'une logeuse qui l'héberge pour la nuit. Au matin, la voilà à la porte de l'église. Un prêtre passe, portant les Saintes Espèces à des malades; elle emboîte le pas. Au coin de la rue de Sèvres et de Cherche-Midi, elle entre dans une chapelle des Prémontrés où elle se confesse et assiste à

l'Office; l'endroit lui plaît tellement, qu'elle y reviendra souvent pendant son séjour.

Ensuite, elle pense à ses affaires. Sans attaches, sans bagages, elle a la liberté de ses mouvements. S'avisant qu'elle a des lettres pour la famille de M. Pérot, le curé de Ville-Marie, elle se rend à l'adresse indiquée, et les remet. On lui demande quels seront les frais de port; souriant sans doute, elle répond que cela vient de trop loin et n'a pas de prix. Elle s'éloigne déjà quand, par les lettres elles-mêmes, ces Parisiens apprennent qui est cette pauvre femme et d'où elle sort comme d'une boîte à surprise. Ils lui offrent à déjeuner, « ce que j'acceptai avec besoin », dira-t-elle. Il est même permis de croire qu'elle mourait de faim. Après ce repas, Marguerite retourne à Saint-Sulpice en compagnie du jeune frère de M. Pérot. Elle veut obtenir l'adresse de M. de Maisonneuve, le gouverneur démissionnaire, qui la tirerait d'embarras. Elle attendait à la porte, quand un Sulpicien dit d'une voix forte: « On me mande de donner 100 livres à une fille que je ne connais point », et il prononce le nom de Marguerite Bourgeoys. Elle dit: « C'est moi » et son compagnon est toujours là pour confirmer le fait. Tout aussitôt, ils se rendent à un logis de la rue Princesse, où la somme lui est remise. À son départ de Ville-Marie, un Sulpicien lui avait demandé quel montant le Séminaire lui devait, pour divers travaux exécutés par les Institutrices; elle ne savait pas trop, mais avait demandé d'envoyer l'argent à Paris où il pourrait lui être utile. Puis, elle avait oublié.

Très tard, le même soir, elle trouve l'ancien Gouverneur de Ville-Marie « sur le fossé Saint-Victor, proche les Pères de la Doctrine chrétienne ». C'est lui-même qui répond aux coups. Lui aussi, il aime la pauvreté; il a donné ses biens, à droite et à gauche, et il vit d'une petite pension, dans un logis minable. Un domestique, Louis Fin, qui terminera, plus tard, ses jours à Montréal, prend soin de lui. Mais lequel des deux sert l'autre ?

C'est ce que l'on se demande. M. de Maisonneuve aime l'humilité, la petitesse. Il reçoit encore parfois des visiteurs de la Nouvelle-France et, dans l'une des chambres, il a aménagé, autour du lit, une espèce de réduit qui protège du froid, comme on fait au Canada, et il offre l'hospitalité à Marguerite. Il la reçoit « avec une joie très grande », Ville-Marie lui tient au cœur, il lui consacrera les reliquats de sa modeste fortune. En examinant d'anciens papiers, il découvre une note promissoire que l'on croyait perdue: un jeune homme avait emprunté, autrefois, une certaine somme à Marguerite pour revenir en France et ne l'avait pas remboursée. Épisode compliqué qui se terminera bientôt dans la rue: un cavalier s'informe à Marguerite comme à une vague passante, si elle ne connaîtrait pas Marguerite Bourgeoys à qui il doit remettre un montant d'argent. C'est ainsi que la Providence combinait les événements pour déposer dans la bourse de Marguerite, les sommes dont elle avait besoin.

Les lettres patentes

La pauvresse de Ville-Marie, que voilà maintenant perdue dans Paris, s'occupe avant tout des Lettres Patentes dont elle a besoin. Ses chances de succès sont minimes, il lui faut passer par les bureaux, par Colbert, atteindre le Roi. Toutefois, elle a bien des atouts dans son jeu: M. de Maisonneuve, les Sulpiciens; les Associés de Montréal qui sont encore vivants, comptent des personnages éminents parmi leurs relations et peuvent pousser cette affaire. Les démarches nécessaires sont faites. Mais par qui ? On ne sait trop. Des mois s'écoulent. Sans que Marguerite s'en rendit compte, le terrain était bien

préparé. Dans l'un de ses rapports, l'intendant de la Nouvelle-France avait signalé à Colbert, cette « espèce de Congrégation pour enseigner à la jeunesse, avec les lettres et l'écriture, les petits ouvrages de mains ». Cette brève mention avait enchanté le puissant ministre qui désirait le développement d'une association utile et qui ne coûtait rien à personne. Mieux informé encore maintenant, il demande au Roi d'accorder des Lettres Patentes. Celui-ci les signera au mois de mai de l'année 1671. Un mois plus tard, le Parlement de Paris les enregistrera; et les frais seront acquittés par un « monsieur dont je ne sais pas le nom », écrira Marguerite.

Comment ne pas citer des extraits de ce document royal ? Le début est le récit fidèle et même émouvant, dans sa concision, de l'aventure de Marguerite:

« Louis, par la grâce de Dieu, Roi de France et de Navarre,
« à tous présens et à venir, salut. Notre bien-aimée Margue-
« rite Bourgeoys originaire de notre ville de Troyes en
« Champagne, nous a fait très humblement exposer qu'il y
« a longtemps qu'il a plû à Dieu de lui inspirer le désir de
« l'avancement de la foi catholique par la bonne instruction
« des personnes de son sexe, tant des Sauvages que des
« Français naturels retirés en la Nouvelle-France, où elle
« s'est pour ce sujet, retirée dès l'année 1653, s'y étant
« établie dans l'isle de Montréal, avec quelques autres filles
« vivant en communauté, où elle a fait l'exercice de maî-
« tresse d'école en montrant gratuitement aux jeunes filles
« tous les métiers qui les rendent capables de gagner leur
« vie, a remporté des succès et exécuté ses desseins; loin d'être
« à la charge du pays, elle a fait construire des corps de logis,
« défriché des concessions, aménagé une métairie; lequel
« établissement ainsi fait a été approuvé par le Sieur Évêque
« de Pétrée, Vicaire Apostolique au dit pays, par le Sieur

« de Courcelles, notre Lieutenant Général en Canada, et le « Sieur Talon, intendant du dit pays... au moyen de quoi, la « dite exposante a été conseillée, pour le bien général de la « dite île, de nous venir requérir de lui accorder nos lettres « de confirmation du dit établissement, sous le titre de la « Congrégation de Notre-Dame, sous la juridiction de l'Ordi- « naire, et toutes expéditions sur ce nécessaires... Nous avons « approuvé, confirmé et autorisé et signé de notre main « l'établissement de la dite Congrégation de Notre-Dame, « dans la dite île de Montréal, en la Nouvelle-France, pour « l'instruction des filles en la piété, pour les rendre capables « de la pratique et exercice des vertus chrétiennes et morales, « selon leur état; et celles qui leur succèderont en la dite com- « munauté sous la juridiction de l'Ordinaire, sans qu'elles y « puissent être troublées sous quelque prétexte que ce soit. « ...Donné à Dunkerque au mois de mai l'an 1671, et de « notre règne le 28. Signé, LOUIS. »

Enfin, ordre est donné au Parlement de Paris et à la Prévôté de Québec, d'enregistrer les dites Lettres patentes.

Deux mots sont prononcés ouvertement dans ce document, celui de *communauté* et celui de *Congrégation de Notre-Dame.* Ils éclairent le passé. Marguerite et ses compagnes ont vécu en communauté depuis 1659. Le nom générique qu'elles ont choisi vient directement de Troyes, d'Alix Le Clerc, du Curé de Mattaincourt, puisque les Chanoinesses de Saint-Augustin l'emploient déjà. Il n'est pas convenable que Marguerite s'en serve aujourd'hui sans la connaissance, l'assentiment de ces dernières. La collaboration est-elle si étroite entre les deux parties que l'on considère en ce moment le groupe de Ville-Marie comme une cellule de la première Congrégation de Notre-Dame, ce qu'il est d'une certaine façon ? D'autre part, avant l'application de la clôture en 1618, les premiers groupes de l'ordre d'Alix Le Clerc, ne présentaient-ils

pas le même aspect que celui de Ville-Marie ? Ne s'établissaient-ils pas sur le même fondement: frugalité des religieuses, petits ouvrages de mains, confiance en Dieu, enseignement dispensé aux petites filles ? Espérait-on enter, un jour, le rameau canadien sur l'arbre français ? Ou bien, il se peut que d'un commun accord, les Chanoinesses aient laissé Marguerite adopter leur propre nom, tout en sachant que les deux ordres différaient grandement, à l'heure actuelle et différeraient de plus en plus dans l'avenir.

Quoiqu'il en soit, cette Congrégation canadienne de Notre-Dame qui fait ses premiers pas, possède maintenant son statut civil et un nom. Ce fondement bien posé, Marguerite s'occupe du recrutement. Elle se rend de nouveau à Troyes. Elle gagnera à la cause canadienne, trois nièces, filles de sa sœur aînée, Marie, qui avait épousé Orson Soumillard, huissier royal; deux d'entre elles seront de précieuses recrues pour la Congrégation. Les parisiennes suivantes acceptent ensuite l'appel de la communauté nouvelle: Élizabeth de la Bertache, Geneviève Durosoy, Claude Durant, Perrette Laurent, Madeleine Constantin. Leurs âges s'établissent entre 28 et 38 ans. Les renseignements manquent sur leurs engagements. D'âme et de cœur, elles aussi, sont des religieuses. Un testament les dépouille de leurs biens futurs. Cette fois encore, Marguerite a la main heureuse. Ces jeunes filles persévéreront dans leur vocation d'institutrice et de religieuses séculières. Deux ou trois d'entre elles, particulièrement bien douées, occuperont des positions-clefs dans l'organisme naissant.

Ayant découvert que Mgr de Laval est à Paris, Marguerite va lui présenter ses postulantes; elles sont « agréées et reçues... dans l'église des missions étrangères ». Ces mots indiquent une cérémonie quelconque. Déjà Marguerite se plie aux formalités des ordres religieux. Si elle se compte elle-même, le groupe qu'elle dirige comprend maintenant dix personnes. L'essai tenté, sous l'égide de M. Gendret, se reprend ouvertement sur des fondements élargis,

dans un milieu nouveau, avec une vocation particulière, qu'appelle et sollicite une colonie pacifiée.

Notre-Dame de Bon Secours

MARGUERITE ne fait guère de confidences sur sa vie spirituelle, quand elle se retrouve soudain, parmi les beaux sanctuaires de France. Sauf, qu'à la fin de ce voyage, son amour pour Notre-Dame jaillit, avec une singulière vivacité. Pour elle, la Madone est la protectrice à qui s'adresser, en cas de besoin. Dans son acception la plus générale, elle apporte le secours, non pas toujours celui que nous demandons, mais celui dont nous avons vraiment besoin, de sorte qu'il est toujours essentiellement bon. Des promesses répétées engageaient Marguerite à la construction d'une chapelle en son honneur et elle avait sous les yeux les puissantes cathédrales, que le Moyen-Âge lui avait consacrées. Sa propre reconnaissance et son amour, l'inspiraient. Le moment était propice: en Nouvelle-France, les guerres iroquoises avaient cessé, pour un temps, la paix régnait enfin dans les champs et dans la forêt autour de Ville-Marie. Alors, un jour, au cours d'une conversation avec l'un des associés les plus actifs de la première heure, un saint prêtre, le baron de Fancamp, elle aborde le sujet qui lui tient à cœur. Celui-ci, avait offert de défrayer le prix du voyage de retour, de Marguerite et de ses compagnes, mais l'offre avait été refusée. Aujourd'hui, il écoute avec attention, son interlocutrice lui exposer le projet de sanctuaire pour lequel tout lui manque. Une statue de Notre-Dame serait nécessaire.

Heureux de coopérer à l'œuvre, il offre à Marguerite de faire des démarches pour lui en procurer une. Après maintes recherches, rien ne le satisfait encore. Deux autres associés de Ville-Marie, MM. Denys et Louis Le Prestre, sont bientôt saisis du fait et des recherches et de la déception. Ils viennent à la rescousse de leur ami. Dans la chapelle de ces seigneurs de Fleury on vénère une statuette de Notre-Dame; elle n'a que six pouces de hauteur, elle a été sculptée dans un morceau de chêne provenant de la forêt de Montaigu, en Brabant où la Madone était apparue, à plus d'une reprise. Une relique de saint Blaise avait été insérée dans le piédestal. Elle avait appartenu à un Capucin, le célèbre Père Léonard qui l'avait léguée à la mère des Messieurs Le Prestre. Alors, ces personnages qui ont « toujours pensé faire de Ville-Marie une primitive église sous le gouvernement de Marie », qui projettent « d'échauffer d'autant plus la dévotion des habitants de l'île de Montréal et d'y faire honorer la Très Sainte Vierge», se désistent en faveur de Marguerite de leur précieuse relique, et le 15 avril 1672, la remettent au baron de Fancamp, à sa demeure de la rue Cassette.

Celui-ci la reçoit le vendredi saint. Il avait contracté une maladie, un influenza malin qui sévissait dans la capitale et faisait beaucoup de victimes. Déjà il était en danger et éprouvait une forte angoisse. Il fait une promesse à Notre-Dame qui habite sous son toit: « S'il vous plaisait de me guérir pour m'obtenir le temps de faire pénitence, je publierais partout votre bonté, je procurerais de tout mon pouvoir, le bâtiment de votre chapelle ». Crainte et douleur le quittent aussitôt; un peu plus tard, il a comme une révolution de bile extraordinaire et il est guéri. Véritable miracle ? Le fait est considéré comme tel. À la fin du mois d'avril, la statuette était déposée dans un précieux coffret sculpté et le baron la remettait à Marguerite avec un certificat attestant sa maladie et sa guérison subite; il ajoutait trois cents livres pour la cons-

truction de la chapelle. Un certain monsieur Macé ajoute cent livres à son tour.

Marguerite et ses compagnes acceptent ce don avec des sentiments de vénération. Elles sont les premières à invoquer la petite Madone. Ne veulent-elles pas de toute leur âme devenir « une fidèle copie de la Très Sainte Vierge conversante parmi le prochain » et conformer étroitement leur vie, leur conduite et leurs actions à ce lumineux modèle ? Ainsi, commence sur la mer et dans un continent nouveau, l'extraordinaire odyssée de cette statuette qu'entourera bientôt un immense flot de dévotion.

Le célèbre voyage, commencé avec dix sols et qui a duré deux ans, s'achève dans une atmosphère d'exaltation. La mendiante a obtenu ses Lettres Patentes, six postulantes, la petite Notre-Dame de Bon Secours et une donation pour commencer les travaux de la chapelle. Parmi les Associés, elle s'est retrempée dans l'esprit des fondateurs et elle a cultivé quelques amitiés qui lui seront précieuses par la suite.

Cette fois, le port d'embarquement sera Le Havre. Non loin de Notre-Dame de Paris, Marguerite et ses compagnes descendent aux quais de la Seine et le coche d'eau se laisse aller au courant. Début de mai, campagnes qui reverdissent, grâce des paysages et des villages. Le séjour à Rouen est plus long que prévu. À cette époque, départ et arrivée des navires comportent bien des aléas; pour ne pas se trouver à court, un supplément d'argent était nécessaire. Comme bien l'on pense, Marguerite n'en est pas pourvue et la famine menace tout de suite. La trésorière improvisée du groupe, Geneviève Durosoy, est bientôt fort en peine. Elle n'a pas en Dieu la confiance inébranlable de Marguerite. Voici que se présente justement le domestique de M. de Maisonneuve, Louis Fin, il apporte de bonnes nouvelles: des bienfaiteurs assurent une pension annuelle de 200 livres à chacune des Congréganistes et même un montant de 11 sols, pour chaque jour de traversée. Mar-

guerite a toujours tout entrepris avec rien, mais sur son passage, germent les générosités. Le séjour à Rouen ne sera pas inutile, puisqu'un Sulpicien lui trouvera une nouvelle recrue, Catherine Boni.

Le voyage se poursuit jusqu'au Havre-de-Grâces. Comme d'habitude, Marguerite entraîne ses compagnes à un sanctuaire voisin pour occuper de nouveaux délais. C'est toujours pour elles toutes une occasion de se plonger plus profondément dans la ferveur, de renouveler leurs résolutions, de se confirmer dans la recherche de la voie parfaite. Bien que la distance soit longue, les Congréganistes la franchissent à pied. Elles arrivent tard dans la matinée, à Notre-Dame-des-Neiges, la messe est déjà dite. Mais il se découvre un ecclésiastique malade qui n'avait pas célébré la sienne parce qu'au matin, il se sentait mal. Maintenant, le voilà mieux; et après les confessions, il officie et donne la communion. Dans ces rencontres, Marguerite éprouve de la joie, parce qu'elle voit sans cesse l'action de la Providence. Cet épisode permet de saisir un nouveau trait de ressemblance entre la Congrégation externe de Troyes et celle de Ville-Marie. La première avait sa fête patronale le jour de l'Assomption; Marguerite aura toujours un goût singulier pour cette fête; aujourd'hui, elle et ses compagnes, promettent d'assister à trois messes, en Nouvelle-France, le jour de l'Assomption et le jour suivant, si leur navire avait alors atteint Québec. Déjà, le mois de juin se terminait.

L'embarquement a lieu le jour même de la Visitation. Cette fois, c'est la traversée royale de Notre-Dame. Dès le premier moment, les Congréganistes installent leur statuette en place d'honneur, dans la pièce qu'ils occupent; leur dévotion se communique aux autres passagers et à l'équipage. Et vogue le petit bateau sur la mer immense. Un jour, quatre voiles qui peuvent être ennemies surgissent à l'horizon et s'approchent, menaçantes. Le capitaine n'est pas rassuré du tout. N'est-il pas temps de prier la Puissante

qui s'en va si loin dans l'Ile ? Les compagnes de Marguerite sont déjà toutes dolentes à l'idée de devenir prisonnières en Angleterre ou en Hollande. Marguerite, elle, ne s'émeut guère. Elle navigue dans la nef des aventures de Dieu où il faut être prête à toutes les destinations, même les plus bizarres. Elle est dépouillée de sa volonté propre, elle est feuille tombée, qui se soumet au vent, elle est la déracinée du monde. Qu'importe Angleterre ou Hollande, puisque partout, elle peut prier Dieu. Sans raison apparente, les quatre voiles s'éloignent, disparaissent. Ce phénomène insolite, le capitaine l'attribue aux prières de Marguerite et il la remercie à sa façon, en lui envoyant de bons plats de sa table.

La route du Nord est certainement plus courte. Du Havre à Québec, la traversée de Notre-Dame n'occupe que quarante et un jours, ce qui est peut-être un record pour l'époque; et cette fois, pas d'épidémie, pas de famine. Les Congréganistes devront exécuter leur promesse et assister à leurs trois messes dès l'arrivée en terre canadienne.

A Québec, Marguerite s'occupe de l'enregistrement de ses Lettres Patentes, qui aura lieu le 17 octobre. Là, elle apprend que Madame de la Peltrie, la grande protectrice des Ursulines, est morte. Un peu plus tard s'éteindra, après avoir fourni une longue et admirable carrière canadienne, Marie de l'Incarnation, la grande mystique qui peut se comparer avantageusement à Thérèse d'Avila. Un peu plus tard encore, disparaîtra à Ville-Marie, en odeur de sainteté, la fondatrice de l'Hôpital, Jeanne-Mance, qui a préparé la voie aux Hospitalières de Saint-Joseph. Les « élus » de Dieu, les fondateurs acharnés à leur œuvre, s'en vont, à tour de rôle, avec cette Nouvelle-France des commencements qui a souffert de façon effroyable, peiné, pleuré et prié. En France, M. de la Dauversière, M. Olier ne sont plus; M. de Maisonneuve survivra quelques années encore, mais ne traversera plus l'océan. Bientôt, de toute cette cohorte, il ne restera plus que l'ouvrière de la onzième heure,

la tard venue, condamnée à bien des années de vie encore parce que liée à une œuvre à peine ébauchée. Aujourd'hui, Marguerite prévoit le dernier terme de sa mission canadienne; toujours, elle a cheminé dans les ténèbres jusqu'à ce que soudain une lumière éclate. Travaux et misères n'ont pas miné sa constitution. Son physique très solide supporte les angoisses, les mortifications, l'austère pauvreté. Comme saint Paul, elle sait mais apprendra encore plus profondément combien, pour quelques apôtres de choix, il est dur de servir le Seigneur.

La communauté séculière

MARGUERITE est l'une de ces saintes qui ne devance pas Dieu, mais marche du même pas lent et inexorable que lui. Quand elle annonce sa résolution formelle de fonder une communauté séculière, c'est que le fruit est déjà mûr et la communauté fondée. Elle a trouvé sa formule et l'a appliquée avec succès.

De 1659 à 1671, elle a formé ses trois premières compagnes. La probation ne peut être plus entière et plus complète. Marie Raisin et Anne Hiou sont déjà des religieuses, au-dessus de l'ordinaire. Quant à Catherine Crolo, elle marche avec humilité et d'un grand cœur, dans les œuvres serviles. Dès leur arrivée, les nouvelles postulantes sont bien encadrées. Choisies avec la même clairvoyance que les premières, elles formeront vite, avec elles, un groupe homogène voué à la « vie voyagère ».

Toutes entrent dans le nouvel édifice de pierre que Marie Raisin a terminé pendant l'absence de Marguerite, mais au milieu de

telles difficultés que les pessimistes qui ne voient que l'extérieur, ont crié à la ruine. Ce couvent est spacieux; il peut recevoir, en même temps que les religieuses, la centaine d'écolières qui se pressent maintenant autour d'elles. Le temps venu, un pensionnat peut s'y installer.

Bon an, mal an, les assises économiques de la communauté s'étendent en profondeur et en largeur. Dans ce Canada où se déploie l'immensité des terres sans propriétaire, nul progrès n'était plus facile. Les Sulpiciens ont donné quelques arpents de forêt, Marie Raisin en a acheté d'autres. Zacharie Dupuis, homme de bon jugement, d'un courage militaire éprouvé, qui a remplacé Lambert Closse dans ses fonctions de major, est devenu commandant de la place, lors du départ de M. de Maisonneuve. Il a tant d'estime pour Marguerite qu'il lui cède tout un fief qu'il possède, soit 320 arpents de forêt et de prairies, à la seule condition de recevoir de la Congrégation jusqu'à sa mort, la nourriture et le logement; il lui lègue aussi sa maison de ville et l'emplacement sur lequel elle est construite. Cadeau princier, mais qui ne sera vraiment tel que lorsque la terre aura été mise en culture. N'ayons crainte, les œuvres de la Congrégation exigeront toujours des sommes plus considérables que ces biens fonciers n'en peuvent fournir; l'insigne pauvreté ne court aucun danger. Durant de longues périodes, les Sœurs devront porter par-dessus leurs robes trop usées, des tabliers qui présenteront une meilleure apparence; dans leur accoutrement de pauvresses, elles assisteront à la messe, iront communier, passeront dans les rues. Grâce à leurs possessions terriennes cependant, leur dénuement n'ajoutera pas au dénuement général des habitants.

Sur ce groupe d'institutrices maintenant religieuses, s'exerce en profondeur l'attraction puissante de la vocation que Mgr de Laval lui a indiquée. Dans la paix qui permet les progrès partout, elle devient plus pressante encore. Pour une tâche de ce genre, les vocations particulières abondent chez les jeunes filles. On dirait

qu'elle correspond parfaitement à certaines tendances de la nature féminine.

Quant à la spiritualité, à la pédagogie, à la création d'un esprit commun, à la formation des postulantes, il ne peut s'agir maintenant que d'une mise au point définitive. Durant la croissance de cette seconde Congrégation de Notre-Dame, il n'y a pas de tâtonnements. Marguerite a toujours agi avec une sûreté de touche admirable. Ajustée elle-même avec patience et minutie, pendant de longues années, par la Vierge Marie, elle est devenue comme un instrument de précision, sans pareil. Elle a choisi de nombreux éléments de son entreprise dans la première Congrégation; elle a emprunté à Alix Le Clerc, au curé de Mattaincourt, à M. Gendret, à la Congrégation externe de Troyes, elle y a ajouté sa part qui était grande, et elle a fondu le tout avec une incomparable maîtrise qui excitera toujours l'admiration. A l'observer d'un peu haut, cette petite communauté, on dirait la Congrégation externe de Troyes qui s'est détachée de l'ordre cloîtré dont elle dépendait, qui est devenue indépendante, puis a trouvé une âme pour l'animer, lui communiquer une vie, dans la spiritualité mariale de M. Gendret que Marguerite médite et développe, qu'elle communique à ses compagnes dans ses instructions et ses conversations. Mais même ce tableau ne rendrait pas compte de l'originalité, de la vitalité, de cette robustesse particulière qui apparaissent dans la seconde Congrégation de Notre-Dame aussitôt qu'elle fait ses premiers pas, à Ville-Marie. Ces qualités singulières, elle les doit aux vertus, aux dons de Marguerite, si éclatants déjà, mais qui s'approfondissent de jour en jour, à la sûreté de sa direction, à la sagesse réaliste qu'elle infuse dans ses compagnes, pour créer une société de haute valeur.

Aussi novatrice que les saints dont elle s'est inspirée, elle devra porter, comme eux, le faix lourd des difficultés de la nouveauté. La communauté séculière enseignante qu'elle apporte à la Nou-

velle-France, s'ajuste mal encore à la tradition de l'Eglise; pour être pleinement acceptée, elle doit faire ses preuves; elle doit démontrer qu'elle est viable, qu'elle peut, d'une façon spéciale, accomplir beaucoup de bien, qu'elle est même indispensable. Cette tâche ardue semble heureusement plus facile au Canada qu'en France où se poursuivent des essais du même genre. Les conditions de ce milieu nouveau que Marguerite a vite comprises, poussent irrésistiblement vers cette solution. Mais ce fait n'empêchera pas les incompréhensions, les hésitations, les tentatives de rejeter l'ordre naissant vers le cloître ou de le remplacer par un ordre cloîtré. Aussi Marguerite n'aura rien à envier à Alix Le Clerc pour le nombre ou pour la dureté des épreuves qui parsèmeront sa route.

Durant les quatre années qui suivent le retour de France, Marguerite exécute encore un travail plus profond. Les impulsions qu'elle a reçues de Notre-Dame pendant une longue période, elle les répand en grandes ondes. Ce pourquoi toutes ces jeunes filles se sont jointes à elle, en un premier noyau, ce pourquoi tant d'âmes seront appelées à une vocation particulière, dans la suite des siècles, dans un ample mouvement d'adhésions successives, elle le définit, elle le précise, elle le met en valeur, elle lui donne force rayonnante. C'est tout l'intime d'elle-même qui se déverse avec abondance. Elle devient source d'eau vive qui aura une saveur particulière. Plus tard, elle dessinera les traits d'une supérieure et d'une sœur de la Congrégation idéales, mais dans le moment, elle vit ce rôle de supérieure et elle forme ses compagnes. Plus tard, elle exposera sa doctrine, mais maintenant, elle la pratique.

Le sanctuaire de Notre-Dame de Bon Secours

UNE lourde tâche se présentait à Marguerite dès son retour. Toutefois, elle se réserve tout le temps voulu pour mettre sur pied la construction du sanctuaire de Notre-Dame qu'elle projetait depuis longtemps. Dès son arrivée, elle expose la statuette miraculeuse dans l'une des pièces du nouveau couvent, et les habitants viennent y prier. Tous les matériaux qu'elle avait autrefois rassemblés sont dissipés. De nouveau, Marguerite cherche et trouve les concours nécessaires et rencontre la confiance de chacun. Sur le conseil du curé, elle fait élever un édicule en bois sur l'emplacement choisi. La Madone y sera transportée au cours d'une cérémonie publique. Tout de suite, les pèlerinages commencent, soit individuels, soit collectifs. La piété se donne libre cours, des faveurs s'obtiennent. Les autorités ecclésiastiques donnent leur assentiment, les Sulpiciens sont des collaborateurs. Comme la chapelle de l'hôpital devient trop petite pour la population largement accrue de Ville-Marie, ces derniers doivent, de leur côté, ériger la première église paroissiale. Feront-ils grise mine au projet de Marguerite qui peut retarder le leur, en absorbant des ouvriers, des ressources, des aumônes, en captant aussi l'attention ? Pas du tout, ils la conseillent dans tous ses mouvements car ils sont eux-mêmes de grands dévots à la Madone. Marguerite rappelle les intentions du baron de Fancamp: construit, à peu de distance de l'église paroissiale, le sanctuaire en sera une annexe.

Le Séminaire en deviendra le propriétaire, la Congrégation fournira les servantes et les gardiennes. Marguerite apporte les premiers fonds qu'elle a recueillis en France: à même la rémunération que la communauté reçoit pour ses petits travaux, elle fournira encore la somme considérable de 2,400 livres pour la même fin. Elle sollicite les donations et les dévouements. Dans les derniers jours du mois de juin 1675, une procession a lieu, la croix est plantée sur le chantier, la première pierre, posée en 1657, est remplacée par une seconde et les travaux commencent vraiment. La fête titulaire de la chapelle de Notre-Dame de Bon Secours sera « celle de la triomphante Assomption de la Très Sainte Vierge». On racontera volontiers une anecdote qui manifeste bien la part que la Congrégation prenait dans l'entreprise. Trop semblable à ceux d'aujourd'hui, un ouvrier refusait de servir les maçons; Geneviève Durosoy a connaissance de ce fait; elle souffre à ce moment d'un abcès à la tête, elle ne peut plus se courber; pour balayer sa chambre, elle doit se mettre à genoux. Sans tenir compte de son mal, sans amour-propre, elle s'en va, elle, servir les maçons pendant deux ou trois heures et obtient du même coup un soulagement à son mal. En 1678, se signeront les derniers actes relatifs à la chapelle parachevée.

Marguerite est donc à l'origine d'une intense dévotion mariale à Ville-Marie. Elle lui donna elle-même un sanctuaire. Construit d'abord en pierre, celui-ci brûle à plusieurs reprises, mais il est, chaque fois, reconstruit. Bientôt englobé dans la ville qui se développe sans fin, bientôt dominé par de hauts édifices commerciaux, écoutant les sirènes des navires et les sifflets des locomotives, il demeure le rendez-vous ancestral et moderne de la piété envers Marie et des faveurs qu'elle répand. Miraculeusement préservée à travers tous les incendies, miraculeusement retrouvée après un vol sacrilège, la statuette du baron de Fancamp a traversé les siècles dans son état primitif et les fidèles la vénèrent aujourd'hui, à côté

du tombeau de Marguerite, dans la maison-mère de la Congrégation de Notre-Dame.

Le Mandement de 1676

En 1676, Marguerite s'adresse à Mgr de Laval pour lui demander d'agréer l'entrée dans la communauté de Catherine Soumillard et de Catherine Boni; l'Évêque est alors absent et son vicaire-général se dérobe. En 1675, il revient de France et en 1676, il arrive à Ville-Marie. Maintenant, le prélat a devant lui un ordre aux traits fermes et nets; l'organisation intime est déjà faite, les institutrices sont devenues des sœurs.

De retour à Québec, le prélat signe, le 6 août, le mandement par lequel il élève la Congrégation de Notre-Dame à l'état de communauté séculière. C'est l'année même où la Sacrée Congrégation permet à la Compagnie de Sainte-Ursule, fondée par Anne de Xainctonge, de demeurer non cloîtrée. En quatre ans, Marguerite avait franchi, avec succès, une autre étape importante. Elle est maintenant prête à « subvenir à l'instruction des enfants des paroisses de la campagne », comme le disait le premier mandement de 1669; elle peut répondre aux demandes qui lui viendront d'une localité ou de l'autre. Dans deux ans, le pensionnat à Ville-Marie se sera ajouté à la petite école et l'histoire enregistrera l'entrée des premières postulantes canadiennes.

Toutefois, le mandement pose des problèmes difficiles. La première Congrégation de Notre-Dame n'était devenue ordre cloîtré qu'une vingtaine d'années après sa naissance; mais Alix Le Clerc et Pierre Fourier avaient prévu ce développement dès le début.

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

L'évêque de Québec veut-il interdire une évolution semblable lorsqu'il écrit que les filles qui font partie de la Congrégation canadienne ne pourront « à l'avenir prétendre de passer à la vie religieuse » proprement dite qui est réservée aux moniales. Ou bien, voulait-il empêcher une transformation insensible qui lui aurait forcé la main ?

On ne sait. En 1676, l'Institut que Marguerite a fondé, ressemble à la Visitation d'il y a quarante ans et à d'autres associations de femmes pieuses vouées à des œuvres de miséricorde spirituelle et corporelle. Dans des conditions différentes, c'est une expérience du même genre. Mais l'état de communauté séculière avait-il atteint son plein développement ? Marguerite ne désire pas du tout que sa Congrégation devienne cloîtrée; elle veut la maintenir dans l'état séculier. D'un autre côté, elle voit bien que son œuvre n'est pas parfaite encore, et que, pour être solide, elle a besoin d'un couronnement. Ne lui fallait-il pas, à elle aussi, des vœux de pauvreté, de chasteté, d'obéissance et même le vœu d'instruire les enfants ? N'avait-elle pas besoin d'une grande règle particulière ? Autrement, ne subirait-elle pas l'effritement, et même la désorganisation ? Une instabilité congénitale ne serait-elle pas son lot ?

Ces grands problèmes s'étaient posés hier, ils se posent aujourd'hui, ils reviendront demain avec insistance pour cette Congrégation de Notre-Dame qui cherche avec force ses propres conditions de survivance et d'action: elle a besoin de durée et de cohésion.

Pour se diriger avec sûreté, Alix Le Clerc avait la tradition de l'Église qui connaissait bien les ordres cloîtrés; quand elle passait outre, c'était sous la direction du curé de Mattaincourt, un saint rempli de génie. De son côté, Marguerite tombe, dès le début, en dehors de la tradition et elle n'avance qu'avec l'assistance spirituelle des Sulpiciens qui vivent à Ville-Marie. L'un de ceux-ci,

M. Dollier de Casson, distinguera vite, en elle, la grande intelligence réaliste. Cette femme convaincue de sa « petitesse », de sa pauvreté d'esprit, était très bien douée. Pour elle, le mandement de Mgr de Laval n'était pas le grand point d'arrivée; il était une consécration, mais non pas finale, de l'entreprise dont la Très Sainte Vierge l'avait chargée. Les questions importantes, toujours en suspens, elle les résoudrait le temps venu, avec patience, prudence et tact.

Dans le même temps, la Congrégation de Notre-Dame canadienne, demeure dans son état incomplet. Sa pauvreté est toujours extrême. Ses religieuses se soumettent aux tâches les plus modestes, les plus vulgaires. Aux yeux du monde, elles manquent de prestige. Elles n'appartiennent pas aux grands ordres. En conséquence, elles n'obtiennent pas toujours l'estime à laquelle elles ont droit. Voici maintenant que l'on projette d'implanter à Ville-Marie les Visitandines, ou bien les Ursulines de Saint-Denys-en-France. Pendant un temps, ces dernières ont même, au Canada, un propagandiste très actif. Pour Marguerite, c'est une nouvelle occasion de pratiquer l'humilité.

Cette fois, le supérieur de Saint-Sulpice à Paris, le célèbre M. Tronson, conjure le nouvel orage. Sa finesse et son intelligence sont extrêmes. Il prend, pour ainsi dire, la succession de Marie de l'Incarnation dans une opposition prudente et victorieuse aux projets qui menacent la Congrégation de Notre-Dame. On dirait que l'un et l'autre ont beaucoup mieux deviné que leurs contemporains « l'élection » de Marguerite; sans en avoir l'air, parfois, ils font cercle en quelque manière autour d'elle pour lui laisser la liberté de ses mouvements, pour lui réserver, à elle seule, ce domaine de Ville-Marie où elle exerce son activité; ils exercent une pression douce mais ferme sur les éléments du dehors qui pourraient lui faire obstacle. Ils protègent ainsi celle qui ne se

protège point. On dirait que l'un et l'autre pressentent la grandeur future de la Congrégation.

Les oeuvres de la Congrégation

AJUSTER avec soin le mécanisme fondamental de la communauté séculière est une œuvre primordiale, mais qui n'empêche nullement Marguerite de s'occuper d'autres tâches. Celle-ci ne délaisse ni les petites orphelines ni les jeunes filles qui viennent trouver des époux à Montréal. Quand elles sont mariées, elle les recrute pour la Congrégation externe de sa propre communauté, mais une Congrégation externe différente de celle de Troyes, adaptée aux besoins du pays. Pour ces jeunes épouses, Marguerite sera la mère à qui l'on soumet ses problèmes de tous genres. À force de bonté, de patience, elle fera des femmes capables de bien tenir maison et de bien élever des enfants.

Et ces colons, qui arrivent souvent sans ressources, ne réussissent pas tous, ou réussissent très lentement, dans l'exploitation du sol. La bataille à gagner contre la forêt primitive est d'une dûreté extrême, la victoire est lente à venir. Voilà bientôt des filles pauvres, élevées dans l'indigence et parfois abandonnées à leurs instincts. Tout de suite survient, à nouveau, Marguerite. En 1672, Catherine Crolo dirige la mise en valeur et l'exploitation de la métairie de la Pointe Saint-Charles. Quelques années plus tard, « *la Providence* » s'y installera. Vers ce centre, se dirigeront les adolescentes, dans la misère; elles y recevront une formation chrétienne et une préparation à la vie. Elles pourront ensuite prendre

du service dans les meilleures familles. Au besoin, elles obtiendront nourriture et logement. En 1685, elles seront une vingtaine. L'histoire connaît mal ce qui s'est passé là. Quelques-unes de ces jeunes filles seraient devenues maîtresses d'école et auraient enseigné dans les campagnes, c'est-à-dire au milieu des défrichés. Elles ont fait le catéchisme à des enfants et ont donné des instructions. Plusieurs se sont mariées après avoir été *fréquentées* à l'*Ouvroir* même. En effet, la « Providence » était un ouvroir qui a excité l'admiration d'un intendant et d'un évêque par sa belle organisation et ses solides promesses d'avenir pour les jeunes filles. Toutefois cette initiative pesait lourd sur les modiques ressources de la Congrégation; pendant un temps, les Sulpiciens lui apportèrent une assistance financière; mais, elle n'était pas pleinement dans l'orientation de la Congrégation qui devrait se concentrer de plus en plus sur l'enseignement.

Dès 1676, les sœurs ont commencé à partir en « mission », deux par deux, comme le faisaient les membres de la Congrégation externe de Troyes. Ce fait est d'un grand intérêt car il indique, de quelle façon, se développera la nouvelle Congrégation. Elle n'envoie pas dans d'autres localités quelques-unes de ses membres qui fonderont un monastère indépendant. Comme les apôtres, ces religieuses logent d'abord chez l'habitant; puis dans une maisonnette qui leur appartient, où elles enseignent dans la plus grande pièce, les autres leur servant de logis. Les distances sont si grandes, représentant jusqu'à soixante lieues, parfois plus, qu'elles ne peuvent revenir qu'au bout de quelques mois. La maisonnette initiale aura tendance à se développer au même rythme que la paroisse, c'est-à-dire à s'agrandir, à devenir de briques ou de pierre, à se transformer en un couvent qui nécessitera la présence de plusieurs religieuses. Celles-ci pourront séjourner dans leur « mission » pendant une période plus ou moins longue, mais pourront être rappelées en tout temps; ayant été formées à la maison-mère, elles

y retourneront et seront sujettes aux directives de celle-ci. D'une « mission », elles passeront à l'autre, selon les besoins.

Ainsi s'esquisse dès 1676, en Nouvelle-France, la communauté séculière à succursales qui connaîtra un développement immense au XX^e siècle. Qui ne voit que le cloître aurait été un obstacle insurmontable à une expansion de ce genre ? Seule une intelligence réaliste et souple pouvait organiser les quartiers-généraux, leur donner la puissance nécessaire, surveiller ensuite les premiers essais d'établissement au dehors, comprendre les leçons des succès comme des échecs, procéder au rythme patient voulu par les choses. Dans cette initiative fondée sur la modicité des ressources, une ardente spiritualité, ou plutôt une mystique était nécessaire pour animer d'une ardeur et d'un même esprit, un corps qui pouvait devenir très vaste. En ces deux domaines, l'économique et le spirituel, Marguerite possédait toute la compétence voulue. Elle traçait hardiment les lignes novatrices de l'une des plus puissantes œuvres d'éducation privée qui fut jamais, elle lui laissait la souplesse voulue pour se compléter et s'adapter aux besoins des époques. L'avenir, il ne fallait jamais le perdre de vue, pour ne pas poser dans le présent des obstacles qui le rendraient impossible; afin d'inclure aussi dans la constitution première tous les éléments dont il aurait besoin.

Dans le même temps qu'elle est fondatrice, supérieure, maîtresse de novices, institutrice, défricheur, Marguerite envoie des religieuses enseignantes à Lachine et à Pointe-aux-Trembles, deux centres de colonisation sur la grande île de Montréal; puis ensuite beaucoup plus loin sur le fleuve, à Champlain et à Batiscan. En 1678, l'évêque parlera des « diverses paroisses » où enseignent les sœurs de la Congrégation. Dans quelles conditions exactement et pour quelle longueur de temps ? on ne le sait pas au juste.

De concert avec les Sulpiciens, Marguerite tentait de reprendre aussi l'une des idées premières des Associés de Montréal: établir autour de Ville-Marie une chrétienté mi-française, mi-indienne. Pas d'Indiens amis, autour du poste. Mais, parmi les ennemis d'hier, un certain nombre de conversions se produisent. Bon nombre d'Iroquois chrétiens viennent s'établir, tout près, sur les premiers contreforts de la montagne de Montréal. En 1676, les premières Congréganistes pénètrent parmi ces sauvages. Dans l'histoire ascétique de la Congrégation, cette épisode sera la gracieuse fleur bleue. Déjà, Marguerite avait recueilli des enfants iroquoises. Voici maintenant des adolescentes qui charment par le magnétisme de leurs beaux yeux noirs, leur teint basané, par d'heureuses dispositions et par une grâce qui n'est qu'à elles. Les premières maîtresses d'école seront ravies d'habiter le wigwam d'écorce, parmi de maigres champs cultivés que, ceinturent une palissade et ensuite la forêt mystérieuse. Comme elles sont pauvres et ne retirent rien de leur enseignement, elles ont conduit jusqu'ici, une vache qui leur donne du lait et elles cultivent probablement quelque jardin. Une maison de bois s'élèvera à côté d'une chapelle de bois. Là, viendront enseigner Thérèse Gannensagouas et Barbe Attontinon, iroquoises elles-mêmes, devenues sœurs de la Congrégation. Prières et offices se modulent dans la langue des indigènes. Un Sulpicien fortuné, M. de Belmont, s'intéresse à fond à cette mission. Quand un incendie, par grand vent, rase tout, église, école, wigwams, palissades, il reconstruit en pierre. Cette fois, le fort est flanqué de quatre tours dont deux s'élèvent à l'orée du défriché. Elles sont destinées aux sœurs. La tour de l'est leur sert de couvent; dans celle de l'ouest, elles font l'école.

C'est le temps des espérances. Ici, les hauts fonctionnaires de l'État viennent admirer une vingtaine de fillettes, habillées à la française et récitant leurs leçons en français; quelques libéralités officielles récompenseront ce dévouement. La toute gracieuse, tou-

te virginale Catherine Tekakwitha visite l'école, et elle est ravie par la sainteté des petites sœurs qui y enseignent. Mais cette Mission de la Montagne n'était, au fond, qu'une impasse. Les Iroquois n'émigreraient jamais en grand nombre, la guerre éclaterait de nouveau entre l'Iroquoisie et la France; le contact des blancs produirait des effets désastreux. Deux fois, le village sera déplacé; les Filles de la Congrégation le suivront dans l'éloignement, mais l'œuvre était rebelle à l'expansion. Une chrétienté hybride dans l'immense vallée du Saint-Laurent n'était plus possible; seule, la race française s'y implanterait à jamais; déjà, elle était à l'œuvre, un peu partout.

La spiritualité de Marguerite

Vers 1680, la Congrégation de Notre-Dame a donc assumé une forme qui, sans être définitive encore, est déjà nette. Elle a une force d'attraction. Il lui vient et il viendra, demain, quelques recrues françaises. Mais ce sont surtout les postulantes canadiennes qui commencent à accourir. Fait curieux et qui prouve bien la nécessité de la variété des ordres religieux pour répondre à la variété des vocations, les premières arrivent de Québec, où elles ont été formées par les Ursulines; les autres viendront des alentours, et, parmi elles, trois futures supérieures.

Quel élément assure tout de suite à la Congrégation un recrutement de choix ? L'idéal de religieuse séculière, tel que pratiqué et prêché, tel que vécu par cette Marguerite de Troyes. Il contenait une spiritualité très particulière et très intense qui provenait de

plusieurs sources: les grâces que Notre-Dame lui avait accordées et qui avaient été d'une efficacité inouïe, les apports de M. Gendret qui l'avaient, en bonne partie, orientée, les modifications et l'exercice continuel des vertus. *La Marie* en Marguerite avait été enflammée d'amour pour le Sauveur; son âme ardente brûlait comme une torche. C'est elle qui, dans la véhémence de ses sentiments, dira les convictions qui l'animent.

Cette spiritualité était complète, comme le prouveront amplement les écrits postérieurs et surtout la courte, substantielle et essentielle biographie de M. Glandelet. Elle se fondait sur les deux grandes amours de Dieu et du prochain qui sont, comme l'écrira Marguerite elle-même, la « première pierre posée de la propre main de Dieu pour être le fondement et l'édifice de tout le monde ». Elle sait bien que là étaient l'alpha et l'oméga de la religion chrétienne, le principe, la source d'où jaillissent toutes les implications. Là où elles existent, la perfection suit sous toutes les formes et dans tous les domaines qu'elle peut assumer sur la terre. Ce qui était insoluble devient soluble, le bien s'introduit partout avec sa douceur triomphante. La profondeur de cette formule, Marguerite l'avait scrutée; elle y reviendra sans fin. Elle affirmera, par exemple, qu'« il faut se résoudre à détruire tout ce qui est contraire aux lois et commandements de l'amour de Dieu et du prochain dans cette communauté et faire passer la sagesse divine en premier plutôt que la prudence humaine... » Nombre d'autres phrases indiquent cette certitude suprême.

Ces amours conduisent à l'union à Dieu que Marguerite décrit dans une phrase hésitante et charmante; comme en une lampe de sanctuaire, l'âme c'est « l'huile bien clarifiée », et le corps, c'est le « coton bien préparé »; aussitôt que s'allume le feu d'amour, il « tire l'huile jusqu'à la dernière goutte, et le coton se consume avec l'huile », et il ne reste plus que cendres. Les Filles de la Congrégation doivent se diriger vers ce but. Se servant d'une autre

comparaison, elle dira qu'en purifiant bien leur âme et leur corps, ses compagnes deviendront « comme une eau cristalline qui découle des fontaines du Sauveur ». Pour exprimer la volonté passionnée de son cœur, elle trouvera encore l'énergie de la phrase suivante: « Tout ce que j'ai souhaité, et que je souhaite encore, est que les commandements que Dieu a donnés en la création du monde: « Tu aimeras Dieu de tout cœur et ton prochain comme toi-même, soient fidèlement accomplis. Ce sont mes plus chers désirs et si j'étais capable de les graver spécialement au cœur de toutes mes sœurs, je m'y emploierais de toutes mes forces ».

Sur ce point important, il ne faut pas se tromper: Marguerite n'a pas seulement professé, elle a senti avec une puissance extraordinaire, les deux grandes amours. Dans son âme, dans ses instructions, elles ont été le point essentiel. Mais celles-ci sont toujours la base de toutes les vraies spiritualités; elles ne distinguent celle de Marguerite que par la véritable profondeur qu'elles ont acquise dans son esprit lucide. C'est ensuite dans l'amour de Notre-Dame que se trouvera le cachet qui la particularise. Imiter sa vie autant qu'une femme peut le faire sur la terre, voilà le dessein que Marguerite a formé, pour elle-même et pour ses compagnes. Notre-Dame a eu, en partage, l'existence « voyagère »; elle allait et venait de par le monde selon les nécessités quotidiennes, se rendant à Bethléem, à Jérusalem, s'expatriant au besoin pendant plusieurs années, courant aux appels d'assistance, suivant le Christ des Evangiles, dans ses déplacements. Sans avoir solennellement prononcé aucun vœu, elle les observe tous; sans profession d'aucune vertu, elle les pratique toutes; dans le tumulte des foules, en compagnie de son prochain, elle préserve son recueillement intime et sa paix; toujours la présence du Seigneur est devant son âme attentive, et c'est pourquoi elle vaque, silencieuse et contenue, à ses grandes tâches.

C'est sur ce modèle souverain que se conforme Marguerite. Et elle le donne à la Congrégation. Sans fin, elle est revenue au même sujet: la Madone, patron accompli de la religieuse séculière. M. Gendret avait été conquis par cette idée. A son exemple, Marguerite est remuée jusqu'au fond de l'âme et se répète sans fin que cette Congrégation qu'elle vient de fonder ne peut avoir de protectrice plus appropriée; comme elle, ses compagnes quitteront sans fin leur maison pour aller, ici et là, enseigner aux fillettes et leur indiquer les doubles amours. Ce point fondamental, elle l'a bien vu.

Mais une spiritualité de ce genre, qui doit être source intarissable, ou feu qui ne s'épuise point, ne peut se cantonner dans des mots et des attitudes. Sa puissance communicative à travers les âges ne peut lui venir que du fait d'avoir été vécue aussi bien que pensée. C'est de cette façon unique qu'elle naît et s'épanouit. De même, en est-il de tous les mouvements qui tendent à réformer l'Église; à elles seules, clameurs et gesticulations ostentatoires ne servent de rien.

C'est ainsi que l'on arrive à la connaissance de Marguerite. Trouver en elle l'être de chair et de sang est le problème qu'elle pose aux historiens. M. Glandelet qui l'a bien connue et l'a questionnée à maintes reprises avec curiosité, restera toujours la grande source. Dans les rares et sobres écrits de Marguerite, qui ne prennent nulle part la forme d'une confession, se dérobent avec soin bien des indices précieux. Quand on s'est longtemps penché sur le comportement de Marguerite, au jour le jour, sur ses vertus, sur ses travaux, on se prend sans bien le constater tout d'abord, à imaginer l'existence de Notre-Dame elle-même sous les apparences de celle de Marguerite. Pourquoi cette illusion ? Parmi les grâces que la Vierge du Portail lui avait accordées, il y avait évidemment celle de l'imiter de très près. Son existence a été longue, et bientôt, en la suivant, on oublie les faveurs premières qu'elle a reçues,

au lieu de la voir toujours à travers ces faveurs, comme à travers une vitre. Autrement, on ne comprend pas le degré extrême de ses vertus ou bien encore on refuse d'accepter à leur pleine valeur les assertions répétées de M. Glandelet. Lui seul, par les paroles et les traits accumulés, livre le secret de cette âme qui n'était qu'intensité, ardeur, sincérité passionnée et profondément recueillie, foi totale, d'une fermeté et d'une profondeur qui surprend. Dans toute l'acceptation du terme, elle fut toute sa vie le lys des champs, l'oiseau du ciel qui ne sème et qui ne moissonne; elle se fie à la Providence, et à un degré qui paraît fabuleux. La fièvre amoureuse de son cœur, comment ne pas la saisir quand elle rompt avec le monde, sollicite son entrée chez les Carmélites, accepte la vocation de Ville-Marie, conduit ses recrues au sanctuaire, renouvelle avec elles les résolutions de chercher et de suivre la voie parfaite ? D'ordinaire, sauf avec ses directeurs et ses collaboratrices, elle est bien renfermée en elle-même, elle est feu dans un vase clos, à peine translucide, mais tout vibrant. Bientôt sonnera pour elle l'heure des épreuves suprêmes, et soudain des lèvres de cette Champenoise qui semblait uniquement avisée, jailliront quelques-uns des cris les plus dramatiques de l'histoire religieuse. Sous son extérieur calme, Marguerite est plénitude intime de dévotion qui se déverse, sensibilité frémissante, application patiente et silencieuse. Dans le chemin montant, elle s'élance sans trêve car toujours l'aiguillonne son zèle dévorant pour les intérêts de Dieu.

Son amour pour la pauvreté est d'une intégralité qui fascine. « Elle en fait sa principale pratique », dit M. Glandelet; mais une pratique rayonnante et communicative. Le dénuement l'accompagnait comme une ombre; dans la misère la plus affreuse, elle trouvait son contentement. A notre époque, c'est une chose que nous ne pouvons presque plus comprendre, cette suavité intérieure dans la non possession de biens matériels, dans la non jouissance des conforts du logis, du boire, du manger, de l'habit. Comme l'inter-

locuteur de l'*Imitation*, elle voulait être comptée pour rien. « Elle aimait à être inconnue, désirait et recherchait la vie cachée... Elle ne pouvait souffrir d'être distinguée, elle et ses sœurs, en quoi que ce soit »; elles « ne sauraient être trop retirées ». Le mot *petitesse* revient sans cesse dans ses écrits; vivre dans l'abjection est son idéal; elle ne fait jamais grand cas d'elle-même, elle n'est qu'une pauvre fille sans esprit ». Dans cette Nouvelle-France, qu'agitent sans fin les querelles de préséance, Marguerite s'assura avec soin que ni elle ni ses compagnes ne recevront jamais à l'église, une marque d'honneur ou de dignité; pas de rameau, de cierge ou de pain bénit, avant les autres.

Marchant dans une présence consciente du Seigneur, Marguerite est absorbée par son entretien intime avec Lui et elle glisse et passe inaperçue. Cette disposition, elle craint de la perdre et voilà pourquoi elle réprime « les curiosités, les saillies, les épanchements, les désirs, les affections trop naturelles » qui apporteraient des distractions forcées. Demeurer dans son recueillement lui paraît plus important que de monter, par exemple, sur le Cap, à Québec, pour admirer le vaste pays. Elle est comme une hypnotisée de son amour intérieur de Dieu. Elle sera toujours celle qui aura passé à côté de vous et que vous n'aurez pas remarquée.

Mais d'un autre côté, mystique sans le savoir et à sa façon. Quand elle sera favorisée d'apparitions, de paroles spirituelles, elle ne saura pas ce que c'est et elle ne s'en enquiert guère. Ce n'est que poussée à bout, quand l'existence de sa communauté sera menacée, qu'elle osera les invoquer à la dernière minute, mais timidement et avec une sobriété pour laquelle on ne trouve pas de qualificatifs dans le langage humain. Elle dira simplement « qu'il y avait des marques par lesquelles on pouvait reconnaître que la Très Sainte Vierge avait agréé qu'il y eût une troupe de filles qui honorassent la vie qu'elle a menée étant au monde, et qu'elles s'assemblassent en communauté comme elles ont fait à Ville-Marie ».

Seule la finesse de M. Tronson pouvait comprendre les implications de ces mots qui suintaient au travers d'une humilité acharnée, et saisir la filiation mariale directe de cette Communauté; non pas filiation dérobée, mais filiation éclatante, saisissante même sous les modestes phrases de Marguerite. La promesse que Notre-Dame lui a fait de ne pas l'abandonner, elle la conserve dans l'intime d'elle-même et c'est pourquoi, soit dans le soin des malades, soit dans ses entreprises qui se passent des moyens humains, elle manifeste cette intrépidité qui est si caractéristique de ses actions. Elle ne connaît pas la crainte, si ce n'est celle de Dieu. Même en le pressurant, on n'en trouverait pas une goutte dans son système. Cette assurance, elle se manifeste, sans doute, aussi à l'égard de la survivance de Ville-Marie menacée, puisque l'un des premiers curés sulpiciens l'appelle « la petite sainte Geneviève de la Nouvelle-France » et n'éprouve aucune appréhension tant qu'il la saura vivante.

Du point de vue simplement intellectuel, Marguerite était très bien douée. Le seul ajustement de la communauté séculière qu'elle a formée le prouverait assez. De tous les éléments divers apportés de Troyes ou puisés sur les lieux mêmes, elle sut former une œuvre durable. Les écrits qu'elle a laissés revêtent plutôt une forme fruste. Marguerite était plus une femme d'action qu'un écrivain. Mais même là, il faut y regarder à deux fois. Son style saura soudain se durcir comme pierre et devenir classique quand les sentiments violents de son cœur animeront sa plume. Elle trouvera des phrases qu'il faudrait souligner tant elles sont bienvenues et chargées de sens, tant elles sont charmantes parfois. Voici, par exemple, une paraphrase de la parobole du semeur: « D'autres plus fidèles, mais encore bien imparfaits, écoutent et méditent la divine parole: mais c'est à travers plusieurs imperfections dont ils ne font aucun compte, et qu'ils se mettent peu en peine de corriger. Ceux-là ont ôté les contrevents des fenêtres de leur mur; mais ils y ont

substitué des vitres et des chassis, à travers lesquels la chaleur et la lumière pénètrent, à la vérité, mais dont l'impression est bien faible; en sorte que la semence ne peut produire qu'à peine des fleurs sans éclat, et des fruits sans goût et sans saveur ». La finesse psychologique s'allie ici au bonheur de l'expression et de la comparaison. Marguerite s'est ainsi exprimée avec force sur plusieurs sujets, l'amour du prochain par exemple, qu'elle ressentait vivement, la Religieuse de la Congrégation idéale, la Supérieure idéale, les deux grandes amours du chrétien, la dévotion à Notre-Dame, la sagesse divine et la sagesse humaine.

Mais Marguerite, elle est un sujet inépuisable. Comment tracer d'elle un portrait, le moins du monde ressemblant, si l'on ne parle pas de l'ascète ? Pour les mortifications corporelles qu'elle s'infligea jusqu'à la dernière minute, elle se classerait dans la catégorie des saint Jean de la Croix, des Marie de l'Incarnation. Non, les rigueurs de l'hiver canadien, les incommodités de la pauvreté ne lui suffisaient point, ni la monotonie obligée et la grossièreté de l'alimentation. De son plein gré, elle y ajouta tout un attirail pour torturer sa chair. Adapter l'âme à l'union divine, c'est comme façonner un morceau de bois à un usage particulier et tous ces grands saints croient qu'il est préférable d'exécuter ce travail en ce monde que dans le purgatoire. Ils s'y mettent avec énergie et atteignent souvent, dès ce monde, un état de félicité semblable à celui que raconte le *Cantique des Cantiques.*

Marguerite est en même temps supérieure éminente de communauté. Elle « s'appliqua de toutes ses forces par ses discours, et encore plus par ses prières et par ses exemples, à communiquer à toutes les filles de sa communauté naissante l'esprit de petitesse et de pauvreté dont elle était remplie, celui de la mortification et de la charité du prochain dans l'instruction des personnes de son sexe ». Son principal souci était « de faire marcher les sœurs dans le chemin de la perfection ». L'idée qu'elle a de son rôle est très

élevée: « La Supérieure est le flambeau qui doit éclairer la communauté par ses prières, par ses exemples, par ses corrections et par tous les autres moyens qui dépendent d'elle ». Supérieure et assistante « ne seront pas quittes de ne chercher que leur propre perfection, mais il faut qu'elles procurent encore celle des autres ».

De même, Marguerite a fixé les traits permanents des religieuses de la Congrégation; c'est « un certain esprit de petitesse, de simplicité, de docilité, d'obéissance, de pauvreté, de dégagement de toutes choses et d'abandon à la divine Providence ». Que tout dise qu'elles sont de « petite condition », qu'elles aiment « la vie simple et sans façon; qu'elles aspirent à passer pour « de pauvres filles sans esprit, sans conduite, sans talents et sans bien »; qu'elles pratiquent « la sobriété au boire, manger, vêtir, dormir et parler ». A des religieuses qui enseigneront à Québec, elle écrira: « Je me suis réjouie d'apprendre que vous allez loger dans une étable... » Pourquoi aller plus avant ? C'est sa sainteté particulière que Marguerite veut infuser dans la Congrégation, ce sont ses vertus distinctives qu'elle tente de leur communiquer. Ce point lui échappe mais il est manifeste. Elle ne demande pas à toutes les mêmes travaux; imaginant les autres semblables à elle-même, elle est parfois crédule; très sensible dans les rapports quotidiens, elle ne sait parfois quoi faire: mais aussitôt que surgissent les problèmes essentiels, elle n'a « rien de pusillanime ». Elle enseignera à toutes d'aller à Dieu par Notre-Dame, et saura la valeur de l'union qui doit régner dans une communauté. Que Marguerite se soit hautement distinguée dans cet art difficile de former et de diriger, cela se manifeste déjà en 1680 et se révélera avec plus de force dans l'avenir. Pour apprécier ce point à sa juste valeur, il faut relire plusieurs lettres de Marie de l'Incarnation. Entraîner à Ville-Marie et y maintenir des jeunes filles dans les conditions qui prévalaient alors, et dans une communauté en formation, qui n'avait pas de prestige et peut-être pas d'avenir, était une réussite au delà de l'ordinaire.

Enfin, Marguerite n'était pas une dominatrice; elle aimait à marcher d'un même pas avec ses compagnes, et que cela se fasse d'un commun accord. Elle les appela très tôt à gouverner avec elle. Mais aussitôt qu'une différence d'opinion se manifestait, elle en souffrait, elle en était paralysée dans ses élans. C'était comme un abîme qu'elle ne pouvait franchir. Elle souffrait profondément d'une absence de communion intime et complète. Elle voulait l'union par l'intérieur des âmes, mais non pas par l'extérieur.

Ainsi était cette Marguerite de Troyes qui va entrer demain dans la période la plus dure de son existence, période qui occupe ses vingt dernières années, de soixante à quatre-vingts ans, et qui, à côté de souffrances indicibles, lui apportera, sans qu'elle s'en rende bien compte, les grands triomphes de sa carrière.

Premières missions

De 1653 à 1680, il ne paraît pas que l'existence de Marguerite ait été particulièrement douloureuse. Elle n'avait pas l'âme tourmentée, pleine de tumultes intérieurs, de combats furieux contre la chair et l'esprit, de celle qui devait lui succéder, Marie Barbier. Avec une sainteté aussi grande, elle jouissait de plus de paix. Ce sont les misères physiques, les incommodités matérielles, les dangers et les travaux de fondation qui furent son lot. Maintenant, l'heure de la grande tragédie morale est arrivée; une croix lui sera chargée sur les épaules. Pendant quelques années, plusieurs éléments s'enlaceront soudain, pour produire une crise.

Mais avant de l'aborder, peut-être est-il opportun d'en détacher un épisode qui lui occasionna bien des fatigues, pour se terminer

par un succès; l'établissement de deux « missions » de la Congrégation de Notre-Dame à soixante lieues de Ville-Marie, l'une dans l'île d'Orléans, l'autre dans Québec, la capitale. Ces faits révèlent bien la manière dont se développera cette communauté séculière, sa force prodigieuse d'expansion, de même que l'état où elle était parvenue, entre 1680 et 1690; l'histoire en connaît les détails par Marie Barbier qui n'avait alors que vingt-deux ans, mais qui laissa des croquis charmants des événements où elle fut intimement mêlée.

La première aventure s'ouvre à l'île d'Orléans. Ici, dans cette région, les défrichements sont plus anciens et ils n'ont été que très peu gênés par les guerres iroquoises. L'une des paroisses porte le nom de Sainte-Famille. Un curé entreprenant, énergique, qui ne manque pas de ressources financières, est désolé par l'ignorance de ses paroissiens; c'est un retour à la sauvagerie. Dans d'autres localités, la même situation existe et elle inquiète les intendants. Le curé Lamy a entendu parler de la Congrégation; il veut l'introduire dans l'île. L'évêque de Québec saisit Marguerite de cette demande. Celle-ci accepte; car voici un milieu où la colonisation a fait des progrès, où la population est dense et dépasse d'un peu le stage du dénuement initial.

Pour occuper ce poste lointain, la Congrégation choisit deux de ses meilleurs sujets: Anne Mayrand, que la mort seule empêchera de devenir supérieure, et Marie Barbier, qui succédera à Marguerite.

Marie Barbier était née à Ville-Marie. Entrée à la Congrégation en 1678, elle fait profession à dix-sept ans, après deux ans de noviciat. Sa formation est donc exclusivement canadienne. A lire ses lettres et autres écrits, on se rend compte qu'elle a reçu un entraînement intellectuel et spirituel de premir ordre. Elle s'exprime dans un français très pur, très sûr, qui rend avec facilité les nuances de même que la violence de ses sentiments. En second lieu,

elle est une religieuse mystique et pour la diriger avec sûreté dans la voie de la perfection, il faudra les efforts conjugués de deux des meilleurs directeurs spirituels de la Nouvelle-France. Quand elle arrive parmi ses compagnes, elle est étonnée de leur sainteté. Marie Barbier, Marguerite Le Moyne, d'autres religieuses de la première heure seront toujours des preuves irréfutables de l'excellence de l'enseignement que Marguerite avait inauguré à Ville-Marie et de la profondeur de l'influence qu'elle exerçait sur les âmes.

Postulante ou religieuse, Marie Barbier s'occupe du temporel en même temps qu'elle enseigne ou remplace des institutrices. Sa dévotion à l'Enfant-Jésus est célèbre. La tenait-elle en partie de Marguerite à qui il était apparu et qui conduisait ses compagnes dans la chapelle de l'Enfant-Jésus, réservée pour les sœurs, dans l'église paroissiale ? Durant de nombreuses années, Marie Barbier vécut, pour ainsi dire, avec lui dans un état de familiarité joyeuse et il semble bien qu'Il accomplit, à sa demande, nombre de miracles bien caractérisés.

Alors donc survient cette fondation de l'île d'Orléans. Sous l'inspiration de son Enfant-Jésus, Marie Barbier sait d'avance qu'elle partira avec Anne Mayrand; là-bas elle rencontrera le directeur qui l'orientera vers une vie de grandes peines et de grands sacrifices. Ce n'est pas Marguerite seule qui fait les nominations. Un Sulpicien, M. Bailly, dirige les délibérations et les religieuses s'entendent ou prennent le vote. De cette façon, Marie Barbier est désignée pour le village indien de la Montagne. Au cours d'un entretien, le curé lui demande quelle sera la compagne que l'on donnera à Anne Mayrand pour Sainte-Famille. Marie Barbier répond que ce sera elle-même. Un peu surpris, le curé allègue bien des raisons contre ce choix; une autre personne est presque assignée à cette tâche et il se moque un peu de la jeune religieuse. Celle-ci ne s'émeut guère et répète ses affirmations: « J'avais un pressentiment depuis quelque temps que cela serait, dit-elle, et j'avais une

certitude intérieure que mon bien-être spirituel dépendait de là, que Dieu me ferait la grâce de mourir à toutes mes méchantes inclinations, et que je trouverais pour m'y aider une personne telle que je l'ai trouvée, pour la conduite de mon âme »... Aussi, parlant à Anne Mayrand de sa compagne probable à ce moment-là, elle ajoute: « Je lui dis en riant que quand elle serait dans la barque, je n'en croirais rien, et encore une fois, que ce serait moi ». Ce rire cache des appréhensions: Marie Barbier sait qu'à Sainte-Famille, la vie sera beaucoup plus dure qu'à la Congrégation, mais elle y aspire de toute son âme. Toutefois, elle obéit de façon parfaite: « ...On me fit partir pour la mission de la Montagne, et on ne pensait à rien moins qu'à moi, pour l'autre endroit. »

A la Montagne, une sœur a appris la venue de Marie Barbier avec beaucoup de joie, car tous l'aiment. Celle-ci entre dans le logis « ...Tout était, dit-elle, d'une propreté exemplaire, et rien n'y manquait... Je recevais des applaudissements de toutes parts »... Connaissant sa dévotion à l'Enfant-Jésus, l'autre religieuse avait garni d'images de cet Enfant la cabane qui entoure le lit de Marie Barbier. Le cœur navré par ces délicates attentions, Marie Barbier examine ce spectacle sans rien dire et en elle-même, elle fait la prière suivante: « Mon Dieu, ce n'est pas là, le lieu que vous m'avez destiné, j'y suis trop bien, voulez-vous me perdre et rendre inutile le sang que vous avez répandu pour moi; plutôt mourir que d'être si à son aise »... Le lendemain, les Sœurs étudient encore la nomination de Sainte-Famille; un nom surgit puis l'autre, mais on ne s'entend pas. Alors, écrit Marie Barbier, M. Bailly « qui m'avait exclue lui-même du nombre de celles qui pourraient être envoyées », recourt au vote secret. Et qu'arrive-t-il ? Toutes me donnèrent leurs suffrages, sans vouloir mon envoi, chacune croyant qu'il n'y avait qu'elle qui m'avait donné sa voix ». Le prêtre annonce le résultat. Surprise générale, mais en même temps satisfaction, joie. Alors Anne Mayrand part pour la Montagne afin d'en rame-

ner Marie Barbier. Elle veut adoucir le coup par un petit discours: « Ma Sœur, Dieu ne vous veut point ici, vous y seriez trop applaudie d'un chacun: il faut souffrir toutes sortes de privations; cette cabane que je vois si bien ornée me fait mal au cœur pour vous ». Sans hésiter, sans protester comme sa compagne de la Montagne le lui conseille, Marie Barbier quitte le lieu de délices pour s'en aller vers l'île lointaine ou l'attendent les incommodités et les douleurs.

Cette religieuse de vingt-deux ans, la plus jeune des deux missionnaires a été si profondément formée par Marguerite qu'en partant de Montréal, elle emploiera exactement les mêmes termes que sa mère spirituelle, au départ de Troyes: le parallélisme est frappant: « Je ne pensais point à ce qui nous manquait pour le temporel... C'était un *petit paquet* que nous portions fort à l'aise ». Déjà le mois de novembre est venu: il fait froid comme en hiver. Dans la chaloupe qui descend le fleuve, dans les bivouacs, la nuit, au sein de la forêt primitive et dépouillée, deux religieuses grelottent sous une mince couverture, elles ont peu de linge et des hardes trop minces. « Nous pensâmes geler dans le voyage. » A Québec, où elles doivent descendre, les propos railleurs les atteignent. Viennent-elles ici parce qu'elles meurent de faim chez elles ? où sont leurs lits, leurs bagages ? Et à la plus jeune: « Venez-vous chercher mari? » Mais les religieuses entendent plaisanterie sur leur dénuement. De Québec à Sainte-Famille, dans l'île d'Orléans, le trajet se fait aussi en chaloupe, dans le même froid... « Je pensai mourir... Nous croyions être gelées », écrira Marie Barbier, mais elles étaient heureuses de souffrir pour Dieu.

Les voilà maintenant à destination, les deux pauvresses. Elles font l'école dans l'église ou dans les alentours de l'église; mais elles habitent loin, dans la maison d'une veuve Gaulin. Chaque jour, elles vont et viennent par la pluie, et bientôt par les tempêtes de neige de l'hiver canadien, sous ce vent glacial et humide du nord-

est qui est l'un des plus difficiles à supporter. Une fois, épuisée, Marie Barbier tombe dans le fossé, sans force pour se relever: la neige la couvre en partie, sa coiffe noire dépasse un peu; s'imaginant que c'est un animal domestique, des habitants s'inquiètent, la remettent debout un peu rudement et l'abandonnent là, parmi les rafales. Enfin, elle atteint la maison remplie de domestiques et d'enfants, pleine de bruits et de mouvements. Les deux religieuses sont là comme des mendiantes, n'osant approcher du feu, n'osant se changer, incapable de faire oraison ou de suivre un règlement.

Un jour, le feu prend dans la maison et se propage rapidement. Au milieu de l'excitation générale, des tentatives faites pour l'éteindre ou pour sauver les objets les plus précieux, seule Marie Barbier demeure calme et supplie son Enfant-Jésus. On l'apostrophe et on la hue. Mais Marie est ainsi; d'un élan spontané, elle a la foi de l'Évangile qui transporte les montagnes; elle ne réfléchit pas, elle croit. Elle sait que si les choses en viennent au pire, elle jettera dans les flammes sa statuette de l'Enfant-Jésus et que l'incendie s'éteindra. Juste au moment où elle esquisse le geste, c'est en effet ce qui se produit.

Au début de cette mission, contradictions et difficultés ne font pas défaut. Bientôt, par leurs manières douces, fermes, insinuantes, les religieuses remportent un grand succès. C'est sur les âmes qu'elles influent et les adolescentes reçoivent leur enseignement avec joie. Elles organisent une Congrégation externe pour les femmes et jeunes filles plus âgées; chaque dimanche et jour de fête, elles les assemblent dans une maison rapprochée de l'église; elles leur donnent instructions et conférences; puis toutes se rendent à la messe paroissiale, deux par deux. Peu à peu, la civilisation revient dans ce groupement humain. Après leur travail professionnel, ces institutrices gagnent leur vie par des besognes supplémentaires.

Fondée « dans la pauvreté, dans l'humiliation et dans la souffrance » une mission de ce genre, et qui coûtera à Marie Barbier des infirmités qui la suivront toute sa vie, ne pouvait que s'enraciner profondément sur place. Le 30 octobre 1686, Anne Mayrand entrera dans le couvent construit par la Congrégation tout près de l'église. Ainsi, s'esquisse la silhouette du village canadien-français avec son église, son presbytère, son couvent et parfois son collège. Partout où elles vont, ces séculières sont, comme le veut résolument Marguerite, « filles de paroisse » s'occupant de la sacristie, des vêtements sacerdotaux, assistant aux offices avec leurs élèves, communiant parmi la foule, collaborant aux œuvres. Elles poussent ainsi des racines dans la population; et toutes ces jeunes filles qui ont passé par l'école ou le pensionnat, ont tendance à y revenir par amitié, pour des œuvres, des conseils, de l'assistance, pour des retraites.

Bien établie dans l'île d'Orléans, la Congrégation essaimera six ans plus tard à Château-Richer, sur la terre ferme, où elle remportera des succès plus grands encore.

Dans le même temps, se fait la très importante fondation de Québec. Depuis près de cinquante ans, la capitale qui n'était encorre qu'un village, était le fief particulier des Ursulines qui dispensaient un excellent enseignement. Marie de l'Incarnation savait l'algonquin et le huron, elle attirait les petites sauvagesses. De plus, les fillettes françaises de Québec, et souvent aussi de Montréal, recevaient leur éducation dans le monastère qu'elle dirigea longtemps. Mais les Ursulines étaient cloîtrées.

Quand Mgr de Saint-Vallier, très ardent à la charité, visite la « Providence » de Montréal, il est si enthousiasmé par le bien qui s'y fait, qu'il désire un établissement du genre à Québec. Il achète la maison Roberge. Mais où est-elle située ? A la porte même du couvent des Ursulines. Non pas à la Basse-Ville où se multiplient

les petites filles pauvres qui ne peuvent grimper le cap plusieurs fois par jour, pour se rendre au monastère, et qui, malgré diverses initiatives, croupissent dans l'ignorance. Pour diriger sa maison, le prélat appelle Marie Barbier de Sainte-Famille. Voilà Marguerite qui accourt pour examiner cette œuvre; elle amène Thérèse Remy qui, là-bas, remplacera Marie Barbier, et donne à celle-ci pour compagne à Québec, Catherine Charly. Une fois l'institution aménagée, les religieuses reçoivent des fillettes pauvres qui ont environ neuf ans ou dix ans; elles les préparent à leur première communion, leur enseignent de petits travaux. Le cours est de trois ou quatre ans.

A demi satisfaite de ces arrangements, Marguerite retourne à Montréal, laissant Marie Barbier en charge de la nouvelle mission. Celle-ci a trouvé le directeur qu'elle pressentait, M. Glandelet. Il lui est indispensable dans la période de douleurs physiques et morales qui va s'ouvrir pour elle. Avec son âme passionnée, elle veut partager les souffrances rédemptrices du Christ et ne recule pas devant les mortifications les plus effroyables. Toutefois, la période si gracieuse de l'Enfant-Jésus n'est pas close. La réputation de Marie Barbier s'est répandue et l'on s'adresse à elle. Par ses prières, ne guérira-t-elle pas telle ou telle personne ? N'obtiendrait-elle pas pour la maison aussi pauvre que celle de Montréal la multiplication des pains, de la farine, de l'huile, du vinaigre ? De bon cœur, la petite sœur Barbier s'exécute comme une enfant espiègle qui conspire avec le Divin Enfant. Elle obtient de Lui ce qu'elle veut, semble-t-il, et M. Glandelet note les faits, au fur et à mesure. Avec les petits, elle remporte d'extraordinaires succès; leur âme naïve lui est transparente; elle devine leurs petits drames intérieurs, ils vont jusqu'à préparer leur confession avec elle. Des gadelles qu'elle leur donne, des galettes de sa composition, les guérissent de leurs petits maux. Parmi ces enfants, le petit Jésus est bien à son aise, il règne sans conteste, excitant les ferveurs. Enfin, à Québec aussi, la Con-

grégation externe est bientôt active et exerce une heureuse influence.

Mgr de Saint-Vallier revient de France. Il a conçu un nouveau projet: un hôpital général pour les vieillards et les malades pauvres. Il en charge encore la Congrégation dont la maison est école, ouvroir, hôpital. Ces commencements ne sont ni très nets ni très satisfaisants. La Congrégation disperse ses forces en des besognes trop diverses.

Un jour, Marguerite prend sur elle de remettre de l'ordre dans cette confusion. Elle vend la première maison malgré toutes les critiques. Aussi énergique que lucide, elle vend une seconde maison qui avait été achetée et qui lui occasionne bien des peines parce que les paiements n'étaient pas faits à temps. Un procès menaçait. C'est à ce moment qu'elle prononce ses paroles célèbres sur l'amour du prochain; « il faut prendre bien soin de ne pas rendre trop difficile aux autres l'amour qu'ils doivent avoir pour nous ». Elle a besoin d'une somme considérable pour régler l'affaire; elle cherche, ne la trouve pas. Epuisée, harassée, elle entre dans l'église des Jésuites et pose son problème devant Notre-Dame. Elle n'en peut plus. A la sortie, elle se heurte à l'homme qui lui met littéralement la somme voulue dans les mains. Une anecdote du même genre se trouvera trois siècles plus tard dans l'existence de sainte Françoise Cabrini. Comme elle l'avait promis, la Madone n'abandonnerait pas Marguerite.

Enfin, Marguerite découvre un philanthrope bien disposé; puis elle prend conseil du judicieux M. Glandelet. Elle rencontre un curé dévoué, M. Dupré, et elle achète une troisième maison à la Basse-Ville, rue Saint-Pierre, avec un emplacement qui descend jusqu'au fleuve. Elle y établit ses filles. Maintenant, la Congrégation est posée parmi une population de petites filles qui, sans elle, ne recevraient pas d'instruction. Tout à côté, s'élève la chapelle de Notre-Dame-de-la-Victoire. Ici pourra se développer une impor-

tante mission, dépendante de Ville-Marie, et la communauté séculière sera revenue à sa tâche spécifique: l'enseignement.

Une tradition orale tenace affirme que durant cette courte période de tâtonnements, Marguerite a fait, au mois de mars 1686, un voyage à pied de Ville-Marie à Québec, soit soixante lieues. Aucun document écrit ne confirme ce point, mais il s'insère si bien dans l'histoire, qu'il est difficile de le révoquer en doute. Mgr de Saint-Vallier vient en effet à Montréal en 1685; durant l'hiver, il prépare les plans de la « Providence »: il convoque Marguerite de bonne heure à Québec puisqu'il doit partir le 17 avril pour sa célèbre tournée épiscopale en Acadie. Marguerite, avec son cœur ardent, n'aura pas répondu à cet appel ? Sans doute, le trajet était difficile en ce mois des neiges épaisses, parfois fondantes. Mais d'autres voyageurs l'ont fait, étape par étape. Tout le long du parcours, des défrichements étaient commencés. Souvent les voyageurs circulaient sur la glace du fleuve qui offrait une surface unie et où, entraînée par la poudrerie, la neige était moins profonde. Robuste, acclimatée au pays, entraînée à la marche comme l'exigeaient ses propres principes de pauvreté, Marguerite était certainement de taille à mener à bonne fin une telle pérégrination. L'Histoire canadienne en contient de semblables.

C'est à Marie Barbier que nous devons la relation détaillée des fondations de Sainte-Famille et de Québec. Celles de Pointe-aux-Trembles, de Lachine, de Champlain, de Batiscan n'ont pas trouvé d'historien, dans le temps. Dans toutes les scènes brossées par Marie Barbier, nous surprenons la seconde Congrégation de Notre-Dame, la canadienne, en voie d'expansion. Comment ne pas reconnaître en elle, la Congrégation externe de Troyes, mais agrandie à la taille d'un pays ? Comment ne pas constater la spiritualité de M. Gendret dans cette « vie voyagère » pratiquée par Marguerite et par ses compagnes, qui se mettent à aller et venir sur le grand fleuve, la seule voie de communication de la Nouvelle-France

d'alors, en attendant les routes qui commençaient déjà à se tracer dans la forêt ? Ce que Marguerite a appris durant son long entraînement, elle l'a appris à fond, elle marie maintenant tous ces éléments, elle en joue avec dextérité. On peut dire qu'elle n'a perdu aucune parcelle de ses expériences. Mais en y ajoutant l'intelligence ardente qui les fond dans un tout organique et la sainteté qui insuffle la vie. Dès les premières heures, la Congrégation dispose d'âmes et d'esprits formés par une discipline forte et rayonnante. Anne Mayrand, Catherine Charly, Marie Barbier, toutes leurs compagnes, ne sont pas des femmelettes qui ne pensent qu'à leurs aises. Tout comme Marguerite, elles vouent leur existence à l'enseignement des petites filles, dans une pauvreté, dans des souffrances, dans des misères qui nous laissent confondus. Leurs méthodes d'éducation et de prosélytisme courtisent partout le succès. Elles sont très bien outillées pour leur tâche. Leur institut est souple et s'adapte bien aux conditions locales, il peut déjà répondre à tous les besoins d'enseignement qui surgiront un jour des nombreux recoins de la forêt où des colons sont au travail. Qui ne voit dans ces premiers succès que Marguerite savait former ses compagnes et que la forme séculière qu'elle avait adoptée pour sa communauté répondait aux exigences de la contrée ?

Les revers

Voilà donc la Congrégation de Notre-Dame fixée à demeure dans les deux futures grandes villes de la Nouvelle-France et dans les deux régions qui les entourent. D'autre part, le recensement de 1680 indique un état de croissance satisfaisant dans l'organisme central. Déjà dix-neuf religieuses et

des vocations qui s'éveillent dans le pays. Une grosse ferme est organisée avec trois domestiques, cent cinquante arpents en culture, cinq chevaux, vingt-deux bêtes à corne, vingt brebis, sans compter les immeubles; un grand couvent de pierre, des maisons, des granges.

Survivante solitaire de la grande époque des fondateurs, Marguerite circule dans cette Ville-Marie qui devient Montréal en cessant, peu à peu, d'être l'espèce de retranchement dont on ne s'éloignait qu'au risque d'être assommé ou capturé; son œuvre progresse normalement, l'avenir est souriant. C'est pourtant à cette heure que se produisent les faits qui, plus que tous les autres, feront mal à Marguerite comme des espèces de coups de couteau au cœur, qui, littéralement, pendant un an, produiront un paroxysme de souffrance par lequel elle n'avait pas encore passé. Toute son œuvre sera menacée. Cette désolation frappe souvent les âmes chrétiennes. Marie de l'Incarnation, les Jésuites n'avaient-ils pas vu s'effondrer soudain cette Huronie pour laquelle ils avaient souffert jusqu'à la mort et qui leur offrait de vastes espérances ? Pour Marguerite, la crise serait complexe, composée d'éléments divers, elle accablerait son âme plus qu'on ne peut le dire. L'histoire comprend peu de tragédies aussi émouvantes.

Tout d'abord le couvent, la grande maison de pierre commencée sans capital, construite avec les aumônes et les petits travaux de couture après les heures de classe, brûle en quelques heures. Le lendemain, plus rien que des cendres. Puis l'incendie éveille dans le cœur de Marguerite de fiévreux et tenaces remords: Cette grande bâtisse, ne l'avait-elle pas érigée dans le temps où elle aurait dû construire le sanctuaire de Notre-Dame de Bon Secours ? N'a-t-elle pas fait attendre la Madone du Portail qui l'a tant choyée ? Les excuses qu'elle trouve ne la consolent pas.

Il faut reconstruire tout de suite et dans les mêmes conditions exactement que la première fois. Marguerite s'y décide sans hési-

tation. Son seul capital est de vingt sols. Mais elle a du courage, « elle l'avait grand et généreux et à l'épreuve de tous les accidents de fortune..., elle était intrépide pour tout entreprendre et tout souffrir », dira M. Glandelet. Elle reconstruira plus grand, sur un meilleur emplacement; l'avenir de sa communauté exige cette hardiesse et elle trouvera les générosités voulues.

Toutefois, cet affaiblissement passager entraîne des difficultés. La Congrégation doit retourner aux installations du début, s'installer en partie à la « Providence », accomplir moins bien ses fonctions. Ces inconvénients se supporteraient de bon cœur, mais un projet est mis de l'avant: unir la Congrégation aux Ursulines de Québec, en effacer le caractère séculier. Accepter cette fusion, c'était pour Marguerite et ses compagnes renoncer à une vocation particulière, abandonner une tâche nationale d'enseignement pour une tâche locale. Elles n'étaient pas disposées à une déviation de ce genre. Dès la première minute, les sœurs font bloc. « Pour nous rebâtir », écrira Marguerite, « nous avons fait un écrit par lequel nous avons promis à Dieu que nous ne redemanderions ce rétablissement que pour être plus fidèles que nous n'avions été par le passé. » Toutes apposent leur signature. Cette cohorte bien unie entreprend le nouvel effort.

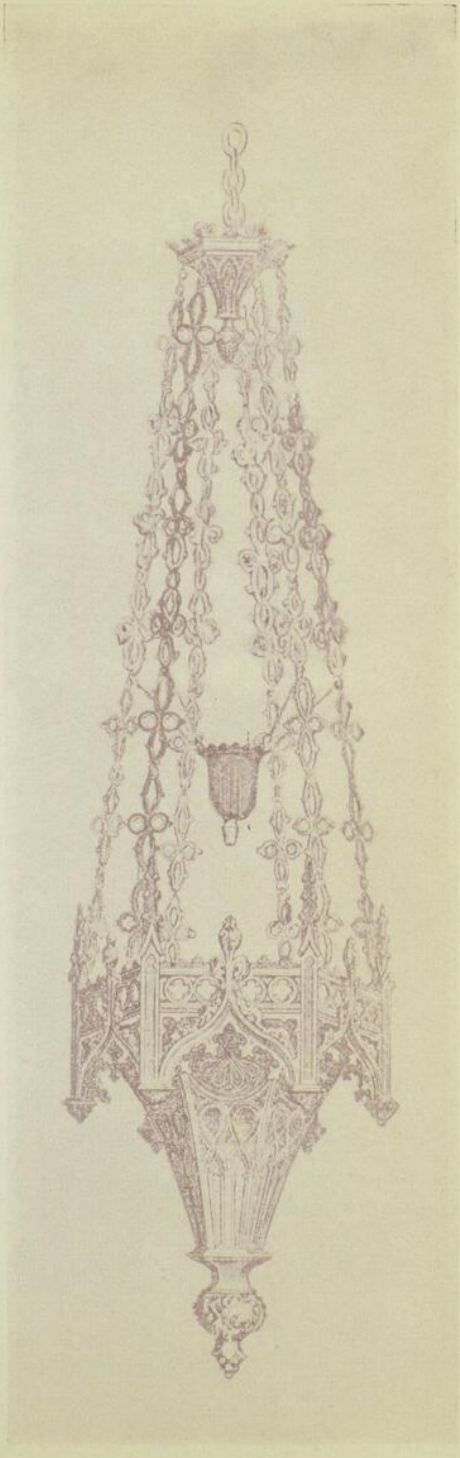
Par la suite, d'autres malheurs physiques s'ajouteront au premier. Le feu détruit divers bâtiments à la campagne, des blés se perdent, des moissons manquent, des pâturages deviennent inutilisables, des bestiaux meurent. À la fin, ces faits jouent sur une sensibilité exacerbée.

Mais que sont ces mésaventures à côté de celles qui surgissent maintenant et vont mordre jusqu'à l'intime de l'âme ? Cette fois, il semble que la Congrégation se détruit par l'intérieur. En septembre 1681, mourait une première religieuse: Madeleine Constantin. Un peu plus tard, Marie Charly. Dans l'incendie du couvent en 1683, la propre nièce de la fondatrice, Marguerite Soumillard et Gene-

Pour arriver à l'amour d'union *il faut purifier nos âmes par une parfaite contrition et nos corps par la pénitence: la lampe de l'église fait comprendre cette union. L'huile étant bien clarifiée, le coton bien préparé le feu tire l'huile jusqu'à la dernière goutte. Notre âme est représentée par l'huile; notre corps par le coton, duquel il reste ensuite un peu de cendre, marque de la résurrection... et le Saint-Esprit est figuré par le feu.*

Si le Saint-Esprit ne trouve pas nos âmes bien préparées, ni nos corps purifiés, Il ne pourra nous embraser de son divin amour.

(Ecrit autographe)



vière Durosoy ont une fin horrible dans les flammes; toutes les deux étaient très dévouées, elles avaient occupé des emplois importants, il était question d'élire le lendemain, l'une ou l'autre, au poste de supérieure. Au lieu de se terminer, la liste des décès s'augmente d'année en année. Très jeunes ou âgées, qu'importe, la mort les emporte. C'est Françoise le Moyne, Marie Denis et Agathe Pacaud qui partent à tour de rôle; c'est Catherine Jousset. Anne Mayrand, qui a fait une œuvre superbe à Sainte-Famille, à Québec, et que Marguerite ramène à Ville-Marie pour lui donner sa place, tombe malade dès son retour et décédera au bout de quelques mois. Une compagne de la première heure, et très chère, Marie Raisin, disparaîtra à son tour. D'origine iroquoise, formée avec beaucoup d'espérance et d'attention, Barbe Attontinon qui rendait d'éminents services au catholicisme auprès de ses compatriotes, s'éteint dans le Seigneur parmi l'édification générale. Une douzaine d'ouvrières disparaissaient en dix ans.

Enfin meurent aussi Marie Charly, Madeleine Cadieux, Françoise Létourneau, Anne Hiou. C'était un peu comme si la Congrégation s'était infligé une blessure mortelle, et qu'on ne trouvait pas le moyen d'arrêter l'hémorragie. Ces décès ont impressionné Marguerite jusqu'à la panique, et l'on peut même dire jusqu'à l'épouvante. Bientôt elle dira cette peine dans des phrases qui révéleront sa désolation intime et les sanglots contenus. Pour elle, ce fut le glaive transperçant son âme. Elle sera comme éperdue devant Dieu qui lui infligera ces coups durs et répétés; elle sera vraiment hors d'elle-même. Au fond de ce que l'on peut appeler son discours de démission, affleurera ce thème funèbre dans toute sa gravité douloureuse; il semble qu'on entende toujours en sourdine des *Dies iræ* répétés qui ont gémi sous la voûte de l'église.

Parmi les événements du même genre qui assaillent Marguerite, voici encore à quelques milles de Ville-Marie, le massacre de Lachine qui laisse une impression d'horreur chez les contempo-

rains. Des habitations de colons sont échelonnées dans des défrichés le long du fleuve, au-dessus de Ville-Marie. Soutenus, encouragés par les Anglais, mille deux cents guerriers iroquois traversent en canot le Saint-Laurent par une nuit d'orage, ils s'introduisent dans les maisons, ils tuent, scalpent, empalent, massacrent, pillent pendant qu'un Gouverneur indécis n'ose lancer ses troupes. Là, des religieuses de la Congrégation occupent une école, mais heureusement dans le fort et sont ainsi épargnées. Par cette hécatombe s'ouvre une autre période des guerres iroquoises; dans les défrichés, le long des côtes s'étendant sur cent lieues et plus, toute une population, peu entraînée à la forêt qui l'entoure est exposée aux coups des guerriers indiens. Cette fois, Ville-Marie est bien protégée, mais dans les campagnes, c'est de nouveau l'appréhension de la mort et de la torture par le feu.

Le poste de supérieure

DEUILS privés et publics frappent une femme qui est déjà aux prises avec des difficultés, des contrariétés, des obstacles. En premier lieu se pose la question du supériorat. Marguerite est la fondatrice. C'est elle qui a recherché des compagnes et les a animées de son dessein. À la communauté séculière qu'elle met sur pied, elle donne une âme et une forme matérielle. À quel stage précis de son œuvre, doit-elle se soumettre à une élection ? Quand Monseigneur de Laval reconnaît l'existence d'une communauté séculière ? Ou bien quand cette Communauté sera pourvue de règles définitives ? Doit-elle même se soumettre à une élection avant que son œuvre soit terminée ?

Deux scrupules contraires tourmentèrent Marguerite. D'un côté, elle avait promis à Notre-Dame que les difficultés ne la détourneraient pas de son travail; de l'autre, elle craignait le goût de se maintenir en première place. Dans son humilité, elle croyait que la communauté serait mieux conduite par d'autres religieuses.

Il semble qu'elle ait porté très tôt la question devant ses compagnes. Vers 1676 peut-être, ou 1678. Mais ses compagnes ne l'entendaient pas de cette oreille: « On lui avait simplement dit, rapporte M. Glandelet, de se regarder et d'agir comme supérieure, ce qu'elle avait fait plutôt pour obéir que pour commander ». C'est probablement à ce moment que se serait déroulée l'anecdote suivante racontée par le même historien et dont on ne saurait douter: « La sœur Bourgeoys a dit aussi que la communauté fit une fois l'élection, et, toutes, d'un commun accord, non point par scrutin, mais toutes ensemble, dans leurs assemblées, firent choix de la Très Sainte Vierge pour leur première Supérieure, leur institutrice et leur fondatrice, et leur bonne Mère ». À cette occasion, Marguerite aurait rédigé une prière de la communauté à la Madone, prière qui est substantielle et fervente: « ...Ne nous refusez pas votre assistance, aidez-nous par vos puissantes intercessions à recevoir les lumières et les grâces du Saint-Esprit, afin de pouvoir travailler à la bonne édification des filles et des écolières dont nous sommes chargées par notre profession. Et, sur toutes choses, nous vous demandons, ô Notre-Dame et Mère, que toutes les filles qui y sont et y seront à l'avenir et que toutes les personnes qui contribuent à leur avancement spirituel, soient du nombre des élus. »

En pratique, Marguerite agit sous la direction de ses supérieurs ecclésiastiques, les Sulpiciens, l'évêque; puis il paraît évident qu'elle donne une large part à ses compagnes dans l'administration de la Congrégation. La nomination de Marie Barbier qui se fait au scrutin l'indique assez. Se considérait-elle comme une colla-

boratrice travaillant avec des collaboratrices, toutes n'ayant qu'une même âme, un même cœur ? Ce fait l'indique dans une certaine mesure. Il concorde avec la psychologie de Marguerite qui désirait une union intime si profonde entre membres de la communauté que toutes les religieuses n'auraient qu'une même volonté. C'est pourquoi les désaccords inévitables lui font si mal. Il s'en était produit un, autrefois, quand ses compagnes demandaient la construction d'un édifice pour la Congrégation, tandis qu'elle, Marguerite, pensait au sanctuaire de la Vierge. Maintenant, il s'en produit un autre parce qu'elle refuse, pour des raisons confidentielles et avec l'assentiment du directeur sulpicien, une postulante que les autres religieuses veulent accepter. Dans les deux cas, on voit bien que le dissentiment blesse en elle-même une espèce d'organe vital; elle est toute saisie, elle ne peut parler librement à celles qui étaient, hier, ses confidentes. Sa réaction est plus forte que celle que l'on oppose d'ordinaire à de tels événements. Évidemment, il faut pénétrer plus loin dans cet être d'une sensibilité vibrante et deviner la plaie infligée à un idéal très élevé de communion intime entre membres d'un même ordre. Le malaise qui s'ensuivait était pour elle si profond, qu'il s'inscrira plus tard dans ses Mémoires. Toutefois, il n'était pas permanent, et, après ces incidents, Marguerite est de nouveau à l'œuvre avec ses compagnes. Elle demandait trop à la nature humaine qui se diversifie dans chaque individu et qu'il est presqu'impossible de ramener à l'unité du vouloir.

En plus, la Carmélite en Marguerite aspire toujours à une existence cachée. Son goût de l'effacement se lit dans tous ses écrits. Cette raison s'ajoutant à toutes les autres, il n'est pas surprenant de la voir préparer en 1683, l'élection d'une autre supérieure. Demain, les suffrages décideront entre Marguerite Soumillard et Geneviève Durosoy. Mais survient le grand incendie qui coûtera la vie à ces deux religieuses. Du jour au lendemain,

il n'est plus question d'élections. Marguerite redevient indispensable. La Congrégation a un besoin urgent de son prestige, de son intelligence, de ses relations pour surmonter cette crise grave. Alors, *la Marthe* qui était sur le point de se transformer *en Marie* pour s'asseoir aux pieds du Sauveur et écouter ses discours, doit rester *Marthe* et s'affairer comme elle ne l'avait jamais fait encore. Dans le malheur, toutes les religieuses font preuve d'une détermination commune. Une fois l'édifice reconstruit et la Congrégation raffermie, Marguerite revient à ses projets de retraite. D'autres événements l'orientent dans cette direction. En 1691, elle prépare l'élection d'Anne Mayrand; celle-ci revient de Québec avec Marie Barbier, mais elle meurt à son tour quelques mois plus tard. En 1691, Marguerite avise l'évêque de sa volonté de se démettre; elle a maintenant soixante-douze ans, elle voudrait avoir le temps, avant sa mort, d'initier la nouvelle supérieure et de la mettre au courant des affaires spirituelles et matérielles. Alors éclatera en 1693, la scène dramatique de la démission.

La question du supériorat se lie d'une certaine façon à la question des vertus de Marguerite. Toute la dernière période de l'existence de Marguerite doit se lire à la lumière de l'apparition de Notre-Dame au Portail, de l'apparition de l'Enfant-Jésus dans l'ostensoir, de la seconde apparition de la Vierge avant le départ, et des autres grandes faveurs célestes dont elle a été l'objet. En peu de temps, elle est devenue une femme d'une sainteté exceptionnelle. Cette première impulsion que lui ont donnée de grandes grâces efficaces, elle l'a fortifiée pendant cinquante ans par une application acharnée à suivre la voie de la perfection; et contrariétés, circonstances adverses, épreuves lui ont fourni l'occasion d'exercer et de développer ses vertus. Elle est une « élue » de Dieu. En d'autres termes, elle est, dans cette communauté naissante, celle qui marche devant sur le chemin, sa taille morale est celle d'une géante. Dans le domaine de la pauvreté, de

l'abandon à Dieu pour les choses temporelles, de l'humilité, elle atteint des points extrêmes. Elle tente d'entraîner ses compagnes sur les hauteurs où elle est parvenue, car, elle aussi, le zèle la dévore.

Tout le premier programme de la Congrégation jaillissait ainsi d'une âme très élevée en perfection. Les règles étaient d'une grande sévérité. C'était demander beaucoup à des religieuses que de les vivre d'abord, d'enseigner ensuite, de travailler après les classes à de petits ouvrages manuels pour se procurer le logement, l'alimentation, le vêtement, sans compter la construction de grands édifices et les œuvres de miséricorde. Le climat de ce pays était d'une dureté exceptionnelle. Alors, toutes les compagnes de Marguerite qui sont des femmes de mérite, mais n'ont pas obtenu au départ, les mêmes privilèges célestes, n'ont pas la même volonté totale de perfectionnement et ne peuvent pas souvent la rejoindre pour avancer d'un même pas sur la route. Marguerite est si inconsciente de sa sainteté qu'elle ne se rend pas compte du fait et constate avec surprise que ses sœurs ne marchent pas à ses côtés. Il en résulte, de part et d'autre, une série de conséquences fines et délicates qui seront notées dans les écrits de Marguerite et dans la biographie de M. Glandelet. Saint François d'Assise avait connu des phénomènes du même genre. Ses compagnons reculaient devant son idéal de pauvreté et l'un de ses biographes a pu écrire ce qui suit: « Sa croix suprême lui vint de ceux qu'il avait engendrés à la vie, car tous ne comprenaient pas comme lui sa vocation de mendiant apostolique, tous n'aimaient pas comme lui, sa Dame la Pauvreté. Les dernières années de sa vie furent remplies d'amertume par la lutte qu'il dut soutenir pour maintenir son ordre dans la voie primitive. Déjà à diverses reprises, François avait senti une sourde opposition saper son œuvre... » Un problème du même genre se posa devant Marguerite, mais sur un mode mineur; il s'agissait plutôt d'une opposition de nuances que de

couleurs. Don Jamet croit que le malaise commença à se manifester avant 1680 pour devenir plus accusé durant l'élaboration des règles nouvelles et après l'élection d'un nouveau conseil. Une phrase de Marie Barbier indique certainement une réaction en cours contre une pauvreté très accentuée.

Ces causes produisirent en Marguerite un état douloureux qu'elle n'a pas décrit avec exactitude. Dès 1678, elle souffrait tellement qu'elle décida de faire un autre voyage en France, sous le prétexte de s'occuper des règles, comme elle le dit elle-même.

Le dernier voyage en France

Il ne faudrait pas attacher moins d'importance qu'il ne faut à cette dernière traversée de Marguerite. Les Règles étaient pour la Congrégation une question vitale; et il était urgent d'en arriver à une solution. À leur manière, elles sont comme le fondement d'une communauté. Elles incorporent son esprit, définissent sa vocation, établissent sa spiritualité, lui donnent un statut définitif.

Au début, Marguerite avait appliqué le règlement de M. Gendret qui était sévère et qu'elle aimait beaucoup. En 1679, un Sulpicien, M. Rémy, l'avait étudié attentivement pour le mettre au point, l'adapter probablement aux conditions canadiennes et aussi le compléter. Et maintenant, Marguerite va s'occuper de cette révision à fond. On ne sait trop rien de cette ultime traversée de Marguerite. Pour compagne, elle trouve Madame Perrot, l'épouse du gouverneur de Montréal. De La Rochelle à Paris, elle voyage en carrosse avec un groupe qui comprend probablement

deux ecclésiastiques et un Jésuite qui a été missionnaire chez les Iroquois. Le matin, elle assiste à plusieurs messes. Elle ne prend pas ses repas avec ses compagnons et jeûne probablement plus qu'il n'est nécessaire. Peut-être aussi dort-elle dans des soupentes mal chauffées. D'autre part, on sait assez de quelle façon voyageait Marguerite qui ne prenait pas soin d'elle. À l'arrivée dans la capitale, elle se réfugie chez Mademoiselle de Bellevue, la logeuse de 1653, qui avait tenté de la faire entrer chez les Carmélites. Elle est malade. Le procureur de la Congrégation, Philippe de Turményes, l'héberge ensuite dans sa maison où elle est soignée comme une reine.

Aussitôt remise, Marguerite se met au travail. Et tout de suite se manifeste dans sa conduite ce discernement fin, cette humble sûreté de jugement, qui la mettent à part. Elle s'en va habiter rue Saint-Antoine, chez les Filles de la Croix, une communauté séculière bien semblable à celle qu'elle dirige; ces femmes dispensent l'enseignement à de petites filles pauvres. Leur fondatrice avait connu Monsieur Olier. Comme la Congrégation, les Filles de la Croix ont obtenu des Lettres Patentes du roi et elles suivent des règles qui ont été élaborées par des maîtres; elles administrent aussi des établissements qui ressemblent à la « Providence » de Ville-Marie et ont organisé une Congrégation externe pour les dames. Marguerite peut ainsi étudier sur le vif et à fond, dans son fonctionnement intime et ordinaire, un Institut parisien semblable au sien; elle peut comparer et tirer ses conclusions.

L'évêque de la Nouvelle-France est à Paris. C'est encore Mgr de Laval. Elle se rend auprès de lui pour causer du sujet qui la préoccupe. La réception n'est pas encourageante. Devant l'innovation que sont encore les communautés séculières, c'est toujours à la dernière minute un recul, une crainte. L'évêque sait d'un côté jusqu'à quel point la Congrégation est adaptée au Nouveau Monde, mais poussé au pied du mur, il se dérobe, il hésite comme le fera,

d'autre part, son successeur pendant un temps. Cette expérience chrétienne suscite encore bien des inquiétudes, et surtout, elle sort des formules sûres et éprouvées. Même cet Institut que dirige Marguerite, a-t-il des chances de survie malgré sa pauvreté et ses manques de ressource ? Une période de probation n'était-elle pas encore nécessaire ? À la fin, toujours les mêmes objections: pourquoi multiplier les ordres dans ce pays naissant, pourquoi ne pas s'en tenir aux ordres approuvés, pourquoi pas une union avec les Ursulines ? L'évêque même, qui a ouvert un si vaste champ d'action à Marguerite, refuse de s'engager, il interdit à Marguerite de faire du recrutement en France. Elle peut s'occuper des règles, mais sans s'attendre à les voir approuver.

Avec sa sûreté de mouvement coutumière, Marguerite se tourne d'un autre côté. Soit par M. Tronson, soit par les Filles de la Croix, elle est bientôt en relation avec l'une des femmes les plus célèbres de Paris, celle que Madame de Sévigné appelait une « Mère de l'Église », Madame de Miramion. Celle-ci dirige aussi une communauté séculière, les Filles de Sainte-Geneviève. Celles que l'on appelle familièrement les « Miramionnes », logent quai de La Tournelle, font l'école, visitent les malades, acceptent des pensionnaires, ouvrent leur logis aux femmes pour des retraites. Elles ne prononcent pas de vœux. La grande dame accueille l'humble visiteuse du Canada. Avec beaucoup de bonté, elle obtient des autorités ecclésiastiques, Mgr de Laval compris, la permission d'examiner les règles de la Congrégation et de soumettre ses observations. Distingue-t-elle dans cette visiteuse effacée, le génie capable d'allumer un feu de spiritualité si intense qu'il ne s'éteindra plus ? La patiente et ardente ajusteuse qui fera de sa Congrégation une communauté indestructible ? La sainte formée par Notre-Dame elle-même ? Effacée, passant partout comme une ombre, recueillie, Marguerite ne manifeste guère ses dons au monde. Qui aurait pu deviner que dans la catégorie des fondatrices,

elle occuperait une place de choix pour l'ampleur et la solidité de l'œuvre ?

Voyage inutile ? Tout au contraire. Une dernière fois, Marguerite peut se renseigner à fond sur les sujets vitaux qui la préoccupent: méthodes d'enseignement, matières scolaires, régime des pensionnaires et des externes, congrégations externes, règles des communautés séculières, vœux. Dans ce Paris où se poursuivent diverses expériences semblables à la sienne, elle promène son esprit curieux. Si, de passage à Québec, elle envoyait à ses compagnes un nouveau règlement des Ursulines relatif aux pensionnaires, peut-on supposer qu'ici sa curiosité s'était fermée ? Elle est l'abeille qui butine son miel là où elle le trouve. Elle se tient au courant de tous les développements pour les adopter ou les refuser.

Puis Marguerite établit des contacts qui pourront lui être précieux. Elle a probablement rencontré M. Tronson, l'actuel supérieur de Saint-Sulpice, qui jouera un rôle important dans la destinée de la Congrégation.

Mais quoiqu'on fasse, on imagine ce dernier séjour de Marguerite en France un peu mélancolique, un peu triste. Maintenant, M. de Maisonneuve est mort, et elle ramènera son domestique qui se donne à la Congrégation. Elle ne se rend pas à Troyes et ce fait en dit long sur son isolement. Elle ne ramène pas de nouvelles compagnes; quelques recrues françaises lui viendront encore, mais sous l'égide des Sulpiciens. Pourtant quelques jeunes filles à marier lui tiendront compagnie. Encore une fois, Marguerite entre dans les beaux sanctuaires de Paris, circule autour de l'église Saint-Sulpice, passe, effacée, dans lès rues étroites. L'image qui se lève dans l'esprit est celle des dernières vendanges: elle cueille les grappes ultimes qui tomberont dans le pressoir de la Congrégation.

Ce problème des règles sur lequel Marguerite s'est bien renseignée, restera à son retour dans le *statu quo* pendant au moins

une dizaine d'années. À sa façon, il était un peu angoissant. La paix d'un régime définitivement établi ne repose pas dans le cœur de Marguerite et de ses filles qui vivent dans le provisoire.

La crise

BIEN des éléments de crise s'allumaient donc depuis une douzaine d'années dans la vie de Marguerite: malheurs physiques, décès répétés, problèmes du supériorat et des règles, fatigues découlant de la fondation de missions et de la reconstruction de la maison-mère, entente moins parfaite qu'elle ne l'aurait voulue avec ses compagnes. Elle a maintenant soixante-treize ans. Et soudain surgit un autre élément, plus mystérieux encore, plus actif, plus puissant qu'il est difficile de repérer. La retenue, l'humilité, la sobriété de Marguerite dans ses écrits, empêchent même aujourd'hui de le connaître à fond. Mais soudain, il se révèle avec éclat devant ses compagnes assemblées dans son discours de démission de l'année 1693. Cette Marguerite qui s'est toujours contenue dans le vase clos de son recueillement, voici soudain qu'elle laisse gicler de son cœur des paroles insolites, étranges, tragiques, d'une désolation imprévue et presque d'un affreux désespoir. Tous connaissent le son plein de ses accusations contre elle-même qui retentiront toujours dans notre histoire: « Il n'est plus question de parler de moi que comme d'une misérable qui, pour n'avoir pas été fidèle dans l'emploi qu'Il (Dieu) m'avait si amoureusement confié, mérite de très grands châtiments, qui s'augmenteront encore par la peine que mon relâchement vous a

fait ressentir. Mettez-y le remède autant qu'il se pourra. Il faut changer promptement de Supérieure et que celle qui y sera, fasse garder exactement les règles, jusqu'à la plus petite, car sans cela qu'y aurait-il dans cette communauté de plus que ce que font les personnes du monde qui vivent chrétiennement ? » Puis, après avoir énuméré les désastres, décès, accidents qui ont frappé la Congrégation depuis plusieurs années, elle ajoute: « ...Je vois en tout cela les effets sensibles de la colère de Dieu qui me font bien connaître que par ma timidité, je me suis éloigné du droit chemin des volontés de Dieu, dans la part qu'il m'avait donnée, sur la conduite de cette communauté. Je ne veux plus abuser de sa patience; mais faire en sorte que sa volonté s'accomplisse, à quelque prix que ce soit; mais il faut son assistance, que je demande de tout mon cœur... »

Marguerite, une misérable ? Marguerite, une relâchée ? Marguerite, une indigne ? Mais toute sa vie proteste contre ces mots. Que se produit-il ? L'accent si singulier de toutes ces phrases tassées, frappées, classiques d'allure et d'intensité, ne saurait tromper. Marguerite est dans le plein d'une grande crise mystique. Elle voit à la loupe ses imperfections et celles de ses compagnes. Ordinairement, chacun se compare à ses voisins et ne tire pas de cette confrontation des conclusions trop pessimistes. Mais en ce moment, Marguerite, elle, peut se comparer et elle se compare à Dieu même. Comment se fait-il ? C'est que Dieu est devenu pour elle un véritable Être vivant, dans tout l'insoutenable éclat de sa pureté. Il se rapproche lentement de cette âme toute tremblante. Dans la lumière aveuglante qu'Il projette malgré l'obscurité où Il s'enveloppe, Marguerite découvre les racines mal arrachées de ses défauts et de ses tendances..., elle s'aperçoit dans son imperfection humaine, dans son indignité de créature. Elle a horreur d'elle-même devant la beauté ravissante. Très sainte par rapport aux hommes, elle est une misérable, par rapport à Dieu. Marie de l'Incarnation s'était

distinguée elle aussi dans cette optique spéciale et elle avait parlé de cette mer de pureté qu'était Dieu.

Mais ce qui rend le drame spirituel de Marguerite si émouvant, c'est que depuis trois ans environ elle tourne en rond dans l'une des plus angoissantes crises mystiques qui se puissent trouver, sans découvrir la porte de sortie, sans attraper nulle part une main sûre qui la conduirait, par le plus court chemin possible, vers le terme nécessaire: l'union à Dieu. Elle a atteint le seuil d'un paradis et elle ne le sait pas. Elle vit pendant des mois interminables dans une nuit d'horreur qui semble à tout jamais se refermer sur elle. Bien plus encore, un incident en particulier l'a comme refoulée dans ce cycle fantastique d'où jaillissent maintenant son gémissement, la plainte de sa peine et de son tourment. Pour saisir jusqu'à quelle profondeur, elle a été ébranlée, il faut opposer la Marguerite de tous les jours, retenue, contenue, qui ose à peine dire « je », et la misérable d'aujourd'hui qui se confesse en public sous le coup de la torture intérieure.

Afin de bien comprendre ce drame, il faut peut-être étudier brièvement celui de Marie Barbier, la seconde supérieure, qui fut en partie, parallèle au sien. Celle-ci a écrit en effet de nombreuses lettres que son directeur, M. Glandelet a conservées et qui illuminent le grand problème de ces deux âmes. Au moment où Marguerite s'enfonce dans un sentiment de réprobation, Marie Barbier n'a pas trouvé de solution non plus, elle devra l'attendre encore quelques années.

Marie Barbier, c'est comme la fougue de la sève d'un sol vierge qui s'introduit dans une âme chrétienne. Avec une volonté vraiment terrible, elle veut s'associer à la Rédemption, se clouer, autant que personne humaine peut le faire, à la croix des souffrances morales et physiques rédemptrices. Pour l'amour du prochain et de ses sœurs, elle s'inflige des macérations impitoyables qui la mettront à un fil de la mort. Mais, âme indisciplinée et

comme sauvage et farouche, elle cherche aveuglément, puis ensuite consciemment, la direction qui la maintiendra dans une ascèse ordonnée. Si semblable, sous bien des aspects, à cette Marguerite qui l'a formée, elle a besoin comme elle d'un directeur aux grandes connaissances mystiques, qui est non seulement intelligent mais qui a de la poigne. Autrement, comment mettre un frein à cette impétuosité, à cet emportement de Marie Barbier qui dépassent les bornes. Est-il jamais bourreau qui ait inventé un knout aussi meurtrier que celui dont elle se servira contre elle-même quand elle sera supérieure et qu'elle voudra expier les fautes de sa communauté ?

Quand elle part pour Sainte-Famille, Marie Barbier a la prescience qu'elle rencontrera le directeur dont sa conscience a besoin. Elle fera la connaissance de M. Glandelet, et le directeur de Marguerite deviendra le sien en attendant d'être le biographe des deux. De nombreuses lettres, des rencontres permettent à ce dernier de remettre un peu d'ordre dans le jardin exubérant de Marie Barbier. Mais il ne remportera pas un succès complet. Excellent biographe, laissant toujours le personnage qu'il décrit occuper le centre de la scène, résumant son appréciation en quelques fortes phrases, il n'était pas suffisamment doué pour la direction de ces grandes élues de Dieu. Il était dépassé, et, très modeste, il s'en rendit compte. Pour donner enfin à Marie Barbier les directives nécessaires, il appela en consultation un savant et pieux ecclésiastique de Québec, « Monsieur N. » dont il ne révèle pas le nom.

Celui-ci était à la hauteur. Il écrit des lettres à Marie Barbier et il en reçoit dont le texte a été conservé. Le passage suivant est révélateur: « Vous pouvez apprendre de quelle manière vous devez vous comporter dans les grâces extraordinaires, telles que sont celles dont vous me parlez en la vôtre, soit visions, soit paroles intérieures, goûts, sentiments et d'autres choses sensibles. Vous

devez être convaincue que tout cela n'est pas Dieu, mais des moyens par lesquels Dieu veut vous attirer à lui, vous instruire et vous fortifier, dans une voie si pénible... Servez-vous-en donc comme de moyens, et non pas de fin; c'est-à-dire que vous n'en fassiez pas grand cas, ni que vous n'y mettiez pas votre affection; quand elles sont de Dieu, elles opèrent leur effet dans l'âme dans un instant, et cet effet consiste à rendre l'âme plus amoureuse de Jésus-Christ et plus prompte à faire toutes ses volontés; de sorte qu'elles ont en elles-mêmes, sans savoir d'où cela leur arrive, une certaine soif de Notre-Seigneur qui augmente ce vide, lequel ne peut être rempli que par sa possession ».

Voici la propre direction que Marguerite a reçue ou qu'elle a dû recevoir à vingt ans, quand la Vierge du Portail lui est apparue. Mais elle rend un son connu. Où Monsieur N. a-t-il puisé cette doctrine sûre ? Dans les livres de saint Jean de la Croix: *La nuit obscure, la montée du Carmel, le Cantique spirituel, la vive flamme d'amour,* c'est-à-dire dans la grande œuvre de la chrétienté qui est, en particulier, le bréviaire des mystiques. Il peut ainsi nourrir Marie Barbier de principes sûrs auxquels il ajoute ses réflexions personnelles et les enseignements particuliers qu'exige son cas. Celle-ci a-t-elle lu les précieux volumes ? Il semble bien que l'on peut répondre affirmativement puisque dans l'une de ses lettres, se trouvera la phrase suivante: « ...je sens une certaine onction dans la lettre de Monsieur N. qui me tire, comme dit le cantique du Bienheureux Jean de la Croix, et me met hors de moi... ». Aussi son âme s'ordonne et d'une certaine façon s'apaise. Elle en fait confidence à M. Glandelet qui nous confie ce témoignage: « ...Elle revint du premier entretien qu'elle eut avec lui, toute consolée, sentant son cœur tout dilaté... d'un certain lien d'union avec Dieu, auquel son âme tendait bien souvent auparavant; mais fréquemment, elle se sentait repoussée et comme relancée à la façon d'une âme du purgatoire, *au lieu que depuis ce temps-là,*

Je fais comparaison du Collège des Apôtres avec la Congrégation à une étoile *qui est au firmament et* à un brin de neige *qui tombe en forme d'étoile et qui se fond à la moindre chaleur.*

(Ecrits autographes *de la bienheureuse Marguerite)*

elle s'y trouvait unie ». Ainsi Marie Barbier découvre son directeur en 1697 et celui-ci semble la conduire rapidement à l'union à Dieu et à une spiritualité pleine de sagesse.

Des mystiques ? Ils sont assez nombreux en Nouvelle-France, quelques-uns des premiers Jésuites entraient dans cette catégorie, de même que Marie de l'Incarnation qui se classe à côté de sainte Thérèse d'Avila, après saint Jean de la Croix; de même que Marie Barbier qui rappelle les mystiques espagnols; de même aussi que Marguerite qui, dans sa modestie, était peut-être la dernière à imaginer qu'elle pût être le lieu de tels phénomènes. Quand elle obtient ses premières faveurs, elle n'en fait pas « grand cas »; bien plus, « elle ne savait pas ce que c'était que ces sortes de choses intérieures; » et elle a toujours parlé d'elle-même avec une telle réticence qu'il est difficile de pénétrer sa vie spirituelle. Toutefois, un sulpicien, Monsieur Yvon Charron, s'est essayé avec beaucoup de prudence et de pénétration à fixer les étapes et à déterminer la nature de son itinéraire.

Le "malheur" de Marguerite

Le massacre de Lachine ou d'autres circonstances déséquilibrent certaines âmes à Ville-Marie. Trois prêtres inclinent soudain à l'illuminisme, au rigorisme excessif et à de chimériques projets. Parmi ces projets, il faut indiquer la fusion, en un seul ordre, des Sulpiciens, des Hospitalières et des Congréganistes. Ces utopies absurdes trouvent cependant de nombreux adeptes. Ni le prélat, ni des religieuses éminentes, ni des

ecclésiastiques ne surent se défendre énergiquement contre des esprits séduisants. À la Congrégation, une religieuse du nom de Sœur Tardy, descendit à des supercheries qui auraient dû donner l'alarme tout de suite.

Il semble que le dessein du groupe était d'écarter Marguerite, qui avait alors soixante-et-dix ans, pour rendre possible l'union des communautés. Dans la nuit du 3 au 4 novembre 1689, Sœur Tardy veille tard au foyer de la communauté; elle prétendra s'être entretenue avec une religieuse décédée, échouée dans le Purgatoire, et qui aurait révélé que Marguerite était en état de péché mortel. Le message d'outre-tombe est transmis à Marguerite qui ne s'en émeut guère. Deux mois plus tard, en janvier 1690, nouvelle vision de Sœur Tardy: « Cette Supérieure n'a pas encore fait ce qu'elle doit faire, c'est la dernière fois que je l'avertis ». Cette fois, Marguerite n'est pas insensible. Sa grande crise s'ouvrira en ce moment. Elle durera quatre années complètes et le principal épisode en sera la démission de 1693. Qu'elle ait été d'une grande profondeur, ceci apparaît à l'évidence dans les écrits mêmes de Marguerite: « Il est difficile de dire ma peine et j'ai demeuré cinquante mois dans cette peine ». M. Glandelet dira ce qui suit: « ..cette peine qu'elle dit elle-même avoir été si grande, qu'elle en avait autant qu'elle en pouvait porter »; ou encore: « ...la plus rude épreuve qu'elle avoue avoir jamais ressentie, et qui la fit beaucoup souffrir dans l'intérieur... ». Le même auteur évoquera aussi la « grande détresse » de Marguerite et surtout il se servira des mots révélateurs suivants: « ...Ce temps de ténèbres et d'horreur ».

Le drame se révèle sous deux aspects différents, bien tranchés: tel qu'il apparaît de l'extérieur, tel qu'il se manifesta aux autres tout d'abord, et ensuite tel qu'il fut dans l'intime de Marguerite. Sur ce dernier point, les révélations ne manquent pas: M. Glandelet vint à Montréal un peu plus tard, et il questionna longue-

ment Marguerite sur ce point qu'il sentait vital. Et il a transcrit les réponses dans sa biographie, y ajoutant, ici et là, ses courtes et substantielles réflexions personnelles.

L'enquête est minutieuse et elle met en évidence bien des faits importants.

Pour ceux qui la voient vivre, Marguerite est une femme âgée de soixante-dix ans, une femme très fatiguée. Les faits suivants lui ont inspiré à tort le sentiment de son indignité personnelle: les décès répétés de ses compagnes, des pertes matérielles, des désastres, ce qu'elle appelle des relâchements dans la communauté, et ensuite des problèmes qui ne se règlent pas. Ce sentiment s'exacerbe tellement qu'elle en vient à croire que ces accidents sont une punition de Dieu, que ses propres manquements sont la source de ces maux. Alors, la révélation de sœur Tardy est comme une allumette enflammée jetée dans de l'étoupe. Trop crédule, elle l'accepte sans discernement. Comme le clergé de Ville-Marie est désorganisé, elle n'a pas sous la main le directeur sûr qu'il lui faudrait. Parmi ses religieuses, elle reste muette et ne reçoit pas le réconfort qu'elle aurait pu attendre d'elles. Elle est la personne qui garde sa misère dans son propre cœur et entretient ses idées moroses de damnation éternelle. Surtout, elle ne se console pas de ne pas avoir rempli les desseins de Notre-Dame sur elle. Alors, avec l'autorisation de Mgr de Saint-Vallier, elle donne sa démission. Un an plus tard, elle recouvre son équilibre, mais elle a alors soixante-quatorze ans, et, pour elle, la vie active est terminée. De son « malheur », elle sort discréditée jusqu'à un certain point.

Le drame présentait des caractères insolites. Il cadre peu avec l'intelligence et le réalisme de Marguerite. Les prédictions de damnation éternelle, auraient-elles résisté à une confession, à une absolution, aux raisonnements ordinaires ? Non, sans doute. Puis vient l'heure de M. Tronson. On sait avec quelle lucidité géniale il saisit ce qui se passait à Ville-Marie. La lettre où il remet les

choses au point est une merveille de clarté. Tout de suite, il coupe et il taille. Les imprudents sont bientôt rappelés. L'inique sœur Tardy veut accéder jusqu'à lui, mais en un tournemain, il la démasque et il la confond; il retient en France « celle qu'on voulait mettre à la tête de l'œuvre ». Avec une célérité d'éclair, il donne des ordres précis pour que soit réparé le mal fait dans les communautés. Il écrit lui-même en particulier à Marguerite, qui rencontre enfin un cœur compatissant: « Je souhaite que tous les esprits de vos bonnes filles soient calmes, que les sujets de peine soient dissipés, et (que) toutes, rentrant dans la voie commune de l'obéissance, vous puissiez voir la sainte paix que Notre-Seigneur Jésus-Christ nous a méritée par sa mort, bien établie dans votre maison ». Puis, dans un autre endroit: « Je ne crois pas que la sœur Tardy ni que M. Bailly et M. de la Colombière retournent à Montréal. Quelques saintes que soient ces trois personnes et quelque service qu'en ait pu retirer votre maison, vous ne devez point regretter leur absence, et vous en devez mieux savoir les raisons sur les lieux que je ne pourrais vous les mander ». En un mot, la religieuse fautive et les trois prêtres étaient désavoués. Au bout de deux ans, soit en 1692, l'ordre était rétabli d'une main ferme. Si elle avait été superficielle, la crise de Marguerite se serait terminée à peu près dans le même temps. Mais elle devait durer deux années de plus.

Comme l'a pensé M. Yvon Charron, elle s'insérait dans une autre crise plus profonde, qui était commencée avant 1690, se terminerait en 1694, et qui était mystique de nature. Marguerite aurait passé en ces années par « la nuit obscure de l'esprit », du titre de l'un des principaux ouvrages de saint Jean de la Croix. Un examen révèle vite qu'un grand nombre de passages s'appliquent bien au « malheur » de Marguerite.

> *Cette nuit obscure de l'esprit survenant après celle des sens, opère la purification finale de l'âme. Cette fois, ce sont les*

racines des habitudes mauvaises, des imperfections, des humeurs vicieuses, des tendances charnelles qui sont arrachées et détruites. Le processus est infiniment douloureux: « Ce sont des âmes qui, en vérité, descendent en purgatoire toutes vivantes, puisqu'elles se purifient alors comme si elles y étaient, car cette purification qu'elles subissent est celle qu'elles devaient y accomplir ». Plus loin, saint Jean de la Croix parlera du Purgatoire. Pour lui, cette nuit restera une « nuit de tempête et d'horreur », plus douloureuse que tout ce que l'on peut imaginer.

Elle s'accompagne de phénomènes bien particuliers. La personne qui la subit est dans « la persuasion intime qu'elle est la plus mauvaise de toutes les créatures... La vue et le sentiment de sa propre misère lui font appréhender qu'elle ne soit perdue et que son bonheur ne soit fini à jamais... ». Elle éprouve « le mépris de soi ». Elle « est totalement enivrée et imprégnée du sentiment des maux où elle voit clairement ses misères... Aussi est-elle incapable de prier et d'assister avec beaucoup d'attention aux offices divins: il lui est encore moins possible de s'occuper de choses ou d'affaires temporelles... Elle reconnaît clairement qu'elle n'est digne ni de Dieu ni d'une créature quelconque... (Ses misères intérieures), elle les découvre toutes à la clarté de cette divine et obscure lumière... (Elle) commence à découvrir qu'il y a en elle un autre abîme, celui de sa pauvreté et de sa misère, et c'est l'un des principaux tourments qu'elle endure... (Elle éprouve) des anxiétés d'amour... (Mais) en tout ce qu'elle pense, elle rêve au Bien-Aimé; dans tout ce qu'elle dit et dans tout ce qu'elle fait, elle parle et elle s'occupe de Lui... Son unique souci est celui du Bien-Aimé... (Elle se découvre) dans un abîme secret où elle se voit clairement très éloignée et séparée de toute créature... »

Ces chapitres qui sont parmi les plus beaux qu'ait écrits ce grand docteur de l'Église, apportent ainsi maintes notations sur lesquelles on peut superposer, de façon qu'elles concordent bien, des notations extraites des *Ecrits Autographes* ou de la biographie de M. Glandelet. Ce dernier surtout est précieux car son enquête fut minutieuse. Tout d'abord, il a très bien saisi ce sentiment aigu, vivant, torturant, d'indignité personnelle qui fut l'ossature de la crise de Marguerite: « Comme cette âme, écrit-il, avait de très bas sentiments d'elle-même et qu'elle se croyait de plus chargée des fautes de ses sœurs, les imputant à ses infidélités, elle se regarda dès lors comme l'objet des colères et des malédictions de Dieu, qu'elle confessait avoir bien méritées. » Même sa propre damnation lui paraît plausible dans cette lumière. Personne dans le monde n'aurait été aussi infidèle qu'elle. Qui est ensuite plus incapable de prier parce qu'elle se croit *perdue?* Voici ce qu'elle écrit: « Ma plus grande peine est de (ne pas) savoir comment je pourrai retrouver ce que j'ai perdu, car je ne vais à la sainte communion qu'en crainte ». La sécheresse spirituelle, l'appréhension sont telles que voici cette Marguerite, supérieure de communauté, qui passe quatre mois sans communier et ne communie ensuite que rarement, et par obéissance à la règle ou aux confesseurs. « Je l'ai fait, dit-elle, quoique avec bien de la froideur et de la répugnance... On remarqua l'année passée, que je n'avais pas communié le jour de l'Ascension... ». Dans cette aventure, l'élément le plus saisissant, est l'amour de Dieu qui déborde de cette âme, qui imprègne chaque mot et chaque phrase qu'elle prononce, mais qui, dans le même temps, se déguise si bien, se dérobe avec tant d'adresse, qu'il devient comme invisible et inexistant, à celle qui en souffre toutes les tortures. « Souvent, dira Marguerite, j'ai communié avec bien de la répugnance, voyant que ma peine m'occupe plus que l'amour de mon Dieu; et *c'est ma plus grande peine,* car, dans le besoin que j'ai de prières, je suis sans

ferveur, il faut donc que je mendie auprès de vous ce secours, comme je l'ai déjà fait, avec votre permission, auprès du Père Chaumonot, le voyant bon ami de la Très Sainte Vierge, dont je me suis attiré l'indignation par une mauvaise conduite, après toutes les faveurs qu'elle m'a faites ». Cette charité brûlante peut-elle s'exprimer avec plus de densité d'expression que dans la phrase suivante: « *...Sa grande détresse était de se croire en la disgrâce de Dieu, éloignée de son amitié, ce qu'elle disait lui être un tourment insupportable, comptant pour rien tout le reste....* » Jamais, semble-t-il, l'unique souci du Bien-Aimé, ne peut se révéler aussi nettement. Parmi toutes les douleurs de Marguerite, son espérance reste intacte: « *Je n'ai pourtant jamais douté de la miséricorde de Dieu et j'espérerai en lui quand je me verrai un pied dans les enfers* ». Un peu plus loin, elle dira qu'elle « s'abandonnait volontiers à la justice divine ».

Comme le dit saint Jean de la Croix, des éclaircies illuminent cette nuit; M. Glandelet nous révèle que « ces intervalles... ont été fort courts comme on l'a su d'elle-même, et le reste du temps, ne pouvant, dit-elle, faire autre chose que de gémir et de prier aux pieds de Notre-Seigneur... »

Dans le même temps, Marguerite est très sensible aux grâces qu'elles reçoit et elle invite ses compagnes à obéir aux inspirations qui leur viennent: « Je ne sais si nous aurons le cœur si resserré que de ne nous pas rendre aux volontés de notre adorable Sauveur ou si nous ne craindrons point de nous endurcir par les avertissements et les touches que nous recevons si souvent pour suivre ses desseins. Mes chères Sœurs, rendons-nous promptement... » Après avoir demandé pardon de ses fautes, elle ajoute: « Je m'offre à lui pour faire de moi ce qu'il lui plaira, pour le temps et pour l'éternité ».

Aussi, après avoir examiné attentivement les dispositions de Marguerite pendant cette période, M. Glandelet affirme qu'elles

« portent toutes les marques du bon esprit qui la possédait, puisqu'on y remarque une humilité foncière, un abandon sans réserve à la divine volonté, une confiance entière en sa bonté et en l'intercession de Notre-Dame, une obéissance aveugle à ses supérieurs et les autres vertus, et *surtout un amour très pur qu'elle avait pour son Dieu, dont elle envisageait les seuls intérêts* ». Aussi a-t-elle mérité cette autre notation de saint Jean de la Croix qui sait à l'occasion user d'une violence superbe et nécessaire: « Semblable à la lionne ou à l'ourse qui s'en vont avec force et anxiété à la recherche de leurs petits qu'on leur a enlevés et qu'elles ne retrouvent pas, cette âme blessée court à la recherche de son Dieu. Comme elle est dans les ténèbres, elle se sent séparée de lui, et cependant elle se meurt d'amour pour lui ».

Mais comment constater jusqu'à quel point ce drame spirituel fut poignant, sans lire tout ce livre où saint Jean de la Croix en parlait en toute connaissance de cause, mais avec une espèce d'horreur. Et Marguerite, elle, pendant toutes ces interminables années, n'eut personne pour lui apporter la compassion, la consolation, l'encouragement. Elle ne trouva pour ainsi dire que cette sœur Tardy qui la repoussa dans ses affres. Personne pour lui expliquer les phénomènes qu'elle subissait, adoucir ses sécheresses et ses désolations, lui indiquer en elle-même son amour divin, la conduire par le chemin le plus court vers l'issue prochaine. Du cycle où elle tournait, elle s'échappa comme par hasard, en trébuchant et en titubant; ou plutôt, c'est Dieu lui-même qui vint la prendre par la main pour la tirer au port.

Car la fin de la crise fut aussi caractérisée que la crise elle-même. Après les ténèbres de la nuit, voici l'irruption de la lumière. Marguerite était comme enfermée entre des murs étouffants, et soudain une fenêtre s'ouvre, tout baigne dans une limpide clarté.

Résultats de la crise

POURQUOI cette suprême épreuve ? Une âme est, par elle, adaptée à l'union à Dieu, comme elle est adaptée dans l'au-delà par les souffrances du Purgatoire. On peut même distinguer les lueurs de cette aube dans cette phrase de M. Glandelet: « ...Car le calme succédant à l'orage et à la tempête, elle se trouva depuis dans une grande présence et tranquillité d'esprit, et Notre-Seigneur, voulant la dédommager des pertes apparentes qu'elle croyait avoir faites..., versa dans son âme une surabondance de lumières et de consolations, dont elle était tout étonnée, comme elle l'a témoigné plusieurs fois à la personne de confiance dont on a parlé ». Des « lumières » qui lui viennent pendant et après la crise, naîtra aussi la vocation littéraire de Marguerite.

Toutefois, un autre résultat humain fut désagréable à Marguerite, bien qu'il fût nécessaire. Elle ne confiait pas facilement l'intime de son cœur comme le prouvent amplement ses écrits. Et cette retenue naturelle s'aggrava jusqu'au mutisme comme le voulait précisément la nuit obscure de l'esprit. Sur ce point, M. Glandelet offre son témoignage: « Cependant, dit-il, quelque désir qu'elle en eût pour lors, elle n'avait pas la possibilité de s'expliquer là-dessus, comme elle l'aurait voulu, soit parce que la grandeur de sa peine lui ôtait une certaine liberté d'esprit pour converser avec ses sœurs, soit parce que ses paroles n'ayant point, disait-elle, d'onction, Dieu ne permettait pas qu'on l'écoutât, soit enfin parce

qu'elle se croyait indiscrète, inhabile et sans force pour quoi que ce soit ».

Les compagnes de Marguerite ne devinent pas la terrible nuit par où elle passe, elles ne distinguent que les apparences extérieures qui lui sont défavorables. Pour elles, Marguerite est la religieuse qui a été la victime des supercheries de Sœur Tardy, qui probablement est devenue inhabile aux affaires temporelles. Un mystique de l'école française sortit de phénomènes pareils tout déconsidéré aux yeux de ses supérieurs et de ses égaux. Les autres religieuses de la Congrégation auraient porté sans doute un jugement moins sévère si la sœur Tardy et son groupe avaient fait plus d'adeptes parmi elles. Mais il semble qu'elles furent imperméables à la contagion du mal. Un fait tend à le prouver. Au mois de mai 1691, Marie Barbier revint de Sainte-Famille et de Québec. Une rumeur avait couru dans la communauté à l'effet qu'elle avait été favorisée de visions dans ses missions et que sa conduite avait prêté en plusieurs circonstances à de mauvaises interprétations. Après les impostures de Sœur Tardy, les « visions » n'étaient pas populaires à la Congrégation et Marie Barbier est « suspecte à ses sœurs et à d'autres ». L'une de ses compagnes, Sœur du Saint-Esprit, c'est-à-dire Marguerite Le Moyne, lui fait même de violents reproches. Bien plus, « on l'applique aux plus vils exercices de la maison, pensant l'humilier par là... On se trompait, car on ne pouvait lui faire un plus grand plaisir, comme il parut bientôt après, aux unes et aux autres, qui changèrent incontinent d'opinion, et convertirent le blâme qu'elles lui avaient donné et l'éloignement qu'elles avaient témoigné à son égard, en des sentiments d'estime et de confiance qu'elles lui firent paraître, par le recours continuel qu'elles eurent à elle en leurs doutes et en leurs peines, et par le choix qu'elles en firent un an après pour leur assistante en l'année 1692, et le 5 septembre suivant pour leur

Supérieure, ce que Notre-Seigneur lui avait fait connaître quelques jours avant ces deux élections ».

Cet incident a évidemment pour toile de fond la tragédie de Marguerite dont toutes les religieuses peuvent constater le désarroi moral et intellectuel. On ne s'imagine pas que celle-ci ait pu se dispenser de communier pendant des mois ou certains jours de fête sans que sa conduite soit remarquée. D'autre part, dans sa propre confession, elle va plus loin encore: « ...Comme depuis bien du temps nos sœurs avaient perdu la confiance en moi et moi la liberté de leur parler, et que je ne savais pas ce qui se faisait en la maison », elle ne pouvait infliger à personne de reproches; sa « négligence » était telle qu'elle ne pouvait blâmer les fautes de ses compagnes qui pourtant la faisaient souffrir. Elle prie Monseigneur de Saint-Vallier de la remplacer « dans l'espérance que tout se ferait plus parfaitement ».

Ces faits apportent une concordance de plus avec la description de saint Jean de la Croix; il importe de la bien noter. Marguerite sort de sa nuit obscure avec une perte de prestige considérable auprès des religieuses qu'elle dirige; ce qui lui a procuré un avancement spirituel immense, l'a décriée du même coup à leurs yeux. Et comme dans toute cette aventure, il est facile après coup de deviner l'intention de Dieu, de Notre-Dame, qui avaient toujours leurs desseins précis sur Marguerite et qui exigent maintenant d'elle l'accomplissement d'un ultime devoir.

Marthe et Marie triomphent également

QUAND Marguerite sort enfin de son antre de ténèbres pour surgir dans la clarté du soleil, elle a cessé d'être supérieure et elle est reléguée dans l'infirmerie avec Catherine Crolo. Le Conseil a bien créé pour elle de vagues fonctions d'« admonitrice »; mais en fait, elle est exclue de l'administration et de la direction de la communauté. À sa porte, viennent mourir les agitations du monde.

D'avance, on aurait pu présumer que dans cet isolement la félicité serait le lot de Marguerite. Enfin, elle est réduite à l'existence humble, cachée et abjecte qu'elle a rêvée. Éloignée des affaires comme elle le souhaite depuis longtemps, déchargée de ses soucis, elle se livrera à la contemplation et à l'exercice des vertus; assise aux pieds du Sauveur, elle ne perdra pas un mot de la parole divine. Toutefois, une attente semblable ne tient pas compte de la nature complexe de Marguerite. Cette « *Marthe* » soudainement muée en « *Marie* » serait au comble du bonheur si elle était aveugle et sourde. Mais ses regards se promènent autour d'elle, ses oreilles captent les bruits. En un moment, elle distingue toutes les tâches à exécuter. Ne les a-t-elle pas toujours accomplies avec succès, car elle est très bien douée pour l'action ? Elle observe qu'une période de recueillement après la messe n'est pas bien observée, que le signe de la croix est mal fait, que l'austérité des débuts se mitige un peu; elle sent que telle ou telle instruction devrait être donnée. Et bientôt la *Marie* qui ouvrait son attention

toute grande au Sauveur, ne peut plus tenir en place et se relève d'un seul mouvement.

Ce sera toujours durant cette dernière période que l'on saisira enfin cette secrète Marguerite sur le vif. Deux vocations, deux âmes sont-elles inextricablement mêlées en elle ? De toute sa ferveur de jeune fille, elle a voulu entrer chez les Carmélites et chez les Capucines; cet idéal la tenait si bien, si profond qu'elle a hésité à Paris et à Nantes, et malgré les promesses de la Vierge Marie, avant d'abandonner pour toujours le rêve du cloître. Toujours, elle soupirera après l'anonymat des contemplatives, leurs méditations, la suavité de la présence du Sauveur. Il lui faut sa pitance d'oraison, de solitude, de prière, de dévotion isolées; dans quelque milieu qu'elle se trouve, elle le transforme tout de suite en monastère, car tout entière recueillie, elle ne voit et n'entend que le Sauveur. Mais soudain survient l'exigeante et impérieuse « Marthe » avec son zèle dévorant de tout mettre à l'ordre dans la maison. Celle-là, elle veut travailler activement pour Dieu en plus de l'écouter et elle sait exactement quoi faire pour sa gloire. Dans le travail d'évangélisation, elle a su distinguer tout de suite une très grande tâche. Avec une sûreté de mouvement qui tient du prodige, elle l'exécute sans hésitation. Elle sait où elle va et ils l'apprendront vite ceux qui veulent la détourner de sa route. Elle avance d'un pas sûr, considéré, pesant sans fin avec justesse tous les facteurs de son entreprise. Non seulement elle est une *Marthe*, mais une *Marthe* géniale.

Les mêmes tendances jumelées se découvrent facilement ensuite dans la doctrine de Marguerite. On peut facilement y saisir deux âmes, deux esprits. On dirait parfois que la *Marthe* et la *Marie* prennent la plume à tour de rôle. Qui peut se tromper sur le sens de la petite vie humble, discrète, pauvre, simple, retirée, recueillie, qu'elle conseille à ses compagnes ? Et l'instant d'après, avec une énergie aussi fougueuse, elle les dirige vers l'instruction des petites

filles, vers l'activité paroissiale. Peut-on dire alors qu'une fusion entre des éléments contraires ou disparates ne s'est faite ni en Marguerite ni dans sa spiritualité ? Qu'elle est une maison divisée contre elle-même ?

Non. Marguerite n'était pas destinée à être une *Marie* toute sa vie, ou bien une *Marthe* toute sa vie. Elle était vouée à être alternativement durant la même existence, soit *Marthe,* soit *Marie.* Elle était née pour osciller sans fin entre les deux types de la religieuse. C'est pourquoi se manifestent continuellement dans sa conduite ces alternances nuancées, très fines, très douces, très dramatiques en même temps. Quand la *Marie* en elle ne peut se livrer assez longtemps à ses oraisons secrètes, on entend son gémissement continu et sa plainte; quand la *Marthe* en elle ne peut se livrer à l'action, elle est bientôt hors d'elle-même et se demande ce qu'elle peut bien être venue faire sur cette terre. Et souvent les dialogues entre *Marthe* et *Marie* ont une espèce d'accent tragique qui surprend dans cette Champenoise lucide.

Mais pourquoi cette oscillation sans fin entre deux genres de vie ? Parce que c'est justement ce mélange de contemplation et d'action qui constitue la religieuse séculière et que Marguerite fut une grande religieuse séculière. Ce mouvement alternatif, très net, mais en même temps très harmonieux et très mœlleux, Marguerite l'avait très bien saisi dans son grand modèle, Notre-Dame; elle tenta toute sa vie de l'imiter, elle l'éleva comme un grand idéal à la Congrégation. Si l'on en juge par ses écrits, elle le prêcha sans fin à ses compagnes. Et ses instructions possédaient une vertu communicative puisque dans la suite des temps, devaient se manifester continuellement dans sa communauté des religieuses éprises comme elle de la prière intérieure et de l'action extérieure; s'efforçant d'insérer l'une et l'autre dans le cours de leur existence; souffrant de ne pas avoir deux vies pour ne pas consacrer chacune exclusivement à l'une des deux manières de plaire à Dieu.

Les Canadiennes

DANS quelle direction s'orienterait cette *Marthe* en Marguerite qui, du jour au lendemain, était mise en disponibilité ? Durant quelques années, elle ne se montra pas trop exigeante car *Marie*, la contemplative, était comblée de suavité. Au sortir de la crise elle obtint de bien grandes faveurs: « Notre bon Dieu, écrira-t-elle, me fait la grâce que tous les désirs que je sens se terminent doucement; cependant, je n'ai rien fait pour mériter cette miséricorde, elle est toute gratuite. Il me semble que j'ai toute la volonté d'en être reconnaissante, n'ayant plus rien à faire que de m'étudier à accomplir la volonté de Dieu, à laquelle je me suis vouée de tout temps ». Dans une autre courte phrase, elle affirmera qu'elle ne peut guère discourir dans une oraison, mais qu'elle s'arrête à un point qui, soudain, l'absorbe tout entière. Ce phénomène qu'elle indique en quelques mots est justement celui par lequel a passé Marie de l'Incarnation quand son confesseur voulait à toute force la faire discourir alors qu'elle se perdait tout de suite dans la contemplation.

Marguerite possédait aussi beaucoup de délicatesse. Quand elle cessa d'être supérieure, elle ne s'ingéra pas indûment dans les affaires. M. Glandelet apporte sur ce point son témoignage précis; elle éprouve toujours « un désir très ardent de voir sa communauté sur un pied de grâce et de ferveur »; elle veut que les règles soient observées; « mais elle s'est toujours comportée en cela comme une inférieure qui... représente aux personnes qui peuvent ou qui doivent y contribuer, les choses qui lui paraissent pouvoir faire cet

effet ». Jamais elle ne parlera qu'après avoir obtenu l'assentiment de ses directeurs.

D'autre part, durant les cinq années qui suivirent sa démission, diverses affaires nécessitèrent le concours actif de Marguerite et son besoin d'agir fut en partie comblé. Trois jeunes Canadiennes dirigeaient maintenant la Congrégation: Marie Barbier, Marguerite Le Moyne et Catherine Charly. Toutes les trois avaient été formées par la fondatrice et la reflétaient d'une manière profonde. Si l'on veut savoir ce que donnait son enseignement, c'est vers elles qu'il faut se tourner. Sans doute, elles étaient douées d'une façon exceptionnelle, elles avaient, chacune, une personnalité propre; mais sur les dispositions de chacune s'était posé le sceau brûlant de Marguerite. Du jour au lendemain, des jeunes, des moins de trente ans, tentaient, et dans des circonstances difficiles, de mener à bien une entreprise qui n'avait pas franchi sa dernière étape. Elles saisirent énergiquement le pouvoir entre leurs jeunes mains, mais de façon si totale que l'on devinera toujours quelle perte de prestige Marguerite avait soufferte durant sa crise mystique.

La chapelle du couvent

UNE première grande affaire commencée par Marguerite ne pouvait se terminer sans elle: la construction de la chapelle du Couvent. En 1689, les guerres iroquoises avaient repris avec furie et elles dévastèrent les côtes sur une longue distance en amont et en aval de Ville-Marie. Les ressources avaient manqué en 1690. Le couvent incendié avait été

reconstruit, mais sans oratoire et les religieuses devaient se rendre à l'église paroissiale.

Voici qu'en 1692 se présente à Marguerite la descendante de l'une des meilleures familles du pays, Jeanne Le Ber, avec son étrange vocation de recluse qu'elle pratique déjà, depuis plusieurs années, dans la maison de ses parents. Elle donnera quatre mille livres pour l'érection du sanctuaire dont la Congrégation a besoin, mais à la condition d'être admise dans la communauté, non pas à titre de religieuse enseignante mais bien de religieuse-ermite. Elle s'enfermera dans un petit logis attenant au chœur et y vivra jusqu'à sa mort. Qui mieux que Marguerite, peut comprendre cette âme mystique ? Elle accepte, mais les travaux ne peuvent commencer qu'en 1694 alors qu'elle-même est devenue une espèce de recluse dans l'infirmerie. Bientôt s'élève, d'après les plans de Jeanne, une réplique de la maison de Lorette. En 1695, elle n'est pas terminée. Pour en hâter le parachèvement, les sœurs font une neuvaine. Subséquemment, un incendie ravage l'hôpital et les Hospitalières se réfugient à la Congrégation; comme elles sont cloîtrées, la chapelle doit être terminée le plus tôt possible.

Le 4 août, dans l'après-midi, a lieu l'unique cérémonie du genre en Nouvelle-France. Des parents, des amis, des membres du clergé conduisent Jeanne Le Ber dans son logis de recluse. La population est accourue, M. Dollier de Casson prononce un sermon. Maintenant, Jeanne est enfermée à jamais; désormais, on l'apercevra à peine derrière la petite grille qui lui donne vue sur le sanctuaire et par où elle reçoit la sainte communion.

En cette occasion, le cœur de Marguerite déborde d'allégresse. La Congrégation enregistre un nouveau progrès, tout comme les grands ordres, elle possède maintenant sa chapelle. « ...Le Souverain de tous les êtres », écrira-t-elle, « le Créateur du ciel et de la terre et de toutes choses, notre Dieu, avait bien voulu prendre place dans cette maison qu'elle lui avait donnée ». Un peu plus tard, elle

écrira elle-même ce qui suit: « Je ne trouve point de termes pour lui rendre des actions de grâces pour tous les bienfaits que nous avons reçus de sa divine majesté, spécialement de cette faveur de la posséder au très saint sacrement de l'autel ». Cette dévotion au Saint-Sacrement s'accentue beaucoup en Marguerite durant les dernières années de sa vie; ou plutôt, elle avait toujours été très vive depuis que l'Enfant-Jésus lui était apparu. En 1698, à l'émission publique des vœux, le nom de Sœur du Saint-Sacrement remplacera celui qu'elle avait toujours porté. Notre-Dame l'aura conduite à son Fils, comme elle Lui conduira et presque d'une façon sensible l'ardente Marie Barbier.

Les règles

DANS la vitale question des règles, Marguerite travailla aussi en collaboration étroite avec le nouveau conseil. Elle avait soixante-quatorze ans quand le problème se posa, elle en avait soixante-dix-huit quand une solution mit fin aux difficultés.

De son voyage en France de l'année 1680, elle était revenue à Ville-Marie avec les renseignements et les conseils nécessaires. Mais Mgr de Laval n'était pas disposé à procéder. Il était réticent. Plus tard, Marguerite obtint la collaboration des Sulpiciens. M. Tronson était conquis et il demandait avec instance à l'un des Messieurs de Montréal, M. de Valens, d'étudier le projet de Marguerite et de le reviser. Celui-ci ne se sentait pas doué pour cette tâche, mais il était sur le point de se mettre à l'œuvre, quand Marguerite donna sa démission. Mgr de Saint-Vallier, le nouvel

évêque, était présent. Il se saisit du problème, demande une copie des règles, l'apporte à Québec.

Un an plus tard, au mois de mai 1694, la foudre tombe sur la Congrégation. Mgr de Saint-Vallier revient en effet avec les règles qu'il a élaborées durant l'hiver. Quand les religieuses sont réunies en chapitre, il les leur impose tout de suite, bien qu'elles changent du tout au tout le caractère de la communauté. De ces séculières qui l'écoutent, il fera peu à peu des Ursulines en les affiliant à cet ordre tout d'abord, en les y incorporant ensuite. Bien plus, ces dernières avaient accepté le plan, elles avaient trouvé des bonnes volontés à Montréal. On leur avait même réservé une maison avec cour et jardin. Le prélat impose les règles de saint Augustin. Pour le moment, les vœux ne seront que des promesses solennelles. Les postulantes devront verser une somme de 2.000 livres. La clôture est prévue. Enfin, tous les détails du nouveau régime sont minutieusement réglés. Et pour tenir en main cette Congrégation où il s'était largement immiscé déjà, Monseigneur lui impose un vœu spécial d'obéissance à sa personne. Ce n'est pas l'invitation à une discussion qu'il apporte, mais la signification d'un dessein précis qui sera exécuté par étapes.

Chez Mgr de Saint-Vallier, comme chez son prédécesseur, c'est le même recul à la dernière minute, devant l'innovation qu'étaient les communautés séculières; la même conviction sourde que ces sociétés de femmes pieuses, charitables, bien intentionnées, n'étaient pas viables ou ne possédaient pas les éléments de durée; qu'elles n'étaient pas liées par une spiritualité forte et une vocation déterminée; qu'elles n'étaient pas suffisamment protégées contre la contamination extérieure si elles ne vivaient pas dans le cloître.

Pour ce qui est de la Congrégation de Notre-Dame canadienne, ne passe-t-elle pas actuellement par une crise d'affaiblissement ? Tous connaissent les désastres qui l'ont frappée, — deuils

successifs, incendie, pertes matérielles, — tous sont au courant du « malheur » de Marguerite et de sa démission. L'Institut est trop pauvre pour se continuer. Les sœurs qui le dirigent maintenant sont très jeunes et manquent d'expérience. La supérieure, Marie Barbier, pratique d'héroïques vertus mais sous un extérieur qui n'impose guère confiance. Selon M. Glandelet, son « fond de grâces et de vertus » qui était très riche, était « obscurci, caché, et comme anéanti, sous des manières d'agir à l'extérieur, assez disgraciées... » Elle écrit bien, mais elle s'exprime mal de vive-voix. Bien étrange chef dans une conjoncture pareille et que l'on peut trembler de voir à la tête de la Congrégation si l'on ne connaissait pas la valeur immense de la sainteté aux yeux de Dieu.

La lutte pour survivre

TOUTE la Congrégation est atterrée. Marguerite plus que les autres ? On ne sait. Peut-être est-elle bien au courant de l'histoire de la première Congrégation de Notre-Dame, des épreuves torturantes auxquelles Dieu et le curé de Mattaincourt soumirent Alix Le Clerc et ses compagnes. Il semble parfois que le Seigneur veuille savoir si jusqu'au tréfonds de soi-même, on est enraciné dans une vocation où si on ne l'est pas, s'il s'agit de vélléités ou d'une résolution où l'on se met tout entier.

Toutefois, la question principale se situe aujourd'hui en dehors de Marguerite. A-t-elle bien formé ces jeunes âmes qui pilotent maintenant la Congrégation ou qui en font partie ? Constituent-

elles une matière amorphe et malléable à qui de nouvelles mains peuvent imposer un nouveau modèle ? Sont-elles assez pénétrées de la spiritualité qui leur a été enseignée pour tenir le coup ? Sont-elles convaincues jusqu'au fond d'elles-mêmes que leur vocation est belle et leur tâche nécessaire ? Leur volonté est-elle molle, incertaine, ou est-elle résolue ? Auront-elles le cran de soumettre leurs observations raisonnées et raisonnables ?

Dans sa retraite, Marguerite est bientôt rassurée. Toutes ses religieuses sont des filles séculières selon les instructions spirituelles qu'elle leur a souvent données, toutes ont une vocation nette, une volonté tenace et savent exactement ce qu'elles veulent. Elles se battront pour leur idéal, toutes ces jeunes, et à fond, et avec du mordant. On ne ferait pas avec la Congrégation des choux et des raves. Bien disciplinées toutefois, pas frondeuses, passant bien au large de Port-Royal; échappant parfois un mot dur, mais d'ordinaire, respectueuses, comprenant la délicatesse et la gravité du problème, toujours loin de la révolte et tenant leur soumission prête, en cas de défaite finale. Mais soulevées, emportées par l'espérance, confiantes dans le bien fondé de leur cause et dans la justice finale qui règlerait le problème. Elles n'avaient rien du mollusque. L'histoire sait bien que ce fut la grande épreuve de la Congrégation et que si Marguerite n'avait pas été à la hauteur dans la formation des postulantes, son initiative aurait échoué.

En y regardant de près, la Congrégation n'est pas affaiblie comme on le pense. Dans l'ombre, en arrière, les deux recluses qui prient: Jeanne Le Ber et Marguerite qui n'a pas déposé les armes. Cette Marie Barbier, si disgraciée sous bien des rapports, n'est pas un adversaire méprisable: par son aptitude à comprendre les âmes et à dire le mot nécessaire, elle a toute la Congrégation dans sa main. Puis elle s'inflige des macérations si effroyables pour expier les fautes de sa communauté, que son assistante croit

prudent d'en aviser M. Glandelet, à Québec. Il est dangereux de se battre contre des personnes qui, dans leur amour de Dieu, atteignent de telles extrémités. De son côté, Marguerite Le Moyne a de l'assurance, elle donne l'impression d'avoir été bien équilibrée, très intelligente. Elle aussi, mourra en odeur de sainteté. Et dans le danger, la Ligue de Ville-Marie s'affermit: Congréganistes, Hospitalières, Sulpiciens travaillent dans l'union depuis longtemps. Le cas des communautés séculières se règle déjà de différentes façons dans le monde catholique; mais il est clair, dès le début, que cette Congrégation de Notre-Dame, toute petite qu'elle est encore, est de taille à livrer une rude bataille pour ses droits à la vie, dans l'Église.

Au début, le conflit prend un ton amer mais qui ne dure pas. Le nouveau conseil de la Congrégation a supprimé l'œuvre de la « Providence »; elle pesait lourdement sur les épaules de la Communauté. Durant les dernières années, les Sulpiciens avaient apporté une assistance financière substantielle, mais maintenant ils sont obligés de la discontinuer. La Congrégation ne peut plus s'imposer de sacrifices supplémentaires, et elle doit se spécialiser dans l'enseignement. À Québec, elle a abandonné, après quelques années, un ouvroir du même genre. Après avoir accepté l'Hôpital-Général de la même ville à la demande de l'Évêque, elle s'en désiste après quatre ans et le remet aux Hospitalières.

Naturellement, la fermeture de la « Providence » à Ville-Marie ne plaît pas à Marguerite, qui offre de s'en charger seule et de trouver des fonds. Toutefois, le Conseil maintient sa décision, même quand Mgr de Saint-Vallier ajoute ses instances à celles de Marguerite. L'évêque aussi est animé d'un excellent motif, la grande charité de son cœur qui le précipite au secours des déshérités. Le heurt est vif. Le prélat prétend que les religieuses sont « entêtées », il les accusera de « faire les dames ». Il cause

en particulier avec quelques-unes d'entre elles, il veut les gagner pour constituer une autre Congrégation qui serait souple entre ses mains. Il échoue contre le bloc solide qu'est la Congrégation, car le Conseil des jeunes canadiennes reste intraitable et c'est sagesse. La Communauté n'est pas assez puissante pour s'étendre dans le vaste domaine des œuvres de charité, elle a choisi son lot, elle doit s'y tenir sous peine d'échouer partout. Déjà, on exige des religieuses tout ce qu'elles peuvent donner. L'Institut ne pouvait s'étendre « au-delà des bornes qu'il doit raisonnablement avoir ».

Quant au problème principal, les Règles, il donne lieu aussi à des paroles assez vives. Le prélat dit aux sœurs « qu'il n'avait que faire de consentement et acceptation, et qu'il voulait qu'elles observassent ce qu'il leur prescrivait ». Car le conseil des jeunes décline l'invitation à une soumission immédiate. La matière n'exigeait-elle pas une étude attentive ? Comment savoir autrement ce que l'on exigeait ? Qu'était-ce au juste que ces promesses solennelles qui prenaient l'apparence de vœux ? Pourquoi un vœu particulier d'obéissance à l'Évêque ? Pourquoi le cloître dans un avenir rapproché quand les Congréganistes ne voulaient « point d'autres chaînes que celles du pur amour ? » Consulter et se renseigner demandent des délais.

Après l'engagement initial, on piétine un peu sur place. Avec l'assistance de M. de Valens, le conseil compose un mémoire mais ne l'envoie pas. Puis Marie Barbier expédie à Mgr de Saint-Vallier une lettre, mais conçue en termes trop généraux et trop vagues. À Ville-Marie, on comprend vite que l'homme qui peut dénouer cette situation dangereuse était précisément le grand supérieur des Sulpiciens, M. Tronson. Celui-ci achève son existence sur terre. Sa finesse et sa lucidité sont si extraordinaires qu'on s'adresse à lui de partout dans l'Église. Dans le moment, il tente d'arbitrer les différends qui se sont élevés entre Bossuet et Fénélon dans

l'affaire du quiétisme. Par ses Messieurs de Ville-Marie, il connaît à fond les affaires canadiennes. Il a une très haute idée de Marguerite et de la Congrégation. Ne lui avait-il pas écrit ceci en 1693: « J'ai une estime si particulière pour votre Congrégation, que je ferai volontiers tout ce qui pourra dépendre de moi pour la mettre dans l'état que vous désirez ». Sous la plume d'un homme qui mesure aussi bien ses mots que ses actes, cette phrase en dit long sur sa conviction intime. Ces faits expliquent que l'on saisit vite à Montréal que lui seul peut sauver la Congrégation.

C'est M. de Valens qui lui expose tout le problème. M. Tronson devine bien qu'on veut le charger d'une autre affaire importante, délicate. Il n'a pas d'autorité pour trancher le débat, il ne se croit pas la compétence voulue, il est surchargé, surmené, sa santé est déjà très mauvaise. Il veut passer le fardeau à un autre. Mais sur ces entrefaites, l'évêque de la Nouvelle-France arrive à Paris, et vient le consulter. Les deux partis recouraient à lui. Alors, il distingue bien l'occasion de les amener à une solution raisonnable. Il est tout à fait doué pour cette tâche, car il a du doigté, une grande adresse, des talents diplomatiques hors du commun. Il engage donc les pourparlers, mais à sa façon. Il veut connaître le différend à fond. Il demande les renseignements voulus à M. de Valens, à la supérieure, Marie Barbier. Il devine aussi que celle qui souffre le plus pendant toutes ces discussions, c'est Marguerite. Il lui écrit pour la consoler. Il la rassure assez tôt: Mgr de Saint-Vallier ne voulait pas faire des « religieuses » avec ses compagnes. « Je sais combien votre Institut est utile à Montréal, les fruits que vous y faites et la bénédiction que Dieu y donne. » Il tâche d'arranger les choses.

Un grand historien de Marguerite, Dom Jamet, écrit ce qui suit: « Marguerite avait signé le mémoire de ses compagnes. Elle ne l'avait point rédigé, mais elle l'avait inspiré. C'étaient ses idées qu'on y retrouvait. Pour les premiers mois et même les

premières années qui suivirent sa démission, nous n'avons guère sur elle que des pièces qui nous parlent de l'inquiétude commune. Cet anxiété de toutes était d'abord la sienne, et il ne pouvait en être autrement, puisque c'était la mission même que Dieu lui avait donnée qui était maintenant à l'épreuve ». Dans son zèle, elle s'offre même pour retourner en France où se prendrait la solution; « ce qui ne réussit pas », dit-elle. Et cette décision du Conseil n'est pas pour surprendre, si l'on sait ce qu'étaient à cette époque les voyages en mer et la manière dont Marguerite les faisait. Et elle avait alors au delà de soixante-quinze ans.

Les grandes lignes de ce débat à l'intérieur de l'Église, on les connaît assez. Au fond, ce sont les communautés séculières qui réclament leur droit à l'existence. Depuis longtemps, leurs plaidoyers rencontraient des oreilles sympathiques. Des évêques, des prêtres, distinguaient le bien qu'elles feraient un jour partout. Déjà, elles avaient franchi le stage des épreuves concluantes. Et qui condenserait dans une formule plus lapidaire, plus dure que toutes les autres, splendide, leurs arguments répétés, que cette Marie Barbier qui écrira soudain à l'évêque de Québec, la phrase suivante: « Je vous supplie, Monseigneur, que nous n'ayons pas d'autre constitution que la vie de la Très Sainte Vierge». Raccourci, supplication d'une force et d'une logique terribles quand on y pense. Jamais on ne pourra formuler plus heureusement toute la spiritualité de Marguerite, qui lui était venue de M. Gendret, qui repose sur cette fine pointe; l'imitation de Notre-Dame dans sa « vie voyagère ». Les Congréganistes et bien d'autres sœurs en France, avaient accepté cet idéal avec une poignante sincérité; il les avait conquises tout entières; toutes leurs aspirations étaient concentrées dans cette imitation étroite. Leurs âmes en étaient imbues. C'est ce qui les avait attirées à la Congrégation, qui les y retenait. Jusqu'à une profondeur insoupçonnée elles sont des

religieuses séculières et non des religieuses cloîtrées. Leur supérieure est vraiment Notre-Dame, leur désir opiniâtre est d'aller et venir dans le monde, recueillies, faisant le bien. Les instructions de Marguerite sur ce sujet, esquissées, développées, répétées, les ont empoignées. Et, maintenant, de nouveau, elles frappent à la porte de l'Église.

En Nouvelle-France, la Congrégation possède déjà des positions fortes. Quand les évêques veulent à la fin la diriger vers la vie cloîtrée, comme autrefois, ils sont illogiques avec eux-mêmes. Qui a vu plus clairement que Mgr de Laval tout le bien que pouvait faire dans la colonie une communauté séculière enseignante, capable d'essaimer facilement dans les paroisses, d'établir des succursales partout ? C'est lui qui a indiqué cette vocation à la Congrégation. Qui l'a vu plus clairement que Mgr de Saint-Vallier qui a demandé ces sœurs séculières pour Sainte-Famille, pour Québec, et qui les entraînera demain, en Acadie, jusqu'au Cap-Breton ? L'un et l'autre utilisaient ces troupes légères et mobiles qui pouvaient se transporter facilement jusqu'au lieu voulu, en revenir, aller et venir. Comment, après cela, les renfermer dans le cloître ? L'enseignement des jeunes filles canadiennes est retardé d'un siècle et plus, s'il faut maintenant attendre une autre solution.

Puis il se présente au Canada d'autres difficultés particulières. Les Congréganistes sont déjà « établies, par Lettres patentes et l'ordre de l'évêque, comme filles séculières ». Mgr de Laval n'a-t-il pas émis un mandement à cet effet, ne leur a-t-il pas même défendu de passer à la vie religieuse, c'est-à-dire à la vie cloîtrée ?

Ainsi le Conseil ne manque pas d'arguments. Il s'occupe à bien conquérir M. Tronson, mais, dans le même temps, il ne néglige pas le prélat canadien. Marie Barbier le tient au courant. La Congrégation a suivi pendant un temps les nouvelles règles; maintenant, elle demande de revenir aux anciennes; en fait, elle y est déjà revenue temporairement avec la permission du curé

sulpicien. Elle recommence le plaidoyer des ordres séculiers, puis ajoute: « Ma sœur Bourgeoys, à qui Dieu a donné bien des grâces pour cette communauté, nous fait connaître que nous devions imiter la vie voyagère de la Très Sainte Vierge, que les règles et constitutions de saint Augustin, ne nous étaient pas convenables ». À la fin, une indication nette, à l'effet que les règles sont entre les mains de M. Tronson et que celui-ci peut être au courant de ces affaires par les Sulpiciens de Ville-Marie.

Le Conseil des jeunes aurait-il remporté la victoire seul ? C'est possible car M. Tronson possède une prodigieuse clairvoyance quand il s'agit du bien de l'Église. Mais soudain, lourde, substantielle, puissante, se produit l'intervention de Marguerite. Invitée expressément par M. Tronson à exprimer son avis, elle fait mieux qu'un voyage, elle écrit deux lettres à l'automne de l'année 1695. Il ne fallait pas moins que le péril présent pour lui arracher enfin des confidences et les intimes pensées de son cœur. Ce qu'elle raconte, et avec quelle discrétion encore, c'est la filiation mariale de la Congrégation, le secret de sa vie spirituelle. Elle dit l'apparition de la Vierge au Portail, celle de la « grande femme habillée de blanc » qui lui a dit: « Va, je ne t'abandonnerai point; » et son émoi lorsqu'elle a retrouvé au mur de la chapelle de Ville-Marie, l'image de Notre-Dame, envoyée par les chanoinesses de Saint-Augustin; et les circonstances de son départ, de son premier voyage. Elle expose la spiritualité de M. Gendret qui l'a guidée pendant toute son existence; l'état « de la vie voyagère, » de Notre-Dame « qu'il fallait honorer et que sans voile ni guimpe, l'on serait vraiment religieuse » si on l'imitait. Elle décrit son idéal de fille de la Congrégation; et cette fois, elle ne sait peut-être pas avec quelle précision elle décrit l'avenir; « ... Pour honorer cet état de la vie voyagère de la Sainte Vierge, les sœurs de la Congrégation doivent être filles de paroisse: qu'elles soient gouvernées par les Séminaires, que les derniers sacrements leur soient

administrés par l'ordre de la paroisse et qu'elles y soient enterrées et y aient une sépulture, *une place pour y conduire les écolières et assister aux grand'messes, vêpres et saluts, y communier quelquefois comme il pourrait être marqué, celles qui le peuvent* ». Ce spectacle, Marguerite le voit déjà et peut ainsi évoquer tout cet avenir de plusieurs siècles qui verrait dans tant de localités du Canada français, les élèves de la Congrégation, sous la conduite des religieuses, assister aux offices dans l'église paroissiale. Son intense désir deviendra réalité.

Dans sa seconde lettre, Marguerite énonce quelques-unes des idées qui l'ont dirigée dans la formation de ses compagnes. Comme elle le dira ailleurs, ce qu'elle a voulu, c'est « cette petite troupe de filles qui, quoiqu'elles vivent en communauté, ne sont point cloîtrées afin d'être envoyées dans les lieux que les personnes qui nous conduisent trouveront à propos pour l'instruction des filles ». Notre-Dame est le grand modèle; et, en conséquence, ajoute-t-elle, « il est donc bien raisonnable que nous nous engagions à suivre la vie qu'elle a menée, les vertus qu'elle a pratiquées, et les emplois qu'elle a exercés ». Cette doctrine exprimée en termes ordinaires, parfois même un peu maladroits, possède à n'en pas douter, une force peu commune. De plus, elle est particulièrement adaptée au Nouveau-Monde où il faut tout construire; l'implantation de monastères de religieuses cloîtrées, nécessite des mises de fonds que l'on ne possède pas et il aurait fallu les multiplier dans des campagnes infiniment pauvres, très peu peuplées encore, très éloignées les unes des autres. Au contraire, la formule de Marguerite se moule sur toutes les exigences de la situation.

Ces convictions aussi saintes que raisonnables font la conquête de M. Tronson. Il comprend que ce catholicisme est d'une eau très pure. Pressent-il que Marguerite est une « élue » de Dieu ? Il l'a toujours traitée avec beaucoup de considération et même

de respect. Maintenant qu'elle lui a fait quelques confidences sur les faveurs dont elle a été l'objet, sur son héroïque aventure, sur la spiritualité de M. Gendret, il lui répond: « J'ai vu... la conduite de la Providence sur vous et la grâce que Notre-Seigneur vous a faite de vouloir se servir de vous pour établir les Filles de la Congrégation de Montréal ». Pour sa part, il consacrerait son travail à « y conserver toujours le même esprit ». À un Sulpicien de Montréal, il écrira ceci: Marguerite « mérite assurément qu'on l'estime, et que l'on ait beaucoup d'égards à ses vues sur ce qui regarde son institut ». Enfin M. Tronson apprécie Marguerite à sa valeur réelle, et il n'est aucunement disposé à passer outre aux volontés de la fondatrice.

M. Tronson devient le fidèle allié de la Congrégation. Non pas qu'il soit prêt à épouser sa cause dans tous les détails. Recevoir des filles sans dot lui paraît une imprudence; surtout si les religieuses tentent de subsister « par le seul travail des mains », tout en secourant les pauvres. Il ne « fallait pas recourir aux miracles ». Prudence, prévoyance, modération, voilà ce qu'il préfère. Son point de vue ne triompherait pas tout de suite. Sur ce sujet, Marguerite a des idées déterminées. Son cœur avait toujours pleuré sur les jeunes filles qui ont une vocation religieuse, mais ne peuvent entrer dans un ordre, faute d'argent. Paraphrasant des paroles de l'Écriture, elle répète volontiers qu'« elle irait les prendre sur ses épaules, » même si elles n'avaient pas de quoi se vêtir, pourvu qu'elles eussent « une bonne volonté et une vraie vocation ». Ces mots indiquent une incommensurable compassion. Elle aura gain de cause; plus tard, après sa mort, la Congrégation recevra l'ordre d'exiger une dot. Un moyen terme intervient. La nouvelle règle demeurerait en vigueur, mais il serait possible d'y faire exception. Sur d'autres points, M. Tronson sûr d'être écouté, fait les distinctions nécessaires, rappelle le droit de l'Église, indique les compromis nécessaires.

Mais dans le même temps, il agit avec le même tact auprès de l'évêque de Québec. Malgré ses projets, celui-ci n'est pas du tout l'ennemi de la Congrégation. Il l'a prouvé dans le passé, il le prouvera dans l'avenir. Il fut l'un de ses bienfaiteurs. Peut-être même qu'il fut facile de le persuader, surtout avec les confidences de Marguerite en main.

Alors, c'est à Paris, dans ces colloques entre M. Tronson et Mgr de Saint-Vallier, que se règle la substance de cette question difficile des règles. La Congrégation de Notre-Dame obtient le droit de subsister comme communauté séculière. Des vœux simples et non pas solennels, lieront les religieuses. Celles-ci se vouent à l'instruction des petites filles. La stabilité peut maintenant régner.

Dès son retour à Québec, l'évêque envoie à Ville-Marie, un négociateur qui sera le bienvenu, puisqu'on l'a souvent invité, M. Glandelet, le directeur de Marguerite et de Marie Barbier. Celle-ci revient d'un pèlerinage à Saint-Joseph, à Lévis, qu'elle a fait pour toute la communauté. À la suite de ses mortifications excessives elle est gravement malade. À son retour, elle a dû gagner l'infirmerie où elle tient chapitre, cette infirmerie où habite maintenant Marguerite. C'est là, qu'ont lieu les derniers pourparlers. Elle reçoit de ses compagnes toute l'assistance nécessaire; elle est aidée « principalement par la sœur Bourgeoys elle-même, qui fut présente à tout, quoique, depuis longtemps, son humilité lui eût fait renoncer au premier rang ». Là, a lieu la rédaction définitive des règles. L'œuvre de Marguerite se poursuivra dans sa forme initiale.

Le prélat suit de près M. Glandelet. Après quelques discussions, l'accord se produit. Vingt-quatre religieuses signent le document dans les termes suivants: « Nous acceptons avec toutes sortes de respects et de soumissions les règlements ci-dessus qui nous ont été

donnés... Après les avoir lus et examinés plusieurs fois, nous les avons jugés très propres pour le bien de notre communauté et sommes dans la résolution de les pratiquer avec toute l'exactitude possible ». Cinquante-huit ans après l'apparition de la Vierge au Portail, la mission de Marguerite prend fin. D'étape en étape, elle a été doucement conduite vers le terme final sur un rythme très patient et très lent. Au moment même où elle appose sa signature, elle ne distingue certes pas, dans son humilité, la vitalité formidable qu'elle a communiquée à ce petit Institut fondé dans la pauvreté.

Maintenant, dans la chapelle de la Congrégation ne pénètrent que trois ou quatre étrangers. À leur tour, les religieuses entrent deux par deux. L'Évêque officie. Il prononce une courte allocution. Pendant qu'il élève le Saint-Sacrement, chacune des sœurs s'approche, un cierge allumé à la main, et vient lire à l'autel sa formule de profession; elle prononce ses vœux. Marguerite se présente après les membres du Conseil. À soixante-et-dix-huit ans, elle devient Sœur du Saint-Sacrement, Marie Barbier, Sœur de l'Assomption, et Marguerite Lemoyne, Sœur du Saint-Esprit. Une semaine plus tard, vingt d'entre elles prononceront le vœu de stabilité. À Québec, aura lieu la même cérémonie pour les religieuses qui sont en mission dans ce district.

Marguerite et la suprême tâche

MARGUERITE peut-elle chanter maintenant son *Nunc dimittis ?* À première vue, qui ne croirait le temps venu ? Maintenant que les grandes questions sont réglées,

elle retombe, à soixante-dix-huit ans, dans son isolement de l'infirmerie à côté de Catherine Crolo qui mourra l'année suivante. Dans cette pièce, elle est aussi recluse que Jeanne Le Ber dans son logis, derrière l'autel. Cette fois, elle est *Marie*, la contemplative, vingt-quatre heures par jour.

Mais *la Marthe* en elle ne s'est pas à jamais éclipsée. Elle souffre terriblement. Elle ne se résigne pas à abandonner la direction de l'existence de Marguerite qu'elle a toujours conduite. Ce sont des regards jetés autour d'elle, des soupirs et des gémissements. Mais aucune tâche particulière en vue. Le Conseil ne veut pas que Marguerite parte en mission, qu'elle enseigne, qu'elle fasse la cuisine ou quoi que ce soit. Cette inaction lui pèse. Ses compagnes sont inquiètes à son égard. « ...On me dit, raconte-t-elle, qu'il faut conserver ma santé, être bien couchée, bien nourrie et me mettre en état d'éviter les maladies et les infirmités... » Comme pour saint François, ce langage signifie prendre ses aises. Marguerite n'en veut pas plus que lui. Sa santé, elle ne s'en est jamais souciée; elle ne s'est jamais ménagée; elle ne commencera pas maintenant; elle se mortifiera jusqu'à l'heure de la mort. Une autre conduite serait contraire à son abandon à Dieu. Des imperfections dans la communauté la fatiguent. On lui répond que n'étant plus supérieure, elle n'en portera pas la responsabilité. Marguerite non responsable de sa Congrégation ? Mais c'est son œuvre, sa chair et son sang, et elle repousse les paroles de bonté. N'en a-t-elle pas été chargée par Notre-Dame elle-même ?

Que trouvera cette *Marthe* irrépressible qui refuse toutes les raisons de rester assise, bien tranquille ? C'est là où le Seigneur l'attend avec patience. Il ne lui offre qu'une porte de sortie. Il faudra bien qu'elle y vienne. Non pas de son plein gré, Dieu laissera les sentiments violents, les pensées fortes, toutes sortes de réflexions s'accumuler dans l'intelligence de Marguerite et y bouillonner jusqu'à ce qu'il se produise comme un éclatement.

Elle sera réduite à les exprimer sur le papier parce qu'elle ne peut les transformer en actions. Cette *Marthe* deviendra un auteur et, avec le sourire, *Marie* lui donnera sa collaboration.

Cette vocation aussi tardive que nécessaire n'est pas soudaine. Y attachant une importance singulière, M. Glandelet en a noté avec précision la naissance et le développement. Quand entre 1690 et 1694, la nuit obscure laissait quelque répit à Marguerite, il lui venait des clartés sur divers sujets; toutefois, « ces intervalles... ont été fort courts comme on l'a su d'elle-même, et le reste du temps, ne pouvant, dit-elle, faire autre chose que gémir et prier aux pieds de Notre-Seigneur, son esprit n'étant point assez libre pour lui donner moyen d'écrire, ni même d'être attentive (aux idées qu'elle avait) pour les bien retenir et pour les exprimer sur le papier comme elle a fait depuis... » Dans son désir de faire la volonté de Dieu, Marguerite doit comme elle le dit elle-même, « recourir à la plume et marquer les pensées qui me viennent de ce que je pourrais suivre avec toutes mes sœurs, pour marcher dans la voie de la perfection ». Bon connaisseur, M. Glandelet ajoute ce qui suit: « Elle expose en même temps les lumières et les vues qui lui sont venues sur ce sujet, et les choses qu'elle dit sont si édifiantes, si instructives et si conformes à la fin, aux emplois et aux devoirs de son institut, qu'on voit bien que Dieu les lui a communiquées ».

C'est surtout en 1698, qu'elle se mettra à cette tâche après une crise très forte qu'elle a racontée, et qui ne lui laisse pas de répit tant qu'elle n'a pas saisi la plume. « La nuit du 3 au 4 juillet... je me suis sentie fort pressée... pour avertir cette maison de ses manquements. Je me suis offerte de tout mon cœur pour faire la volonté de mon Dieu... La nuit du 5 au 6, cette pensée m'a redoublée aussi violemment que la première fois..., j'ai été pressée de crainte d'être infidèle à Dieu, je me résous de marquer ce qu'il me semble nécessaire. Et je crois que si on veut conserver et augmenter les grâces de Dieu sur cette communauté, et attirer la

bénédiction des enfants, qui, sans cela ne profiteront point, il faut se résoudre à détruire tout ce qui est contraire aux lois et commandements de l'amour de Dieu et du prochain, dans cette communauté et faire passer la sagesse divine en premier, plutôt que la prudence humaine ».

Dans sa sincérité, Marguerite capte tout de suite une phrase exquise. Sa conscience délicate hésite toutefois: elle n'est plus supérieure. Alors elle fait une retraite pour s'assurer l'innocence de ses motifs et pour soumettre son projet à Dieu; elle demande les grâces nécessaires. Puis elle consulte ses directeurs: « Elle craignait d'entreprendre quelque chose d'elle-même, qui la retirât du rang d'inférieure dans lequel elle s'était mise. »

Tout de suite, ces mots révèlent bien par quel biais Marguerite entre dans la profession d'auteur. C'est *la Marthe* en elle qui ne peut plus corriger elle-même certains manquements dans la communauté qu'elle a créée et qui exprime ses sentiments par la plume. Toutefois cette critique n'est qu'un point de départ. Dès la deuxième ligne, pour ainsi dire, surgissent les inspirations d'une grande force qui s'inscriront dans les *Écrits Autographes* et dans la biographie rédigée par M. Glandelet.

Pour bien comprendre cette critique, il n'est que de la situer dans son milieu. Non seulement Marguerite est à ce moment une grande sainte, mais elle voit tout dans cette optique spéciale qui la fait se comparer elle-même et comparer ses sœurs à Dieu; cette optique n'est pas fausse, car, qu'est-ce que l'homme en face de Dieu lui-même ? mais elle est terriblement exigeante. En second lieu, les vertus de Marguerite brillent d'un plein éclat. Dès le début, elle a eu l'assistance de grâces d'une grande efficacité; mais toutes ses compagnes autour d'elle ont dû marcher à notre manière humaine, lourde et hésitante, dans la voie du progrès. Marguerite « est exacte au règlement jusqu'à laisser le

point sans tirer l'aiguille », si la cloche sonne. Dans ces conditions, il est naturel que le jugement soit sévère. Il ne faut pas s'étonner si des alarmes naissent en son esprit. Les pauvres religieuses ordinaires souffrent d'un rapprochement avec la fondatrice qui est l'élue de Notre-Dame. Y a-t-il lieu de s'alarmer vraiment quand la seconde supérieure est Marie Barbier qui doit subir demain une opération terrible pour l'époque et qu'elle s'est attirée par son ascèse inhumaine ? Ou cette Marguerite Le Moyne qui conduira la Congrégation pendant plus de deux décades avec intelligence et dévouement dans les sentiers austères tracés par sœur Bourgeoys ?

Le problème de la pauvreté permet, par exemple, de bien saisir la question. On sait assez jusqu'à quelle extrême pointe Marguerite était capable de la pousser. Elle voulait que cette vertu se reflétât dans tous les aspects de la Congrégation, l'habit, le logement, l'alimentation, l'ameublement. Elle l'aurait conduite très loin dans cette voie « si son zèle n'avait pas été retenu », dit un autre de ses biographes... « par l'autorité des Supérieurs ecclésiastiques, qui ont jugé que, sans préjudice de la pauvreté de cœur demeurée pour héritage à ses filles, il était plus décent et plus convenable, surtout à leur sexe, d'en retrancher plusieurs pratiques extérieures, comme de porter des chaussures trop viles, des habits trop usés, faire tous les voyages à pied, etc., sur lesquelles elle ne s'épargna jamais elle-même ». Alors, il se produit une « mitigation raisonnable à l'excessive pauvreté, et aux grandes austérités qu'elle avait toujours pratiquées pour elle-même, et que, par ses exemples, encore plus que par ses exhortations, elle était venue à bout d'introduire dans sa communauté naissante ». D'autre part, Marguerite elle-même n'en viendra-t-elle pas à une attitude semblable ? Elle écrira ce qui suit: « ...L'esprit et le cœur doivent être pauvres... Ne rien posséder en propre... Toujours prendre le plus simple, le plus pauvre... Que tout soit simplement accommodé dans toute la maison... ». Les deux attitudes se rejoignaient à la fin ou peu

s'en faut. Toutefois, une légère réaction contre les robes trop usées et l'ordinaire trop simple de Marguerite s'indique dans la biographie de Marie Barbier. Questionnée par M. Glandelet, voici ce que celle-ci répond: « Elle lui avait dit à l'égard de la pauvreté: que son regret était de voir, qu'on avait les choses très propres en abondance, en comparaison du temps passé, où l'on faisait profession de porter des hardes rapiécées, et que sur le reproche qu'on lui avait fait, qu'elle voudrait être et faire comme la sœur Bourgeoys, elle avait dit, qu'elle aurait bien voulu lui ressembler ». Comme on le voit, un régime un peu meilleur avait succédé à l'ancien, mais il s'agit là de nuances.

Quelques questions du même genre peuvent se poser. Dans quelle mesure faut-il s'abandonner à la Providence ? Dans quelle mesure faut-il prévoir ? Mais à quoi bon, puisque la réponse sera toujours la même: les mortels ordinaires malgré leur intense désir, ne peuvent marcher de pair avec les saints fondateurs que Dieu a sanctifiés justement pour qu'ils se tiennent en avant sur la route et entraînent les autres.

Pourquoi s'attarder sur cette mise au point, quand Marguerite abandonne tout de suite le sujet des « relâchements » pour exécuter la grande tâche que le Seigneur lui avait fixée ? Elle n'avait jamais rêvé de devenir un auteur. Elle n'a pas de formation littéraire proprement dite. Parfois ses phrases sont maladroites, parfois ses comparaisons ne sont pas filées avec le souci du parfait styliste. Elle ne s'est pas appliquée au beau langage. Certaines pages sont moins bien réussies. Il lui manque l'éclat. Toutefois, il faut prendre garde. Ses écrits, les extraits de ses lettres, ses propos que M. Glandelet a rapportés si libéralement, ont nourri la spiritualité de l'une des plus puissantes communautés de la chrétienté; après trois siècles, ils l'alimentent encore aujourd'hui avec un succès qui ne s'est pas affaibli. Nombre d'œuvres spirituelles sont plus par-

faites; mais dans celle de Marguerite se loge une suavité qui pénètre vite le lecteur attentif. Bientôt l'intelligence goûte cette saveur particulière qui est très fine et s'infiltre doucement dans l'âme. Elle est imbibée de l'amour de Dieu et de Notre-Dame. Comme l'auteur était une Champenoise, elle était lucide et le caractère principal de ses écrits est peut-être le suivant: la raison conduit à la sainteté et la sainteté conduit au raisonnable. Sobriété, simplicité, modération, humilité, pauvreté sont pour ainsi dire des vertus fondées sur un réalisme sain et qui équilibrent les existences. Elles maintiennent l'homme en dehors du domaine des extravagances.

Comment s'étonner que Dieu ait chargé Marguerite d'une tâche qui était nécessaire et lui ait assuré des loisirs à cet effet ? Il importait au suprême degré qu'elle fixât, dans ses cahiers, l'esprit particulier de sa communauté et les idées qui l'avaient animée lors de la fondation; qu'elle condensât pour l'avenir les instructions qu'elle avait données à ses compagnes sur la vie « voyagère » de Notre-Dame qui était à jamais proposée à leur imitation; qu'elle saisit dans le caractère de la Vierge les traits particuliers qu'elles devraient tenter de reproduire dans leur propre vie. Comment assurer autrement la survie de son institut dans les grandes orientations qu'elle lui avait données ? Comment donner de la permanence au type de la religieuse de la Congrégation, tel qu'elle l'avait conçu ? Sa tâche était de créer des moules dans lesquels l'avenir se coulerait. Même à l'âge avancé qu'elle avait atteint, son intelligence avait conservé toute sa netteté, ses pensées ont des arêtes vives, ses mots les traduisent avec exactitude.

Comme il était à prévoir, les passages fondamentaux surgissent quand *la Marthe* en Marguerite passe la plume à *Marie* et que celle-ci parle des deux grandes amours qui ont illuminé son existence, celle de Dieu et du prochain. Oh, bien des personnes

ont les mêmes mots sur les lèvres, mais cette *Marie*, elle les a dans le cœur. Ce fait donne un accent. « Il faut donc... que pour imiter la Très Sainte Vierge, nous accomplissions avant toutes choses, ces deux commandements de la charité de Dieu et du prochain; qu'ils soient le commencement, le progrès et la fin de toutes nos pensées, de toutes nos paroles et de toutes nos actions, les embrassant joyeusement, les observant fidèlement et les faisant comprendre et observer dans la Communauté, dans les écoles, dans les instructions, et comme il est écrit dans l'ancien testament, dans les maisons et jusque sur le seuil des portes... Tout ce que j'ai souhaité et que je souhaite encore, est que le commandement que Dieu a donné à la création du monde: «tu aimeras Dieu de tout ton cœur et ton prochain comme toi-même » soit gravé dans tous les cœurs. Si j'étais capable de les graver spécialement dans le mien et dans le cœur de mes sœurs, je m'y emploierais de toutes mes forces; et je voudrais bien que toutes les instructions qui se feront dans les missions, fussent de faire connaître l'importance d'aimer Dieu sur toutes choses et son prochain comme soi-même ». Ce point central du catholicisme, Marguerite l'a bien aperçu; pour elle, jamais elle ne cherchera ailleurs la source jaillissante des actions droites et des pensées exactes.

Après Dieu, Notre-Dame occupait l'affection de Marguerite. Sur les indications de M. Gendret, elle a poursuivi une longue enquête sur les façons dont il était possible de l'imiter. Son modèle de religieuse séculière, elle le calque sur Marie. C'est elle qu'elle examine sans fin quand elle écrit.

Ajoutant touche après touche, Marguerite dessine un portrait de grande classe, de la religieuse idéale de la Congrégation. C'est ce modèle qui est présenté sans fin aux postulantes pour qu'elles tentent de l'incarner. Dans le même temps, Marguerite se confessait sans le savoir, car qui peut douter que cette sœur idéale

ne soit elle-même ? Cinq ou six passages sont d'une sobriété classique: « Ne permettez pas qu'on y reçoive des filles d'un esprit superbe, orgueilleux et présomptueux, des filles qui ont le monde dans le cœur, médisantes, railleuses... ni de ces esprits relâchés qui ne veulent point s'avancer au chemin de la perfection ». Ou bien encore: « Une fille qui demande à être admise en cette communauté, doit se résoudre à quitter toutes les maximes du monde, tous les divertissements qui s'y pratiquent, quoique permis, toutes les délicatesses pour le vivre, le vêtir, le coucher et les autres choses nécessaires à la vie... Elle doit encore se quitter soi-même, rompre ses humeurs, ses méchantes habitudes... » Sur ce sujet, toutes les indications de Marguerite sont à citer. Et il y en a de nombreuses sur la sobriété, sur la simplicité, sur la pauvreté, sur l'humilité.

Aux postulantes qui arriveront à la Congrégation, Marguerite propose une règle de perfection. Mais elle les met en garde contre l'obéissance à la règle extérieure qui ne portera pas de fruits, tandis que l'obéissance intérieure, « c'est le Seigneur qui doit parler dans le fond de notre cœur... On se lève par exemple, au premier coup de la cloche, mais l'esprit doit être encore plus prompt à s'élever à Dieu... On s'habille promptement et modestement, c'est la règle extérieure; mais l'intérieure veut qu'on se souvienne de renoncer aux vanités du monde qui se glissent partout et que l'on prenne une bonne résolution pour s'en garantir... » Dieu présent à toute action, elle deviendra vite parfaite, parce qu'elle ne sera posée qu'après une comparaison avec celle que Dieu lui-même poserait.

Puis voici un sujet cher à Marguerite, la sagesse divine qui s'oppose à la prudence humaine. Toute son existence, ne s'était-elle pas gouvernée par la première, avec une inflexible rigueur ? Ce qu'elle a pratiqué, voilà qu'elle l'expose maintenant: « La sagesse divine veut qu'on quitte tout, qu'on se détache de tout, qu'on renonce à tout, mais principalement à l'attache naturelle qu'on

a pour son propre jugement et sa propre volonté, qu'on travaille à mortifier ses sens, ses yeux, sa langue, ses humeurs et ses passions, qu'on souffre volontiers le mépris et les humiliations; qu'on aime ou qu'au moins on supporte la pauvreté pour le boire et le manger, le vêtir, le dormir et le reste, ne donnant jamais à la nature que ce qui lui est absolument nécessaire. La sagesse divine ne se mêle point des affaires d'autrui... » À mesure que les phrases se déroulent, ne voit-on pas Marguerite quitter Troyes avec son petit paquet sous le bras, entreprendre deux traversées océaniques et un séjour de deux ans en France avec dix sols dans sa bourse, se soumettre pendant plusieurs décades à l'incroyable pauvreté de Ville-Marie, loger dans les étables avec la certitude que le mépris l'atteindrait, ajouter aux mortifications qu'imposait l'aventure de Montréal, les tourments de sa dure ascèse, manquer de la curiosité naturelle la plus élémentaire, refuser dans sa vieillesse tout adoucissement à son régime, fonder une communauté sur la seule base d'une étable, mettre les ouvriers au travail pour la construction de deux grands édifices, d'une chapelle, sans posséder de réserves d'argent, nourrir des groupes parfois nombreux sans savoir d'où viendraient les aliments ? Ainsi était cette Marguerite ineffable qui, dans son dernier âge, refusait avec indignation le projet de traiter son corps avec la prudence humaine requise et se riait des inquiétudes de ses compagnes anxieuses. Une plus grande confiance en Dieu que celle qui s'inscrit dans toutes les actions de Marguerite, ne se trouve pas sur la terre. Elle indique cette profondeur enfantine de la foi que proposent les Évangiles. Pour Ville-Marie, sa propre ville, Notre-Dame avait formé sa servante avec une diligence toute particulière.

De la même façon subtile, Marguerite se révélera elle-même quand elle esquissera le portrait de la supérieure idéale. « Sa grande obligation, dira-t-elle, est de former des sujets pour marcher dans la voie de la perfection ». Elle est le flambeau qui

éclaire, le modèle que l'on suit des yeux. Les vertus qu'elle prêche se manifestent dans sa conduite. Dans sa clairvoyance, elle devine la mesure de chaque religieuse. Ce qu'elle doit susciter c'est l'union intime des âmes, car sans elle « il n'y a point de communauté; mais il faut surtout que cette union soit des esprits et des cœurs... Sans cette union, il est impossible qu'une communauté soit parfaite et tranquille... Qu'il n'y ait qu'une même volonté de grâce dans cette communauté... »

Soudain saisie par ses souvenirs, Marguerite fixera en quelques traits sobres quelques esquisses de son extraordinaire existence. Mais ces faits filtreront à travers son humilité qui n'en laissera subsister que les points essentiels. À sa réserve, elle ne passera outre que pour donner à ses compagnes une très haute idée de cette Congrégation de Notre-Dame que la Madone elle-même avait voulue; si elles le comprennent, elles se montreront dignes d'une si noble origine. De façon âpre et continue, Marguerite a désiré une communauté parfaite, des religieuses parfaites. Si elle n'atteignait pas ce résultat, elle était indigne de la mission qu'elle avait reçue; c'était elle la coupable et elle gémissait sur ses propres fautes et son indignité.

À trois reprises, le feu a ravagé la maison-mère de la Congrégation. Les manuscrits inédits qui subsistent ne sont pas considérables, mais ils sont substantiels. C'est leur clarté, alliée à leur sûreté de doctrine, qui leur a donné dans la Congrégation une valeur pour ainsi dire dynamique.

Du vivant de Marguerite, la Congrégation se défendrait contre un autre danger. Cette fois, Marguerite Le Moyne était supérieure. L'évêque de Québec fait le projet de diviser la communauté en deux tronçons qui seraient indépendants l'un de l'autre et qui posséderaient chacun sa maison mère, l'une à Montréal, l'autre à Québec. Quelques mots indiquent qu'il pressentit Marguerite à

ce sujet et que celle-ci donna une réponse négative. Cette initiative venait trop tard. Déjà il existait dans ce corps une unité organique qui résisterait à la scission. Le fait parut évident à M. Glandelet qui avait étudié la question: les religieuses en mission dans le district de Québec ne donneraient pas leur consentement sans l'approbation du Conseil central; et il ne croyait pas que « la sœur du Saint-Esprit qui gouverne l'esprit de la plupart des Filles de la Congrégation, surtout des jeunes qui sont ses élèves et qui font le plus grand nombre, y consente volontiers ». Venant soit de la première, soit de la seconde supérieure, cette opposition avait un fondement mystique. Marguerite l'avait exprimée dans les termes suivants: « Il y a des marques qui montrent que la Sainte Vierge a agréé qu'il y eut une troupe de filles qui s'assemblassent à *Montréal, dans une ville qui serait bâtie sous le titre de Ville-Marie* pour instruire les petites filles de la Nouvelle-France, en bonnes chrétiennes et en faire ensuite de bonnes mères de famille ». Ces paroles signifient que, dans le plan divin, la Congrégation devait s'établir à Montréal tout comme les Hospitalières de Saint-Joseph, ou les Sulpiciens. Notre-Dame avait voulu ce fait. Construction mystique, Ville-Marie aurait diverses parties qui se relieraient les unes aux autres. D'autre part, qui ne saisit que la division projetée aurait affaibli grandement la puissance d'expansion de l'organisme central ?

La mort

AINSI se continue pendant deux ans l'existence de Marguerite dans le grand silence de l'infirmerie où elle est bientôt seule. Écrire un peu, coudre sans doute, prier.

Les Écrits autographes, les notations de M. Glandelet, laissent entrevoir des grâces mystiques. *La Marie* en Marguerite boit à la source des grandes délices. N'est-elle pas, cette contemplation, la « meilleure part » ? Avec une énergie frémissante, saint Jean de la Croix a affirmé que rien ne s'y compare en ce monde, qu'elle a une valeur aussi grande pour l'âme qui l'éprouve que pour l'univers. Mais pour lui, pour Thérèse d'Avila, pour Marie de l'Incarnation, l'action germe dans l'état mystique et elle y prend sa source. Pour Marguerite, depuis sept ans, le divorce entre les deux doctrines se fait de plus en plus complet. Elle est maintenant âgée, sa santé n'est probablement pas des meilleures, son activité aurait dû se ralentir d'elle-même, ses compagnes montrent de la prudence et veulent l'entourer de soins. Mais c'est *la Marthe* en elle qui souffre un tourment de plus en plus indicible parce qu'elle ne peut accomplir chaque jour un bon nombre d'actes extérieurs pour le Sauveur. Elle devient comme une famélique qui manque de l'aliment dont elle a besoin. La dernière partie de son existence révèle cette grande peine. Dans son âme, s'éveille la nostalgie torturante du bien à faire quand les forces déclinent, que les circonstances ne sont pas favorables, qu'au moment où il faudrait se hâter, on ne peut même plus avancer. Se croiser les bras quand on sait quoi faire et comment le faire, voir souvent le mal triomphant et victorieux sans pouvoir le contrecarrer, ne plus utiliser l'expérience que l'on a acquise pendant toute une vie, souvent n'être pas à la hauteur des tâches de rédemption, voilà le martyre des âmes qui, comme celle de Marguerite, n'ont jamais fait qu'un rêve: sauver, racheter le monde, l'engager sur des voies de sagesse, l'entraîner dans les deux grandes amours qui seraient son salut. Leurs soupirs, leurs gémissements ont certainement un grand prix devant Dieu. Et surtout, elles se rendent si bien compte à la fin que ce n'est pas elles, misérables créatures, qui peuvent vraiment rédimer la terre, que leurs actes n'ont pas la portée

infinie qu'il faudrait, que, « voyagères » leur action n'a pas de continuité et de force, et que, au fond, c'est toujours le Sauveur qui doit se sacrifier.

Non seulement la dernière partie de la vie, mais la mort même de Marguerite porteraient le sceau de la mélancolie de cette *Marthe* inconsolée. Elle avait été assez gravement malade en 1699, mais s'était remise. Des mois s'écoulent encore. Un jour se présente à l'infirmerie Catherine Charly, la maîtresse des novices, une autre petite, formée par Marguerite et qui fait maintenant partie des directrices de la Congrégation. Bientôt, son indisposition prend une tournure grave, elle est en danger de mort. Alors retentit dans la nuit les tintements de la cloche qui appelle toutes les religieuses. Un prêtre lui administre l'Extrême-Onction. Comme les autres, Marguerite prie auprès de la mourante. Mais c'est la *Marthe* en elle-même qui examine toute la scène: elle aperçoit cette jeune religieuse, dans la fleur de l'âge, qui accomplit une tâche essentielle et peut remplir longtemps d'importantes fonctions. Son cœur débordant de générosité exhale cette prière: « Ah, mon Dieu, que ne me prenez-vous, moi qui suis inutile à tout dans cette maison, plutôt que cette pauvre Sœur qui peut y rendre encore de grands services ». Elle veut se sacrifier pour la Congrégation. Quelques heures plus tard se produit le revirement subit: Catherine Charly se remet peu à peu et le 1er janvier 1700 au soir, c'est Marguerite qui tombe malade. Bientôt, son état est désespéré. Pendant douze jours, elle endure des souffrances aiguës. Son agonie dure trois heures. Et enfin meurt et se reconstruit dans l'unité de l'au-delà celle qui avait subi en elle-même la plus sainte mais aussi la plus déchirante des dualités. Un portrait inhabile fixera pour la postérité le masque si infiniment douloureux, comme pétri de larmes, de *la Marthe* qui aurait voulu travailler éternellement pour Dieu.

Ainsi disparaît à quatre-vingts ans, cette Marguerite venue de Troyes. Après lui être apparue, la Madone l'avait formée pendant dix-sept ans comme un peintre qui compose lentement un portrait; elle l'aimait et elle savait qu'en Nouvelle-France, elle serait dans une bonne mesure, laissée à elle-même. Elle la conduisit dans la ville qu'elle voulait fonder, pour y travailler pendant quarante-trois ans à l'établissement de la dévotion mariale et de la Congrégation. Quand Marguerite meurt, elle a vu le couronnement de son œuvre. Figure déjà légendaire, survivante attardée d'une grande époque, elle passe les dernières années de sa vie dans l'obscurité, enveloppée dans sa « petitesse », les « bas » sentiments qu'elle avait d'elle-même. Mais sa mort est à peine annoncée, que c'est, dans tout le pays, un deuil national. La dernière des grandes fondatrices a disparu. Dans l'église paroissiale, au milieu d'un grand concours de peuple, les funérailles auront lieu. L'évêque, le Gouverneur-général, le Gouverneur de Montréal, les notables seront présents. Tous sont persuadés qu'ils prient pour une sainte et demain ils courront aux reliques et parleront de miracles.

La magnitude de l'oeuvre

Le rythme lent de la vocation et de l'œuvre de Marguerite qui se surperpose si bien au rythme de la croissance de la Nouvelle-France, se marquera encore dans l'expansion de la Congrégation au dix-huitième et au commencement du XIXème siècle. Sous l'influence de causes diverses, les premiers progrès sont lents.

En premier lieu, ce sont les guerres qui les empêchent, comme elles entravent les développements de la colonisation, du commerce et de l'industrie. Guerre anglo-iroquoise qui se termine en 1703, guerre anglaise qui se termine en 1713, ruinent en particulier la région de Montréal. Après une assez longue accalmie, cette dernière reprend au Cap-Breton, englobe toute la colonie, aboutit en 1763 à la victoire de l'Angleterre qui s'empare du pays. Alors s'ouvre pour les soixante mille habitants, une période de transition, d'inquiétude, d'incertitude et d'adaptation qui sera très longue. Elle s'amorce à peine, quand éclate le long conflit entre l'Angleterre et ses colonies américaines; il englobe tout de suite le Canada et pendant un temps, Montréal, Québec, les Trois-Rivières, Saint-Jean appartiennent aux Américains. Quelques décades plus tard, il se rallume de nouveau pour durer encore quelques années. Enfin, les relations de l'Angleterre avec sa colonie canadienne ne sont pas des meilleures, elles conduisent à une agitation intense et à deux rébellions vite écrasées.

Au milieu de commotions pareilles, c'est beaucoup pour la Congrégation de se développer un peu, en plus de subsister. Sous l'impulsion de Marguerite Le Moyne qui a succédé à Marie Barbier, le départ est excellent. Mission fondée à Boucherville en 1703, à Prairie-de-la-Madeleine en 1705, à Neuville en 1716. Missions de Lachine et de Champlain restaurées. Une tradition s'établit: un Seigneur, un curé ou un autre personnage charitable fait don d'une maison ou d'une acre de terre, en retour de faveurs spirituelles le plus souvent. Les religieuses arrivent, s'installent, ouvrent l'école; c'est la maison-mère qui les a formées, qui les envoie, les laisse en place pendant quelques années ou les rappelle selon les talents de ces sœurs elles-mêmes, les besoins locaux, ceux des autres missions. Toutes mènent la vie « voyagère ».

Puis, en plus des guerres, surviennent les difficultés internes qui ralentissent l'élan. En 1709, alors que Catherine Charly est

supérieure, le ministre Pontchartrain et ses fonctionnaires apprennent soudain que les Congréganistes de Ville-Marie prêtent des vœux simples. Comment se fait-il ? Les Lettres Patentes n'autorisant rien de tel. C'est l'évêque qui les a permis. Mais de quel droit ? Et vient un ordre de Paris à l'effet que les novices admises dans la Congrégation ne feront plus de vœux. Voici que surgit l'une des plus belles chicanes administratives que l'on puisse rêver. Le Ministre, l'Évêque, l'Intendant, le Gouverneur, la Supérieure de la Congrégation entrent en lice, sans compter les éternels bureaux. Lettres et mémoires se multiplient. Catherine Charly a même recours à Madame de Maintenon, elle sollicite son intervention auprès du Roi. Mais Madame de Maintenon ne semble pas intervenir, l'ordre reste en vigueur. Cependant il ne change rien à la Congrégation: les Congréganistes reviennent aux vœux privés. Enfin, le silence se fait. Pontchartrain disparaît. Peu à peu, reparaissent les vœux simples et ils passent dans la coutume sans formaliser personne.

Puis les difficultés surgissent de la part des autorités ecclésiastiques. En 1722, l'évêque de Québec donne un ordre précis: chaque postulante devra apporter une dot de 2,000 livres. M. Tronson l'aurait approuvé, mais non pas Marguerite. Pendant au delà d'un siècle, la Congrégation doit se soumettre. Puis survient un autre évêque au cœur compatissant et il écrit à la Supérieure de ne pas insister sur la dot. C'est la pratique que l'on suit encore aujourd'hui, plus de deux cent cinquante ans après la mort de la Fondatrice.

En 1747, un second ordre restrictif plus grave vient d'un autre évêque de Québec. La Congrégation compte alors quatre-vingts religieuses et il lui est défendu de dépasser ce nombre parce qu'elle souffre toujours de la même incurable pauvreté. Cette limitation qui ralentit le mouvement des vocations, n'a pas toutefois les conséquences désastreuses qu'on en avait attendues. La période la plus

douloureuse de l'histoire de la Nouvelle-France, celle de la cession à l'Angleterre, s'ouvre alors et pendant longtemps, les progrès seraient impossibles. En 1806, Monseigneur Plessis rescinda l'ordre de son prédécesseur, la Congrégation n'aurait jamais trop de bons sujets. En 1768 aussi, l'un des premiers gouverneurs anglais défend d'admettre des novices de moins de trente ans et même d'admettre aucune postulante sans sa permission. Au bout de deux ans, lui-même rescinde son interdiction.

Puis le vieil ennemi, le feu, continue ses ravages. Dans ce climat froid, il faut chauffer beaucoup. Comme le bois abonde, on ne le ménage pas et on l'utilise en plus dans la construction des édifices. Alors, à la moindre imprudence, tout s'évanouit en flammes. Notre-Dame de Bon Secours brûle en 1754 et ne sera reconstruit qu'en 1773. En 1768 disparaît également la grande maison-mère élevée par Marguerite en 1685, pourvue d'une chapelle par Jeanne Le Ber en 1695, agrandie en 1713 avec les dons de la même recluse dans sa partie réservée aux externes et aux pensionnaires. Il faut reconstruire entre deux guerres au milieu de difficultés inouïes.

Aussi, à la fin de ce siècle tourmenté, le bilan n'est guère encourageant. Une mission établie à Louisbourg, au Cap-Breton, avait été fondée deux fois, détruite deux fois, après avoir exécuté un beau travail dans des conditions héroïques. Celles de Champlain, Château-Richer, Lachine avaient été fermées, d'autres n'avaient été que brièvement interrompues. D'autre part, celle de Saint-Laurent avait été fondée en 1732, de Saint-François de Montmagny en 1763, de Saint-Denis sur Richelieu en 1783, de Pointe-Claire en 1784.

Tout le long de ce siècle, l'œuvre de la Congrégation recueille les plus chaleureuses félicitations. Gouverneurs, intendants, ministres, évêques, membres du clergé complimentent à tour de rôle un enseignement qui est efficace. Leurs éloges à tous peuvent se résumer dans quelques phrases du Père Charlevoix, un jésuite,

qui écrit une grande histoire de la Nouvelle-France. A son avis, *la Congrégation est un bel établissement* et *l'un des plus beaux ornements* du pays. Marguerite l'a si bien constituée, qu'*elle donne aux jeunes personnes de son sexe, quelques pauvres et abandonnées qu'elles fussent, une éducation que n'ont point dans les royaumes les plus policés beaucoup de filles, même de condition.* Le succès était *au point que l'on voyait toujours avec un nouvel étonnement, des femmes presque dans le sein de la misère et de l'indigence, parfaitement instruites de leur religion, qui n'ignorent rien de ce qu'elles doivent savoir pour s'occuper utilement de leurs familles, et qui, par leurs manières, leur façon de s'exprimer et leur politesse, ne le cèdent en rien à celles qui parmi nous ont été élevées avec plus de soin.* Colonisée par de petites gens, la Nouvelle-France sera célèbre par ses femmes bien éduquées.

Enfin, libérée de ses entraves intérieures et extérieures, agissant dans un pays qui est maintenant rendu à la paix et au progrès, la Congrégation de Notre-Dame prend vraiment son élan au début du XIX[e] siècle. Tout doucement d'abord, la mission de la Rivière-Ouelle est fondée en 1809, Saint-Hyacinthe en 1816, Sainte-Marie-de-Beauce en 1823, Berthier en 1825, Terrebonne en 1826. Puis, s'ouvrent des maisons anglaises. La première en 1841, à Kingston (Ontario), la seconde à Arichat, (Nouvelle-Écosse). Ensuite, l'énumération devient fastidieuse, les couvents de la Congrégation s'ouvrent en série, c'est la prodigieuse floraison qu'ont entrevue, de loin, Mgr de Laval et Marguerite.

L'excellence de la formule d'enseignement, des succès remarquables, attirent pendant un temps l'attention des autorités catholiques de l'Angleterre. Des négociations avaient lieu déjà en juin 1851. A la demande de Son Éminence le Cardinal Wiseman, la Congrégation va-t-elle, avec son grand courage, envoyer ses religieuses, deux par deux, en mission, jusqu'à ce lointain pays ?

L'aventure offre peut-être des risques, la permission nécessaire n'est pas accordée.

Pendant les quelques années où elles sont supérieures, Mère Sainte-Madeleine ouvre seize missions, Mère Saint-Bernard, quatorze, Mère Saint-Ursule, dix-huit, Mère Saint-Jean-de-la-Croix, douze, Mère Saint-Jean-Baptiste, sept, Mère Saint-Anaclet, seize, au tout début du XX^{e} siècle. Sans atteindre ces chiffres record, les autres supérieures ne sont pas inactives, loin de là. Dans le même temps, pour permettre cet épanouissement superbe, les postulantes accourent en flots continus. Et cela, en dépit de la vie dure qu'il fallait mener après l'épreuve qui avait encore fondu sur la Congrégation. En effet, le huit juin 1893, la maison-mère, construite depuis treize ans sur la Montagne, devient la proie des flammes. Il faut retourner aux vieux bâtiments primitifs, se remettre à l'étroit en attendant une nouvelle construction qui ne s'effectuera qu'en 1908, tout près du Grand Séminaire de Montréal, à l'ombre des « Vieilles Tours », derniers vestiges de la mission indienne de Marguerite.

Le XXème siècle

Ce formidable élan donné aux études, à l'expansion de l'œuvre, ne se ralentit pas au XX^{e} siècle. Toutefois, l'accroissement assume des formes nouvelles. Non seulement le nombre des « missions » s'augmente régulièrement, mais les couvents s'agrandissent ou ils se construisent plus vastes que par le passé.

Puis, l'enseignement dispensé par la Congrégation s'adapte aux besoins des temps. Bien des faits donnent à penser qu'il ne fut pas sommaire dès le début, du moins, pour les pensionnaires. Et très tôt, les matières suivantes s'étaient ajoutées au programme: anglais, arithmétique, histoire, dans le même temps que l'on substituait les plumes d'acier aux plumes d'oie.

A la fin du dix-neuvième siècle, au commencement du vingtième, l'atmosphère se modifie du tout au tout. Bien des jeunes filles de familles bourgeoises ou même issues des classes pauvres, demandent un enseignement complet. D'autres veulent adopter des carrières, des professions, ou bien plonger plus profondément dans le domaine des connaissances possibles. Cette population féminine française, le goût de la culture l'envahit dans le moment où elle atteint l'aisance matérielle.

Alors surgit, à côté du Conseil de la Congrégation, mais appuyée à fond par lui, une très grande et probablement une géniale éducatrice, Sœur Anne-Marie. Très grande et très jolie jeune fille joyeuse, elle s'était un jour offerte comme postulante. Elle était fervente, mais elle avait aussi de l'aplomb et une intelligence aiguë. Dans sa première « mission », au Mont-Sainte-Marie, un vaste pensionnat de la ville de Montréal, elle débuta comme institutrice, devint ensuite supérieure. Tout de suite, elle se révéla d'une sensibilité très vive aux besoins féminins. Sans tarder, elle entre dans la voie des innovations. Chimie, botanique, physique, sciences naturelles, philosophie, littérature, art tout court ou arts domestiques, elle offre de tout, à ses grandes élèves. Devenue Maîtresse générale des études, elle commence à manipuler les programmes.

Pour donner un enseignement supérieur, il faut des institutrices plus compétentes et spécialisées dans diverses matières. Elle donne l'exemple en se mettant à l'étude elle-même pour acquérir

les diplômes qui lui manquent. En 1911, dans la maison-mère de la Congrégation de Notre-Dame où les jeunes filles poursuivent leurs études secondaires, l'Université de Montréal accorde le premier baccalauréat féminin de langue française. Elle fonde un cours de trois ans, organisé dans les moindres détails. Imitant Marguerite en son voyage de 1680, Sœur Anne-Marie visite la France, l'Angleterre, la Suisse, la Belgique pour se renseigner à fond sur les écoles pour enfants, pour jeunes filles, les écoles normales et autres institutions similaires, en vue de la fondation d'un Institut Pédagogique. A son retour, elle organise des cours d'extension, des cours de vacances pour les institutrices laïques, surtout des campagnes. Avec elle, le personnel enseignant s'élève à la plus haute compétence. Puis, sous ses pas, naissent les cours de dessin, de musique, de chant grégorien ou liturgique, des cours d'action sociale et d'économie domestique, des arts et métiers. En un mot, elle ajuste, rénove tout le système d'enseignement à la Congrégation et autour de la Congrégation, elle le modernise sans briser les lignes traditionnelles, elle lui ajoute de nombreux domaines.

Travail d'une profondeur et d'une étendue peu commune. Aussi capable d'obéir que de commander, douée d'une volonté tenace et d'une intelligence lucide, débordante de charité, Sœur Sainte-Anne-Marie obtient sans fin des concours dans la Congrégation et autour de la Congrégation. Elle fait partie de la Commission Scolaire de Montréal. Son influence s'exerce jusque dans les bureaux du Gouvernement. A Rome, elle avait obtenu une audience du Souverain Pontife au sujet de l'Institut Pédagogique qu'elle allait fonder. A un éducateur qui lui demandait plus tard des conseils, le Saint-Père répondait: « Consultez sur ce point la pédagogue Sœur Anne-Marie ».

Le dernier bilan de septembre 1956 présente des chiffres énormes: un total de 6,261 religieuses depuis le début; un total de

3,477 religieuses vivantes et toutes ayant puisé dans les écrits de Marguerite, le secret spirituel de leur ordre. Le nombre des élèves s'élève jusqu'à 90,000; celui des maisons à 262, soit 182 résidences et 80 succursales. Un organisme aussi vaste a dû se diviser en plusieurs provinces; on en compte dix aujourd'hui, sept françaises et trois anglaises. Une mission au Japon, ouverte depuis 1932, se compose maintenant de trois établissements, et l'un d'eux est déjà pourvu d'un collège classique « Junior ». Aujourd'hui, la Congrégation dispense l'enseignement à tous les stages et dans de nombreux domaines. Sans négliger jamais les petites abécédaires qui enflammaient d'amour l'âme d'Alix Leclerc et de Marguerite, elle dirige de nombreuses écoles normales et de nombreux collèges où se donne l'enseignement secondaire. Une école qui forme des secrétaires, obtient un tel succès que les hommes d'affaires se disputent ses élèves. Voici encore des écoles supérieures de musique, de dessin, d'arts et de métiers. A Québec, à Ottawa et à Sherbrooke, des Écoles de Sciences domestiques, dépendantes des Universités de ces grandes villes sont dirigées par la Congrégation de Notre-Dame.

Dans toutes ces initiatives, se révèle une tendance sûre vers la perfection, vers l'équilibre, vers un ajustement précis. Un courant de réalisme sain coule du passé et inonde le présent. Dans leur « petitesse » de cœur, leur pauvreté, dans leurs alternances entre *Marthe* et *Marie,* ces religieuses trouvent l'intelligence précise qui leur permet de poser leurs constructions sur le sol avec un grand aplomb.

A mesure que la Congrégation atteint cette stature colossale, les yeux se tournent de plus en plus souvent vers la jeune fille qui a quitté Troyes en 1653 avec son petit paquet sous le bras. Incroyable odyssée, aventure sans pareille. Ajustée longuement par Notre-Dame elle-même, Marguerite a ajusté ensuite un instrument édu-

cationnel d'une efficacité merveilleuse. Non pas seulement du point de vue technique, ce qui est important, mais encore du point de vue spirituel, ce qui est l'essentiel. Le grand feu intérieur allumé dans l'étable du début, il rayonne d'une manière de plus en plus puissante au lieu de s'affaiblir et de s'éteindre. Pendant trois siècles consécutifs, il a crû en intensité; sa spiritualité, son esprit se sont répandus comme en vagues de lumières de plus en plus puissantes.

A son départ de Troyes, le véritable bagage de Marguerite, il n'était pas dans le petit paquet qu'elle portait sous le bras, mais dans son intelligence, dans son cœur, dans son âme. Il comportait la doctrine mariale de M. Gendret, les exemples et les leçons d'Alix Le Clerc et du curé de Mattaincourt, les grâces de l'apparition à Notre-Dame-aux-Nonnains, qui avait été réformée depuis peu, de main de maître. Avec ces éléments, dans la ville que la Madone s'était choisie, et qui deviendrait dans le cours des années, la plus grande ville du Canada, la seconde ville française du monde après Paris, Marguerite établirait l'enseignement féminin qui garderait catholiques et françaises dans un pays devenu anglais et protestant des générations successives d'écolières et de jeunes filles.

La Marguerite qui sut si bien en sa jeunesse ce que c'était que de rire, la Marguerite toute frémissante, sut boire et vider en ses dernières années, la coupe des angoisses spirituelles, elle reçut les honneurs de la béatification le 12 novembre 1950, mais depuis 1700, les âmes ferventes l'invoquaient et la vénéraient.

Béatification

A NOTRE-DAME, triomphante dans son Assomption, Marguerite avait voué une dévotion ardente et même étonnante pour l'époque. En retour, c'est dans le rayonnement des Fêtes mondiales qui accompagneraient la transformation en dogme de cette croyance traditionnelle qu'elle recevrait de l'Église l'honneur de la béatification. Rien n'était plus convenable et plus juste.

Béatification. Le mot est lourd de sens. Il implique l'étude minutieuse de toute une existence, de toute une âme. Des esprits familiers avec les meilleures méthodes historiques scrutent des masses de documents et cherchent une interprétation aux faits; ils demandent au Très-Haut la lucidité de l'intelligence et la sûreté du jugement. Puis, intervient le Pontife suprême qui est l'arbitre sans appel. Après avoir invoqué le Saint-Esprit, il s'arme de son pouvoir de lier et de délier et il prononce solennellement le verdict de l'Eglise.

De ces épreuves, Marguerite est sortie victorieuse. Au mois de juin 1910, un décret de saint Pie X avait proclamé l'héroïcité de ses vertus et la validité des miracles qui lui étaient attribués. Au mois de novembre 1950, un bref de Pie XII l'élevait à l'honneur des autels.

Les deux documents contiennent des aperçus pénétrants sur la vie de Marguerite. Toutefois, ce qu'il faut y relever en premier lieu, ce sont trois comparaisons discrètes qui la rapprochent des plus grands personnages de l'Église catholique. « Par son courage

invincible », affirme tout d'abord le décret, « par ses voyages et les travaux qu'elle entreprit, elle mérita de retracer en une vivante image la vie et les mœurs de saint Paul ». Quant au bref, il n'est pas moins élogieux: « Elle partit de Troyes », dit-il, « comme le Seigneur l'avait ordonné aux Apôtres, n'emportant rien pour la route, ni besace, ni pain, ni argent » (Luc IX, 3). Enfin, le décret rappelle le titre de « Mère de la Colonie » que lui avait décerné un curé de Ville-Marie, assimilant son rôle de protection à celui de sainte Geneviève pour la France. Voilà des comparaisons si puissantes et des rapprochements si saisissants que les historiens profanes n'osent s'en servir; il appartenait à la Chaire de Pierre de les élaborer et de leur donner cours.

Le bref et le décret offrent en plus un résumé de l'existence et des œuvres de Marguerite. Souvent le bonheur de l'expression se joint à la force de la pensée. « C'est une chose admirable de constater », dit l'un d'eux, « combien d'œuvres la Servante de Dieu entreprit par zèle actif pour le salut du prochain et dans combien de travaux elle répandit ses sueurs... Marguerite fut accablée de soucis et frappée de malheurs innombrables, mais confiante en Dieu qui ne l'abandonna jamais pendant sa vie, elle souffrit avec retenue et discrétion la pauvreté, la ruine de ses œuvres, les fatigues, les peines intérieures... ». Enfin, elle « se prépara à une mort qu'elle sut honorer par un acte de suprême charité ».

Dans leur concision, toutes ces affirmations fondées sur d'innombrables faits, redisent la gloire des jours de Marguerite consacrés à la contemplation et au service du prochain. L'humble jeune fille de Troyes est devenue un grand modèle pour les âmes chrétiennes. « Qu'ils reproduisent donc son image », dit encore le bref, « qu'ils saisissent avec mûre réflexion la trame de sa vie, ceux qui veulent suivre les traces du Christ ». Comment a-t-elle pu atteindre de telles hauteurs ? Elle s'était tendue tout entière dans

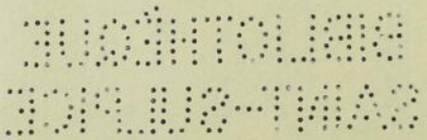
le dessein d'imiter Notre-Dame et alors l'humilité, l'esprit de pauvreté, l'amour avaient fait grande celle qui ne voulait être qu'une humble servante comme elles avaient fait Reine du monde son incomparable maîtresse.

TABLE DES MATIÈRES

La conversion 9
La congrégation externe 14
Alix et Marguerite 16
Essai de communauté séculière 21
L'appel devient plus spécifique 24
Le voyage 29
À Paris 31
De Paris à Nantes 34
Le premier voyage en mer 38
La Nouvelle-France 42
De Québec à Ville-Marie 43
L'adaptation au pays 46
L'étable 49
Marguerite se souvient de M. Gendret 51
Le premier voyage en France 55
Le dessein de Marguerite 56
Le retour 59
L'embryon de communauté 64
Les difficultés 66
Le premier couvent 71
Les grandes portes de l'avenir 75
Le second voyage 81
Les lettres-patentes 84

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

Notre-Dame de Bon Secours 88
La communauté séculière 93
Le sanctuaire de Notre-Dame de Bon Secours 97
Le Mandement de 1676 99
Les œuvres de la congrégation 102
La spiritualité de Marguerite 106
Premières missions 115
Les revers 125
Le poste de supérieure 130
Le dernier voyage en France 135
La crise 139
Le « malheur » de Marguerite 145
Résultats de la crise 153
Marthe et Marie triomphent également 156
Les Canadiennes 159
La chapelle du couvent 160
Les règles 162
La lutte pour survivre 164
Marguerite et la suprême tâche 175
La mort 186
La magnitude de l'œuvre 189
Le XXe siècle 194
Béatification 199



Achevé d'imprimer sur les Presses des Editions Fides,
le dix-septième jour du mois de mai
de l'an mil neuf cent cinquante-sept.

922.11 DESROSIERS (Léo-Paul)
M 337 de
Les dialogues de Marthe et
de Marie.
186190

186190

BNQ
000 377 998